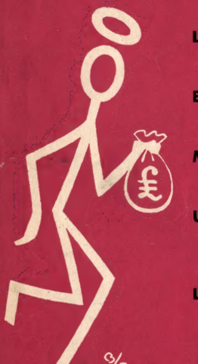
le saint

DÉTECTIVE MAGAZINE





La cigarette brûlée.
par Ben Ames WILLIAMS

En trois flash.
par George Harmon COXE

Mission accomplie.
par Bevis WINTER

Une histoire de cinquante dollars.
par Edwin BAIRD

La dette est payée.
par Ben HECHT

AVEC
PIERRE NORD et PIERRE BOILEAU

Traduction libre

une aventure inédite du Saint par
LESLIE CHARTERIS

le saint

DÉTECTIVE MAGAZINE

N° 9 - NOVEMBRE 1955 — LE NUMÉRO : 100 Fr.

RÉDACTION - ADMINISTRATION
18, RUE DU SAINT-GOTHARD
PARIS XIV° - GOB. 11-96
PUBLICITÉ : 14, RUE BEZOUT

REVUE MENSUELLE
PRÉSENTÉE PAR
LESLIE CHARTERIS

TARIF DES ABONNEMENTS
FRANCE : 1080 Frs.
ÉTRANGER : 1280 Frs.
C. C. P. PARIS 388-84

SOMMAIRE

Traduction libre 2
par Leslie CHARTERIS

La Cigarette brûlée 25
par Ben Ames WILLIAMS

Une histoire de cinquante dollars 39
par Edwin BAIRD

En trois flash 44
par George Harmon COXE

Mission accomplie 83
par Bevis WINTER

La dette est payée 93
par Ben HECHT

Les romans policiers 119
par Pierre BOILEAU

Les films policiers 123
par Pierre NORD

Traduction libre

Par Leslie CHARTERIS

« Maintenant, j'ai compris... » déclara le gangster. Et il le croyait, bien que le latin fût vraiment pour lui une langue morte...

La ville de Rome est édifiée, suivant la légende, à l'endroit où les deux fils jumeaux de Mars, Romulus et Remus (nés d'une vestale qui ne dut pas rester tout à fait vierge), furent allaités par une louve aux instincts maternels. Des hommes rancuniers, appartenant à la police de nombreux pays, déduisent de ce fait que cette ville devait attirer Simon Templar. Mais en le qualifiant de loup, ils pensent à sa réputation d'aventurier et de corsaire, sans donner au mot son sens américain de garçon qui court après les jolies filles. Simon est l'un et l'autre, il est vrai, mais la publicité sensationnelle qu'on lui a faite se rapporte surtout à son côté « loup » dans la jungle du crime.

Quant à Simon, il dirait avec un sourire narquois, que l'attrait que Rome exerce sur lui tient plutôt à sa réputation de ville sainte. Qui pourrait y être mieux à sa place que celui qu'on a surnommé : le Saint? Peu lui importe que l'incongruité de ce sobriquet soit un sujet d'irritation perpétuelle pour les représentants de l'ordre qui, de temps à autre, ont été obligés de s'opposer à ses desseins; ou du moins d'essayer de le faire. Pour en revenir au loup, il suffit à Templar de savoir, que, de l'aveu même de ses pires ennemis, les brebis qui ont

---

Le Saint continue son tour d'Europe. Dans notre dernier numéro, il opérait en France; aujourd'hui, Rome est le théâtre de ses nouveaux exploits.

senti ses crocs ont toujours été des brebis galeuses.

Ce matin-là, pourtant, alors que Simon se tenait sur le pavé (entièrement moderne), à l'extérieur de l'antique Colisée, son attention n'était pas retenue par ce qui intéresse le banal touriste, mais bien par ce qui fait appeler loup, en Amérique, les amateurs de jolies filles, ce qui provoque le sifflement admiratif d'un garçon à la vue d'une moderne vestale, vertueuse ou non.

Le Saint est beaucoup trop bien élevé pour se livrer à une manifestation de ce genre, tout en songeant que son sens n'aurait certainement pas échappé à la jeune fille qu'il regardait. Des cheveux courts, bouclés et dorés, en passant par le corps svelte et bien fait, les jambes longues et minces, jusqu'aux chevilles fines, elle était, cette jeune et fraîche Américaine, le nouveau type de déesse qui nage, monte à cheval, joue au tennis et vit comme un garçon, au grand effroi réprobatif des vieilles barbes de l'Olympe.

De plus, comme il arrive très rarement dans la vie, elle était providentiellement en difficulté. Providentiellement, c'est-à-dire, du point de vue de tout homme sain et sans entraves. Elle discutait vivement avec le cocher d'une voiture dont elle venait de descendre, un individu aux sourcils broussailleux portant sur son visage toute l'assurance d'un brigand jovial.

— Mais j'ai fait le même trajet hier, disait-elle avec indignation, et je n'ai payé que deux cents lires!

— Mille lires, insistait le cocher. Donnez-moi mille lires, s'il vous plaît, signora. C'est le prix de la course.

Simon n'avait pas besoin d'autre prétexte; il s'approcha de la jeune fille.

— Où l'avez-vous pris? demanda-t-il.

Des yeux gris le dévisagèrent et l'acceptèrent avec reconnaissance :

— A l'Excelsior.

Simon se tourna vers le cocher.

— *Scusi*, dit-il aimablement. La course ne peut coûter mille lires.

— Mille lires, répéta le cocher avec obstination. C'est le tarif.

Il agita son fouet dans la direction de trois ou quatre autres *carrozze* vacants, garés, en attendant les clients, à l'ombre



de l'Arc de Triomphe de Constantin.

— Demandez à n'importe lequel de mes collègues, conseilla-t-il hardiment.

— Je préfère un témoin plus impartial, dit le Saint sans se troubler.

Il saisit la couverture qui drapait le siège voisin de celui du cocher et la retira d'un geste large. Un taximètre apparut, qui eût été sous les yeux du client si la couverture n'avait été aussi habilement disposée. Du doigt, Simon montra les chiffres à la jeune fille.

— Cent quatre-vingt-dix lires, dit-il. Je lui donnerai la somme exacte, sans pourboire. Cela lui servira peut-être de leçon, quoique j'en doute.

Les protestations éhontées du cocher, accompagnées de quelques réflexions scandaleuses sur leurs ascendants, les poursuivirent tandis que le Saint, plein de tact, entraînait la jeune fille sous les arches et hors de portée de la voix du brigand.

— Toutes les voitures de Rome ont des taximètres, expliqua-t-il; mais toutes possèdent une couverture artistement drapée sur le compteur. Le cocher ne peut rien perdre, et, avec le touriste qui n'est pas au courant, il gagne souvent. Cela rapporte au pays presque autant que le Plan Marshall.

— Je suis d'une telle naïveté! dit-elle mélancoliquement. C'est mon premier voyage à l'étranger. Habitez-vous ici? On le dirait à vous entendre parler italien.

— Non, mais j'ai pas mal circulé.

Un individu minable, portant une barbe de deux jours, se glissa auprès d'eux.

— Voulez-vous un guide, proposa-t-il. Je vous raconterai tout ce qui concerne le Colisée. C'est là qu'était le cirque, avec les lions et les chrétiens.

— Je sais tout ça, dit le Saint. Dans une précédente incarnation, j'étais le bouffon préféré de Néron. Je m'appelais Emmetus Kellius. Tout le monde éclatait de rire quand les lions me mordaient. Moi aussi, je riais, car j'étais enduit de moutarde. Malheureusement, je suis daltonien. Un jour, pour rire, Poppée a remplacé la moutarde qui était dans le pot par de la sauce anglaise. Tout le monde déclara que je n'avais jamais été si drôle de ma vie... mais j'en suis mort. Toutefois...

Le guide le regarda avec dégoût et s'en alla. La jeune fille essaya de s'arrêter de rire.

— Savez-vous vraiment quelque chose? demanda-t-elle. Je regrette maintenant de ne pas avoir travaillé davantage le latin au collège. Mais je ne suis jamais allée au delà de : *Omnia Gallia in tres partes divisa est.*

— De Gaulle est divisé en trois partis, traduisit brillamment Simon. Je me demande si notre Département d'État s'en doute.

Elle lui jeta un regard inquisiteur qu'il ne comprit pas sur le moment. Il craignit seulement d'avoir montré trop de désinvol-

ture et il ne voulait pas gâcher un aussi heureux début. Aussi déclara-t-il en regardant l'arène :

— Toutes ces ennuyeuses précisions n'ont aucun intérêt pour moi. J'essaie simplement de m'imaginer le cirque tel qu'il était avant de tomber en ruines. Ces gradins, avec des sièges qui étaient comme un gigantesque escalier jusqu'au sommet; la foule excitée et assoiffée de sang; l'arène brûlante sous le soleil, comme aujourd'hui.

— C'est beaucoup plus petit que je me l'imaginais.

— C'est plus grand que ça en a l'air. On pourrait installer un terrain de football au milieu, et on aurait encore de la place pour courir autour.

— Voyez dans le fond... on dirait des sorties de cachots.

— C'était probablement cela. Des vestiaires pour les gladiateurs, des cellules pour les chrétiens, des cages pour les bêtes féroces. Tout cela devait être recouvert d'un plafond de bois qui a pourri depuis longtemps et qui constituait le plancher de l'arène, avec une couche de sable par-dessus pour que ce soit facile à nettoyer. Je pense que là-dessous on pouvait entendre tout ce qui se passait... en attendant son tour! Je me demande combien de gens sont entrés en clignant des yeux dans cette même lumière que nous voyons aujourd'hui, et pour qui ces pierres ont été la dernière chose qu'ils ont vu avant de mourir.

— Vous donnez à votre récit beaucoup trop de vie, dit-elle en frissonnant.

Mais aucune foule ne remplissait alors l'amphithéâtre. Simplement une poignée de touristes, quelques guides flânant dans l'espoir de trouver des auditeurs généreux, quelques vendeurs de camées fabriqués en série. Simon Templar les remarquait à peine, tout à la joie de se trouver en compagnie de cette charmante et ravissante jeune fille que sa chance accoutumée avait jetée dans sa vie.

Voilà pourquoi il fut absolument stupéfait de percevoir, durant cette courte seconde de douleur et de lueurs multicolores qui s'écoula avant qu'il ne perdît conscience, que quelqu'un s'était approché de lui par derrière et l'avait assommé.

EN CAGE

Il lui fallut refaire le même chemin, péniblement, reprenant lentement conscience, à mesure que les ténèbres qui obscurcissaient son esprit se dissipaient. Sa première impression fut qu'il s'était simplement évanoui, et il pensa confusément à un coup de soleil, tout en se refusant à croire que le soleil pouvait avoir une telle influence sur lui. Puis, un point précis de son crâne commençant à s'affirmer par de douloureux élancements, le souvenir de l'instant où il n'avait pas encore tout à fait

perdu conscience lui revint brusquement. Il essaya de se redresser et ouvrit les yeux.

Il ne se trouvait pas sur le sol, mais sur une couchette de bois qui était presque aussi dure. Il était entouré de pierres, mais ce n'était pas celles, vieilles et dorées, du Colisée : elles étaient neuves et proprement cimentées. Il y avait aussi une grille faite de barres de fer. Et la seule preuve que le soleil existât était un rais de lumière provenant d'une lucarne grillagée placée très au-dessus de sa tête.

Il ne pouvait se rappeler exactement à quel moment il avait pour la dernière fois regardé sa montre, mais celle-ci lui assurait que deux heures au moins avaient dû s'écouler depuis sa conversation avec une jeune et délicieuse blonde dont il ne savait pas encore le nom. S'il lui avait fallu un élément de plus que la douleur éprouvée à la tête pour évaluer l'efficacité du coup reçu, il lui suffisait de regarder le cadran.

Il tâta ses poches. Elles étaient vides. Cette agression pouvait s'expliquer pour un vol, mais rien n'expliquait les murs de pierre et les barres de fer.

Il était en prison.

Il se mit péniblement debout, maîtrisant une envie de vomir, et gagna la grille en titubant. Se cramponnant aux barreaux, il appela : « Hé! Quelqu'un? » et cela lui rappela d'une façon idiote une pièce qu'il avait vue jadis.

Des pas lents et pesants se firent entendre dans le couloir et un gardien apparut. Son uniforme dissipa les derniers doutes que Simon pouvait avoir concernant le lieu où il se trouvait.

— Qu'est-ce que je fais ici? demanda-t-il en italien.

L'homme le regarda d'un air indifférent.

— *Aspetti*, répondit-il et il repartit.

Simon s'assit sur la dure couchette, la tête dans les mains, essayant de dissiper les nuages qui l'emplissaient.

Bientôt, de nouveaux pas résonnèrent, plus vifs et plus nombreux. Simon regarda et vit que le geôlier ouvrait la porte. Une petite délégation entra.

En premier venait, dans une sorte d'ordre de préséance renversé, un solide brigadier de police en uniforme. Il était suivi d'un inspecteur en civil, mince et assez sémillant, mais ayant tout de même bien l'air d'un inspecteur. Ces deux individus, le Saint pouvait s'attendre à les voir, s'il y avait réfléchi, quelle que fût la raison de sa présence en prison, mais ce qui l'ahurit complètement, ce fut le troisième homme que les deux premiers ne laissèrent entrer qu'après s'être assuré que, manifestement, le Saint était incapable de se livrer à des voies de fait.

Ce personnage était un homme de haute taille, aux cheveux gris, légèrement voûté comme l'est habituellement un intellec-

tuel toujours courbé sur une table, et qui était très cérémonieusement habillé d'une jaquette et d'un pantalon rayé, avec même un haut de forme et des gants blancs à la main.

Simon le reconnut immédiatement, — comme l'auraient reconnu avec la même surprise des milliers d'individus, — car M. Hudson Inverest n'était pas précisément un inconnu sur le plan international.

— Ça, dit le Saint avec une certaine incrédulité, c'est vraiment le comble du dévouement dans le service. Je sais que le Secrétaire d'État est théoriquement responsable des gens de son propre pays qui se mettent dans des circonstances fâcheuses à l'étranger, mais je ne pensais pas que vous viendriez en personne me délivrer.

— Vous savez qui je suis? demanda Inverest sans s'émouvoir.

— Je vous ai vu assez souvent aux actualités, en caricature, et à la télévision, dit le Saint en souriant. Je me rappelle maintenant avoir lu que vous étiez ici en visite officielle. C'est vraiment une délicate attention de votre part d'être dans ces parages actuellement.

Le Secrétaire d'État regarda Simon sans sourire, au-dessus de ses lunettes.

— Monsieur Templar, où est ma fille? demanda-t-il.

Les sourcils de Simon se haussèrent et se rapprochèrent légèrement.

— Votre fille? Je ne savais même pas que vous en aviez une.

Le brigadier en uniforme fit un geste menaçant, mais l'inspecteur en civil l'arrêta d'un léger mouvement de la main.

— Ma fille Sue, insista Inverest.

— Une blonde élancée? dit lentement le Saint. Avec des cheveux blonds et des yeux gris?

— Oui. Vous étiez avec elle au Colisée... juste avant qu'elle ait été enlevée.

Tout s'éclaira soudain dans l'esprit en pleine récupération de Simon, avec une aveuglante et désastreuse simplicité... tout jusqu'au petit incident qui l'avait surpris sur le moment.

— J'étais en train de causer avec une jeune fille telle que je vous l'ai décrite, dit-il. J'ai même fait une stupide plaisanterie concernant le Département d'État et j'ai remarqué qu'elle la prenait de façon assez curieuse. Mais je ne savais pas le moins du monde qui elle était. Puis, j'ai reçu un coup de matraque sur la tête. S'il y avait des témoins, ils ont dû le voir.

— Ils l'ont vu, dit l'inspecteur en civil. Mais cela n'explique pas votre présence sur les lieux.

— Je n'ai pas pu m'en aller, protesta Simon; je suis tombé, assommé. Est-ce votre habitude d'arrêter les spectateurs innocents qui sont blessés sur le lieu d'un crime?

— Quand on a fouillé vos poches pour vous identifier, dit l'inspecteur d'un air suave, on a su immédiatement qui vous étiez. C'est pour cela qu'on vous

a conduit ici. Je suis certain qu'être arrêté n'a rien de nouveau pour vous.

Simon se tourna vers le Secrétaire d'État :

— Monsieur Inverest, je n'avais jamais vu votre fille avant aujourd'hui. Je n'imaginais pas un instant qui elle était. Je l'ai rencontrée par hasard devant le Colisée. Elle était en discussion avec un cocher qui lui demandait trop cher pour une course. Je l'ai tirée d'affaire, et nous sommes entrés ensemble au Colisée. Nous avons continué à parler, naturellement. Et puis j'ai reçu un coup sur la tête. C'est tout ce que je sais.

— Deux autres individus étaient là, dit impartialement l'inspecteur. Après vous avoir assommé, monsieur Templar, ils ont saisi Mlle Inverest et l'ont emmenée de force jusqu'à une automobile qui attendait à l'extérieur. Je crois, Excellence, que si vous voulez nous laisser seuls quelque temps avec M. Templar, nous pourrons le persuader de nous dire qui étaient ces deux hommes et comment il a fait pour mettre, — comme vous dites, — la main sur votre fille.

Inverest le fit taire d'un geste de la main.

— Vous allez relaxer immédiatement M. Templar, ordonna-t-il.

— Votre Excellence plaisante !

— Je l'exige au nom du gouvernement des États-Unis. On ne peut porter aucune accusation raisonnable contre lui.

— Mais sa réputation...

Les yeux gris d'Inverest, qui rappelaient curieusement ceux de sa fille, scrutèrent le visage du Saint par-dessus les lunettes, avec le même air détaché qu'avait eu la jeune fille.

— Inspecteur Buono, dit-il, la rumeur publique assure que M. Templar n'a pas un grand respect pour la loi, mais il ne fait actuellement l'objet d'aucune poursuite dans mon pays. Je crois comprendre, d'autre part, que sa notoriété vient de l'habitude répréhensible qu'il a de vouloir se faire justice lui-même. Mais c'est un fait établi qu'il est l'implacable ennemi des criminels. Personne ne me paraît moins capable de se faire le complice d'un crime comme celui qui nous occupe. *O si sic omnes* !

C'était le discours d'un professeur, et presque d'un pédant, auquel il ne manquait même pas une citation latine pour finir, discours du genre de ceux qui valaient fréquemment à M. Inverest les sarcasmes de ses adversaires politiques les plus vulgaires, mais le ton dont il l'avait prononcé lui donnait une sorte de dignité austère.

L'inspecteur Buono, impuissant, haussa les épaules.

Ils entrèrent dans un bureau. On rendit au Saint ses papiers, et on rédigea un rapport.

— Il faudrait que Votre Excellence veuille bien signer ceci, dit Buono avec un air de

réprobation mal déguisé. Je suis obligé de me couvrir. Et j'espère que Votre Excellence sait ce qu'Elle fait.

— Je prends toute la responsabilité de cette libération, répondit Inverest en sortant son stylo.

Simon le regarda signer avec l'impression d'assister à une conférence internationale.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, monsieur, dit-il avec un respect sincère qu'on n'aurait pas attendu de lui. Il n'y a pas beaucoup de gens capables de faire confiance à un individu de mon acabit dans des circonstances comme celles-ci. Et certainement pas la moyenne des policiers.

Buono grogna.

— *Damnant quod non intelligunt*, dit sèchement Inverest. Cela fait partie de mes fonctions de savoir à peu près jauger la nature humaine. En outre, j'ai accès à des renseignements secrets. J'ai pris mes informations à Washington en attendant que vous reveniez à vous. J'ai pu m'entretenir avec le fonctionnaire qui était chargé de la section de l'O.S.S. pour laquelle vous avez travaillé durant la guerre.

— Hamilton?

— Il m'a donné sur vous les renseignements les plus élogieux.

Simon alluma une cigarette. Il avait presque oublié les coups qui retentissaient dans sa tête et son cerveau commençait à redevenir normal.

— Je voudrais bien pouvoir vous servir en quelque chose, dit-il avec sympathie. Votre fille m'a beaucoup plu... Si j'avais su à qui j'avais affaire, j'aurais peut-être été un peu plus sur mes gardes. Mais je n'avais aucune raison de me méfier des gens qui pouvaient s'approcher de nous. Comment se fait-il qu'on l'ait laissé circuler ainsi sans protection? A moins que cette question ne gêne l'inspecteur Buono?

— Nous avons donné une garde spéciale à Mlle Inverest, dit froidement Buono. Mais elle l'a semée. De propos délibéré, m'a-t-on dit.

— L'ambassade avait également chargé un jeune attaché de l'accompagner, dit Inverest, mais elle l'a laissé en plan. Sue a toujours été comme ça. Elle refuse qu'on la traite comme un personnage important. Échapper aux hommes de la police secrète chargés de la protéger, c'est un peu pour elle comme faire l'école buissonnière. Elle prétend se promener seule et voir les monuments comme n'importe quelle autre jeune fille. Je ne peux guère le lui reprocher. Je ne peux pas passer mon temps à lui dire quel danger particulier la menace.

— Avez-vous quelque idée de ce que peut être ce danger à l'heure actuelle? demanda Simon.

— Malheureusement oui. En fait, je le connais trop bien.

Inverest retira ses lunettes et se frotta les yeux. Ce geste presque automatique était la première atteinte à son empire

sur lui-même; le premier signe extérieur de l'inquiétude désespérée à laquelle il devait être en proie.

— Le nom de Mick Unciello vous dit-il quelque chose?

— Je lis toutes les nouvelles concernant les crimes et les criminels, dit le Saint avec un léger sourire. C'était l'exécuteur officiel du syndicat du crime du Centre-Ouest, n'est-ce pas? Le F.B.I. (1) a finalement réussi à le pincer, et il a été condamné à mort il y a quelque temps.

— La Cour Suprême a rejeté son dernier pourvoi la semaine dernière.

— Mes félicitations à la Cour Suprême.

— Maintenant, vous rappelez-vous Tony Unciello?

— Oui, il s'occupait de la traite des blanches dans le même syndicat que son frère. Le F.B.I. n'a pas aussi bien réussi pour lui, mais il est tout de même arrivé à le faire expulser des États-Unis.

— Mick Unciello est le frère puîné de Tony Unciello. Et Tony est ici, en Italie.

—Je commence à comprendre, dit le Saint sans s'émouvoir.

— Rien ne peut plus sauver Mick Unciello, sauf l'intervention personnelle du Président, énonça Inverest de sa voix sèche de professeur. Cette intervention ne saurait se concevoir, bien entendu. Mais ce sera peut-être plus difficile de convaincre Tony que mon intervention ne suffirait pas à faire agir le Président.

— Y a-t-il là autre chose qu'une simple conjecture de votre part?

— Oh oui, dit le Secrétaire d'État d'un ton las. J'ai déjà reçu un coup de téléphone d'un individu qui dit être Tony Unciello, et je n'ai aucune raison de douter de son authenticité. Unciello m'a assuré que, si son frère n'était pas gracié, Sue mourrait aussi... mais plus lentement.

Simon tira une bouffée de sa cigarette qu'il tenait entre ses doigts presque tremblants. L'affaire lui apparaissait dans toute son horreur. Il revit la jeunesse simple, franche, gaie et confiante de Sue Inverest; et de nouveau, pendant un instant, il se sentit mal à l'aise.

Puis son regard se tourna vers l'inspecteur doucereux.

— Mais si tout cela se passe aussi ouvertement, dit-il, pourquoi n'avez-vous pas arrêté Tony Unciello?

— Ce n'est pas si facile, répondit Buono d'un air glacial. Unciello a disparu depuis plusieurs jours. Vous comprenez, il n'y a rien ici contre lui, de sorte qu'on ne le surveille pas tout le temps. Maintenant, impossible de mettre la main dessus. Nous le recherchons, bien entendu, mais il ne suffit pas de se rendre à son adresse. Il se cache.

— Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où il se trouve.

(1) Federal Bureau of Investigation, qui correspond à notre Sûreté Nationale.

— On ne nous facilite pas les les choses.

— Ce que l'inspecteur Buono ne dit pas, ajouta Inverest, c'est que les frères Unciello sont membres de la Mafia l'un et l'autre. Tony lui-même a la réputation d'être un des principaux chefs. Peut-être ne savez-vous quelle emprise cette société secrète et terroriste a sur ce pays? Personne ne connaît le nombre de ses membres, mais les trois quarts au moins de la population en ont une peur mortelle. Si un homme comme Unciello veut disparaître, il trouve des milliers de gens pour le cacher; et littéralement, des millions qui ne le donneront pas s'ils savent où il se cache.

Le Saint aspira de nouveau une longue bouffée de fumée, puis, la tête renversée, il l'exhala vers le plafond en un mince filet d'une longueur apparemment inépuisable, et la regarda monter, de ses yeux bleus mi-clos, comme dans un rêve.

— Tout de même, dit-il. Je crois savoir comment le trouver.

IMMUNITÉ DIPLOMATIQUE

Ce fut comme si le Saint avait paralysé ses interlocuteurs au moyen d'un de ces rayons magiques dont on parle dans les livres d'anticipation. Hudson Inverest se raidit sur sa chaise. L'inspecteur Buono eut un mouvement spasmodique, puis s'immobilisa.

— Entendez-vous par là que vous en savez plus que vous ne nous en avez dit? demanda Inverest.

Simon hocha la tête.

— Il se passe de drôles de choses quand on est mis knock-out. J'ai reçu un coup sur la tête et je suis tombé comme une loque. Mais je ne me suis pas évanoui tout d'un coup. Mes yeux ont dû continuer à voir pendant plusieurs secondes, — comme un appareil photographique dont l'obturateur est resté ouvert. Puis, quand j'ai repris conscience, j'avais oublié tout ce que j'avais vu. Maintenant, tout me revient, — comme si la pellicule avait été développée. Je sais que je peux trouver Tony Unciello.

— Qu'avez-vous vu? demanda Buono.

Simon le regarda dans les yeux :

— Je ne peux pas vous le dire.

— Je ne vous comprends pas, monsieur!

— Il se trouve que ce que j'ai vu ne peut être d'aucune utilité à personne en dehors de moi. Je suis le seul homme au monde à pouvoir m'en servir. Je le garderai donc pour moi... tant que je n'aurai pas retrouvé Tony. Ça ne sera pas long, je crois.

— C'est absurde! insista rageusement Buono. Il faut absolument que vous nous disiez

ce que vous vous proposez de faire.

Le Saint se tourna vers Inverest.

— Je vous le dirai en particulier, monsieur, et vous laisserai juge. Mais je suis bien sûr que vous serez d'accord avec moi. Ce que je sais a un aspect politique sérieux. Si on l'apprend, les conséquences internationales risquent d'être plus graves que l'explosion d'une bombe atomique. Si vous étiez au courant, vous seriez le premier à m'ordonner de me taire.

L'inspecteur Buono bondit sur ses pieds.

— La loi interdit qu'on dissimule à la police des renseignements concernant un crime! dit-il d'une voix furieuse. Cela change tout. Je refuse de vous relaxer!

Inverest regarda fixement le Saint.

— Il a déjà été relaxé, dit-il enfin. En outre, en ce qui concerne tout ce qui a transpiré depuis ce moment-là, je dois vous informer que M. Templar vient d'être nommé attaché spécial auprès de l'ambassade des États-Unis et jouit, par conséquent, de l'immunité diplomatique. Je me mettrai en rapports avec vous, inspecteur, si je décide que les renseignements de M. Templar doivent vous être communiqués, ajouta-t-il en se levant. Venez, monsieur Templar.

Il fit, avec son huit-reflets, un geste vers la porte que Simon lui ouvrit.

Le Secrétaire d'État sortit sans jeter un regard en arrière, mais Simon ne put résister au plaisir de s'incliner d'un air moqueur devant Buono avant de suivre Inverest.

Dehors, les gardes en uniformes les saluèrent tandis qu'ils montaient dans une limousine noire portant la plaque C D avec une petite bannière étoilée flottant sur le capot. C'était la plus belle sortie que le Saint eût jamais faite d'un commissariat de police, et il devait en conserver le souvenir toute sa vie.

— Le chauffeur est un Italien, dit Inverest. Mieux vaut attendre que nous soyons rentrés et seuls.

Simon approuva d'un signe de tête, et ne dit rien de plus jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière lui dans le bureau de l'ambassade mis à la disposition du Secrétaire d'État.

— Eh bien, monsieur Templar, dit Inverest en posant son chapeau et ses gants sur le bureau, vous m'avez mis dans une situation pas ordinaire. Si vous n'avez pas quelque expédient en réserve, je pourrais bien mériter d'être mis en accusation. Tout ce que vous avez raconté concernant des complications internationales ne tient pas debout, naturellement.

— Vous vous en êtes rendu compte?

— Je ne suis pas naïf à ce point.

— Après ce que vous avez dit sur la Mafia, expliqua Simon, je ne pouvais pas courir le moindre risque. Pas même

dans un bureau de la police. Il suffirait de la moindre fuite pour que tout échoue. Et alors... adieu, Sue!

— C'est entendu, dit Inverest d'un ton brusque. J'ai pris mes responsabilités. Que savez-vous?

Simon prit une cigarette dans sa poche et la plaça entre ses lèvres; puis il sortit son briquet et le tint un instant en l'air, prêt à le faire fonctionner.

— Rien, répondit-il.

Et il alluma la cigarette.

Les traits de Hudson Inverest parurent se décomposer, comme s'il avait reçu un coup. Il s'effondra lentement dans son fauteuil.

— Mon Dieu! s'écria-t-il d'une voix tremblante. Que dites-vous?

— Je ne sais rien. Je n'ai pas la moindre piste. J'ai été assommé sur place, et ça été fini. Mais, ajouta-t-il rapidement, personne ne le sait en dehors de nous deux.

Inverest joignit les mains comme pour les empêcher de trembler.

— Alors?

— S'il y a une fuite dans les services de la police, dit le Saint, tant mieux. Cela convaincra d'autant mieux Tony quand l'histoire lui parviendra. Mais nous n'allons pas jouer uniquement là-dessus. Il faut que vous convoquiez vos services d'information pour leur dire de veiller à ce que les journaux de Rome publient la chose. Qu'ils soient aussi mystérieux qu'ils le veulent, mais qu'ils y aillent carrément. Ainsi nous serons certains que Tony Unciello en entendra parler. Ses hommes savent bien qu'ils ont matraqué un type qui accompagnait Sue, mais ils ne savent pas qui il est. Mon nom va certainement leur faire de l'effet... et ils seront disposés à croire presque n'importe quoi.

— Mais, s'ils le croient, dit Inverest, à quoi cela servira-t-il? Ils vont simplement vous abattre dans la rue.

Simon haussa les épaules.

— C'est une éventualité, certainement. Mais je mise sur la curiosité humaine. Je ne crois pas qu'un homme comme Unciello se résigne à ne jamais apprendre quelle est cette chose mystérieuse que je sais sur son compte. Je pense donc qu'il voudra me prendre vivant.

— Même dans ces conditions, protesta Inverest, si ses hommes vous enlèvent et vous mènent à lui, qu'est-ce que vous pourrez bien faire. ?

— J'essaierai d'y penser quand le moment sera venu.

Simon se tenait devant le Secrétaire d'État, mince et très droit, et il y avait en lui quelque chose de la force et de la droiture d'une épée.

— C'est la seule chance que nous ayons de trouver votre fille, dit-il. Il faut me laisser essayer.

L'homme d'État le regardait en clignant des yeux, essayant

de dissiper cette illusion ridicule qu'un panache de mousquetaire oscillait au-dessus de ce beau visage.

— Cela peut tout de même vous coûter la vie, dit-il à voix très basse.

— Pour une jeune fille comme Sue, répondit légèrement le Saint, ce n'est pas cher!

PROMENADE EN VOITURE

Simon Templar sortit de l'ambassade par la grande porte et resta quelque temps sur le trottoir à regarder à droite et à gauche dans la via Vittorio Veneto, comme un homme qui ne sait pas encore où il va aller. Ce qu'il désirait, c'est être certain que, si quelqu'un l'attendait déjà dehors, un départ trop précipité ne lui fît pas perdre la piste.

Puis il fit à pied les quelques pas qui séparaient l'ambassade de l'hôtel Excelsior. Il s'arrêta à l'intérieur pour regarder autour de lui et donner en même temps à la population du hall le temps de l'examiner, puis il se dirigea vers le bureau du concierge.

— Avez-vous des lettres pour moi? demanda-t-il. Au nom de Templar, ajouta-t-il très distinctement. Simon Templar.

— Le numéro de votre chambre, monsieur?

— Six cent dix-sept.

Le concierge examina les cases.

— Non, monsieur, il n'y a rien.

— Merci. Où est le bar?

— A gauche, monsieur; au bas de l'escalier.

Cela devait suffire au cas où quelqu'un l'attendrait pour le cueillir à l'hôtel.

Il descendit l'escalier. La salle se remplissait, étant donné l'heure; mais il trouva une place au bar et commanda un Xérès. Des gens entrèrent après lui, — deux couples au moins, et un homme qui s'assit à l'autre extrémité du bar et se mit à lire le journal. Mais Simon ne leur accorda pas beaucoup d'attention. Il surveilla attentivement la bouteille qu'on choisit pour lui sur l'étagère, afin d'éviter de se trouver victime de quelque tour de passe-passe. Après tout, réfléchit-il, l'Italie est le pays des Borgia et un barman doit être un candidat possible à la Mafia.

Le ton général de la conversation était discret et il le remarqua avec plaisir. Il fit au barman, juste assez haut pour qu'on pût l'entendre si on le désirait :

— Dites, il paraît qu'il y a deux restaurants qui prétendent être le véritable Alfredo, célèbre pour ses *fettucini*. Lequel est le vrai?

Le barman sourit :

— Oui, ils se tirent dans les jambes. Mais le vrai, l'ancien, est dans la via della Scrofa.

— Alors, c'est à l'autre qu'on m'a conduit hier soir. Il faudra que j'essaie le vrai ce soir.

— Vous ferez un excellent dîner.

Et c'était suffisant pour quelqu'un qui désirait le rejoindre le soir. Il aurait tout le temps de préparer ses plans...

Mais rien ne risquait de se passer dans le bar de l'Excelsior qui n'était manifestement pas un lieu propice aux enlèvements bien organisés, et le Saint était trop impatient pour y rester longtemps. Il ne cessait de se représenter le visage souriant de Sue Inverest se transformant en un masque de terreur pitoyable et se dissolvant dans des scènes d'horreur indicible. Il connaissait trop bien la mentalité des bandits comme Tony Unciello pour se résigner à laisser passer le temps sans rien faire. Il voulait que quelque chose arrivât vite. Il voulait tout faire pour aider ce quelque chose à se produire.

Il finit son Xérès, paya et ressortit dans la rue.

Un coup d'œil à sa montre ne fit que lui confirmer qu'il était encore trop tôt pour aller dîner. Il partit dans la direction du parc de la Villa Borghèse, s'efforçant consciemment de ralentir un pas qui tendait à s'accélérer.

Il se trouva soudain au milieu des tables encombrées de la terrasse d'un café. Là, peut-être, les hommes d'Unciello trouveraient-ils une occasion propice.

Il vit une table libre au bout de la terrasse, tout près de la rue, où ce serait plus facile pour eux d'intervenir, et s'assit.

Un garçon prit sa commande. Un vendeur de journaux passa et Simon acheta un quotidien. L'enlèvement de Sue Inverest avait la manchette de première page et, dès le début, on parlait de lui comme d'un ami de la jeune fille qui avait été « assommé et laissé pour mort » sur le lieu du crime; avec un parfait mépris des probabilités évidentes, qui n'était pourtant pas plus illogique que les faits, on disait ensuite qu'il était détenu par la police qui enquêtait sur sa complicité possible.

On lui apporta sa consommation, qu'il paya, mais à laquelle il se garda bien de toucher. Il éprouvait une sorte de satisfaction cruelle à penser que les risques qu'on lui offrît des aliments ou des boissons empoisonnés devaient augmenter de minute en minute. Il était facile de parer à ce danger, pendant un certain temps du moins. Il était moins facile de s'habituer à l'idée inquiétante qu'à tout instant un couteau venu on ne sait d'où pouvait le frapper entre les omoplates, ou une rafale partie d'une auto qui passait l'expédier, sanglant, dans l'au-delà retrouver les Saints, ses confrères. Mais il l'avait voulu, et il commença de sympathiser avec les émotions d'une chèvre qu'on n'a pas simplement attachée à un pieu pour attirer le tigre, mais qui dépense toutes les ressources de sa coquetterie pour le faire venir. Il ne pouvait plus qu'espérer ne s'être pas trompé sur le sentiment de curiosité inspiré à Unciello.

Il continua de lire, cherchant l'allusion au mystérieux renseignement secret qu'il était censé posséder.

Et puis, soudain, il ne fut plus seul.

Ils étaient deux, et comme il avait soigneusement évité de surveiller les alentours, ils auraient pu aussi bien avoir surgi du trottoir. Il en avait un de chaque côté de lui, très près, et, pratiquement, ils le dérobaient à la vue des autres clients du café. C'étaient des hommes de taille et de corpulence parfaitement moyennes, habillés de vêtements sombres parfaitement quelconques, avec des visages parfaitement insignifiants, remarquables seulement pour ce manque d'expression qu'on voit à leurs collègues des films de gangsters. On se serait cru à Chicago.

La rue était derrière Simon, mais cette issue lui fut fermée avec un admirable à-propos par une voiture qui, juste à ce moment, glissa jusqu'au trottoir et s'arrêta dans son dos.

Un des hommes appuya sur l'épaule de Simon la main qu'il avait fourrée dans la poche de son veston, mais ce que Simon sentit était plus dur qu'une main et il comprit que le canon d'un pistolet était à moins d'un pouce de son oreille.

— Viens... dit l'homme.

Simon essaya de le regarder avec le mélange de crainte et d'arrogance qui s'imposait.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Toi, dit laconiquement le porte-parole. Monte dans la voiture.

Simon se leva et jeta sa cigarette dans le ruisseau où elle devint immédiatement l'objet d'une bataille de gosses aux yeux de vautours. Ce fut la seule émotion causée par son départ.

Dans la voiture, les deux hommes s'assirent de chaque côté du Saint, sur la banquette arrière. Chacun gardait une main dans la poche de son veston, du côté le plus proche de Simon, l'un à droite, l'autre à gauche. Leurs deux pistolets s'appuyaient avec une égale fermeté dans le voisinage de ses reins. Ni l'un ni l'autre ne firent le moindre effort pour entamer la conversation. Le chauffeur de la voiture ne disait rien non plus. Il conduisait en silence, en homme qui a reçu des instructions.

La voiture n'avait pas de stores, on ne parla pas de lui bander les yeux, on ne fit aucun effort pour l'empêcher d'observer la route suivie. La conclusion que rien de ce qu'il voyait ne pourrait jamais lui être d'aucune utilité était trop évidente pour lui échapper, mais cela ne lui donnait pas de nouveau sujet de préoccupation. Il pouvait toujours espérer qu'on projetait de le conduire auprès de Tony Unciello avant le seul but possible de ce voyage.

La voiture prit la direction du Tibre qu'elle franchit au pont Cavour et tourna près du Palais de Justice. Le grand dôme blanc de Saint-Pierre se dessina sur le

ciel déjà sombre et des lumières jouèrent sur les fontaines de la grande place devant la basilique, mais ils la laissèrent sur leur droite et longèrent les murs de la Cité du Vatican pour plonger dans le labyrinthe des rues sordides qui s'étend fâcheusement entre le Vatican et les pentes agréables du Janicule. Quelques zigzags à travers des ruelles étroites et mal éclairées, et la voiture s'arrêta devant une petite *pizzeria* à la devanture crasseuse, sur laquelle s'étalaient d'appétissants salamis.

— Sors, dit l'homme qui semblait être le porte-parole.

Son collègue sortit le premier et attendit le Saint. Ils se placèrent tous les deux derrière Simon et le poussèrent dans la *pizzeria*. Ils lui firent traverser rapidement l'intérieur odorant, mais simplement pour accomplir le travail dont ils étaient chargés et non par souci des spectateurs. Les buveurs devant le bar auprès de l'entrée, le tenancier en manches de chemise qui essuyaient des verres avec un chiffon sale, les rares dîneurs aux tables douteuses du fond, la souillon qu'on apercevait par la porte ouverte de la cuisine, tous regardèrent passer le Saint en silence, et leurs regards étaient aussi fixes et impersonnels que celui d'une momie.

Une porte cintrée, masquée par un rideau, se trouvait près de celle de la cuisine, et, au delà, un petit escalier très raide. Ils le montèrent pour arriver à un étroit palier sur lequel s'ouvraient deux portes. L'homme qui ne parlait pas en ouvrit une et poussa le Saint à l'intérieur. Il se trouva dans une petite chambre à coucher en désordre, mais il eut à peine le temps d'y jeter un regard car le muet, ayant actionné un mécanisme secret, l'antique armoire à linge qu'elle contenait se déplaça silencieusement comme une porte à glissière.

— Avance, dit le bavard en poussant le Saint.

Celui-ci pénétra dans un lieu brillamment éclairé, comme la scène d'un théâtre, et il comprit qu'il avait gagné la première manche de la partie avant même d'avoir vu l'homme qui l'attendait.

— Bonjour, Tony, dit-il.

DANS LE REPAIRE DU FAUVE

C'était le contraste entre la salle où il se trouvait et la saleté misérable des pièces qu'on lui avait fait traverser, qui donnait cette impression de décor de théâtre. La pièce était spacieuse et haute de plafond, meublée et décorée avec raffinement, un peu comme la salle d'un palais ducal imaginée par un habile metteur en scène. Le regard du Saint la parcourut à loisir avec un intérêt franchement passionné. D'après ce qu'il avait vu de la rue, il se rendit compte qu'on avait dû démolir l'intérieur de

plusieurs vieux bâtiments pour former la coquille de ce luxueux repaire, — travail que seule une importante société pouvait entreprendre et mener à bien sans être dénoncée. On remarquait à peine l'absence de fenêtres, car l'éclairage indirect était habilement agencé et l'air était pur et frais.

— Belle installation pour une aussi modeste adresse, remarqua le Saint d'un ton approbateur. Et climatisée aussi!

— Sûr, c'est confortable! dit Tony Unciello.

Il était assis dans un large fauteuil recouvert de brocart et avait l'air d'un énorme crapaud. La ressemblance s'étendait à son front chauve et fuyant, à sa peau bistrée et à ses yeux aux lourdes paupières, à son large sourire et à ses petites jambes écartées. En fait, les seules choses qui ne fussent pas d'un crapaud, étaient ses vêtements, les diamants qui brillaient à ses doigts et le cigare planté dans sa large bouche aux lèvres épaisses.

— Alors, c'est toi, le Saint, dit Unciello. Assieds-toi.

Instantanément, Simon se sentit poussé en avant, le siège d'une chaise le frappa derrière les genoux, et deux mains appuyant sur ses épaules le forcèrent à s'asseoir. Les deux hommes restèrent debout derrière lui comme deux sentinelles.

Le Saint remis sa cravate en place.

— Vraiment, Tony, dit-il doucement, quand tu reçois, on a l'impression d'être happé par une moissonneuse.

Le gangster retira son cigare d'un coin de sa bouche pour le replacer dans l'autre.

— J'ai beaucoup entendu parler de toi, Saint.

— Je sais. Et tu ne pouvais pas attendre plus longtemps le plaisir de faire ma connaissance.

— J'aurais pu attendre toujours. Mais maintenant c'est différent. A cause de ça.

Unciello retira de nouveau son cigare de sa bouche et l'agita pour indiquer d'une façon générale la pièce où ils se trouvaient.

— Une belle installation, comme tu dis. Et confortable, comme j'ai dit. Et tu n'en as pas vu le quart. Je pourrais me terrer ici pendant des années, et y vivre comme au Ritz. Seulement, pour être au courant, il faut m'appartenir corps et âme. Or tu arrives, tu n'es pas à moi, et il paraît que tu sais où me trouver?

— Qu'est-ce qui t'a donné cette idée-là?

— C'est toi qui le dis.

— J'ai acheté un journal juste avant de me faire ramasser par ton comité d'accueil, remarqua Simon d'un air pensif, et il ne disait rien de tout ça. Comment l'as-tu appris aussi vite. Par la police, peut-être?

— Tu n'es pas bête, dit Unciello. Sûr, l'inspecteur Buono est un de mes hommes. Il aurait dû te garder pendant qu'il te tenait et m'épargner cette peine.

Simon hocha la tête. Il n'était pas très surpris.

— Je pensais bien que c'était un salaud, dit-il, mais je suis heureux de l'entendre confirmer.

— Buono est régulier, dit Unciello. Il sait où je suis. C'est parfait. Mais pour toi, c'est différent.

Il se pencha un peu en avant ;

— Cet endroit me plaît, dit-il d'un ton sérieux et sans impatience. Il m'a coûté beaucoup de fric. Je ne voudrais pas le perdre. Mais quand un type comme toi dit qu'il peut le repérer, cela m'ennuie. Je veux savoir comment tu as su ça. Si quelqu'un a mangé le morceau, ça peut s'arranger. Tu vois ce que je veux dire ?

— Tu ne peux pas être plus limpide, Tony, assura Simon. Et que vaut ce renseignement, à ton avis ?

Unciello ricana, c'est-à-dire que son ventre tressauta.

— Pour toi, ça vaut plus que de l'or. Tu me dis tout, et nous restons bons amis. Mais si tu ne me dis rien, mes hommes vont s'occuper de toi. Ils font du bon travail. On tient une heure, un jour, deux jours... ça dépend si on est coriace. Mais pour finir, tu parles tout de même, sauf que ça ne t'a pas fait de bien. Pour un type intelligent comme toi, ça n'a pas de sens. Alors, parle tout de suite, et il n'y aura pas de bagarre.

Simon parut réfléchir quelques instants, mais la conclusion était évidente.

— Tu simplifies tout délicieusement, dit-il. Je vais donc essayer d'en faire autant. J'ai dit que je pourrais te trouver, et la preuve en est faite maintenant, puisque me voilà.

— Seulement parce que mes hommes t'ont amené ici.

— C'est bien ce dont j'étais sûr. J'étais persuadé que, apprenant que j'avais affirmé savoir comment te trouver, tu donnerais des ordres en conséquences.

Unciello cligna de l'œil, exactement son œil se ferma complètement et se rouvrit lentement, comme celui d'un lézard.

— Tu n'es pas bête, répéta-t-il. Maintenant tu es ici. Qu'est-ce que tu as à vendre ?

— Est-ce qu'un des voyous qui se tient derrière moi va tirer si je prends une cigarette dans ma poche ?

— Pas si ce n'est qu'une cigarette.

Simon en prit une d'un paquet qui se trouvait dans la poche intérieure de son veston, procédant avec lenteur et attention pour ne causer aucune inquiétude à ses gardiens. Il sortit son briquet avec les mêmes précautions et alluma.

— J'agis en qualité de représentant strictement officieux de M. Inverest, dit-il. Comme tu le sais très bien, il ne peut pas s'arranger officiellement avec toi. En fait, pour le public, il faut qu'il dise très haut que personne ne peut le faire chanter, même en menaçant la vie de sa fille, — sans quoi il perdrait probablement sa place et son

influence. Mais en tant qu'homme, tu le tiens. Il est prêt à marcher.

— Il n'est pas bête, lui non plus.

— Il faudra que ça se fasse très discrètement, pour que tout ait l'air régulier. Il faudra s'arranger pour dénicher de nouvelles preuves afin qu'on refasse le procès de ton frère et qu'il soit acquitté.

— C'est ses oignons. Il faut que Mick sorte, pour le reste, je m'en fous!

— Mais avant de commencer à travailler, il veut être sûr que sa fille est réellement entre tes mains et qu'elle est en bonne santé.

— La fille est bien.

Simon le regarda fixement.

— Je dois la voir moi-même. Je lui enverrai ensuite une lettre que tu pourras lui faire parvenir. Je te dis tout de suite qu'il y aura dedans un mot convenu qui prouvera que je l'ai réellement écrite, et que personne ne me tenait le bras pour me forcer à dire ce qu'on voulait.

Unciello le contemplait avec l'immobilité d'un bouddha. Puis son regard se porta vers un point situé au-dessus de la tête du Saint :

— *Mena la giovane*, dit-il.

Le gangster qui ne parlait jamais fit le tour de la chaise du Saint et traversa la salle pour disparaître par une des portes à l'autre bout. Unciello fumait son cigare, impassible. On n'échangea pas de vains propos. Bientôt le gangster revint; il ramenait Sue Inverest.

Elle était si exactement telle que Simon l'avait vue pour la dernière fois, et telle qu'il se la rappelait, que, pendant un instant, il se crut encore au Colisée. Seulement, par un étrange caprice des temps, Sue lui semblait plutôt se trouver parmi les sacrifiés jetés dans l'arène, tandis qu'un Néron moderne, mais tout aussi féroce, accroupi comme un crapaud sur son trône recouvert de brocart, tenait leurs vies entre ses mains. La jeune fille portait toujours haut sa tête aux cheveux bouclés, et Simon regardait en souriant ses yeux gris étonnés.

— Votre père m'a envoyé pour voir comment vous alliez, Sue, dit-il doucement. Vous a-t-on maltraitée?

— Non, pas encore. Vont-ils me laisser partir?

— Bientôt, j'espère.

— Écris la lettre, dit Unciello.

Le bandit taciturne alla chercher un bloc et un crayon sur une table et les fourra dans les mains du Saint.

Simon posa le bloc sur son genou et écrivit, en prenant son temps :

Cher monsieur Inverest,

J'ai vu Sue qui est encore en parfaite santé. Vous ferez donc bien de vous presser et d'accepter les conditions de Tony, même si ce n'est pas exactement « pour le bien public ». Peut-être cela ferait-il meilleur effet en latin, mais tout cela revient à homo sequendus. *Écrirai de nouveau comme convenu.*

Simon Templar.

Il tendit le bloc. L'homme qui l'avait apporté le remit à Unciello.

Le gangster lut lentement et regarda de nouveau le Saint.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'*homo sequendus*? demanda-t-il.

— *Homo* signifie « même » comme dans « homonyme », expliqua patiemment Simon. *Sequendus* a la même racine que nos mots « suite » ou « conséquences ». Ça signifie tout simplement « le même résultat ». Inverest s'intéresse au latin.

Le regard d'Unciello se tourna vers la jeune fille.

— C'est exact, dit-elle à voix basse.

— Vous me faites mal avec votre instruction, dit Unciello en reportant son regard froid sur le Saint. Et qu'est-ce que ça veut dire : « Écrirai de nouveau comme convenu? »

— Je ne suis pas assez innocent pour croire que tu vas me relâcher maintenant, répondit le Saint. Et, en tout cas, Inverest ne fera pas relâcher ton frère avant d'avoir un nouveau rapport de moi concernant Sue... et authentifié par notre mot convenu.

Unciello tendit le bloc à son homme à tout faire.

— Fais porter ça par quelqu'un d'en bas, dit-il.

Il continuait d'étudier le Saint sans émotion, mais avec une profonde curiosité.

— Tu es vraiment très fort, dit-il. Mais tu risques gros. Qu'est-ce que tu y gagnes?

Simon haussa légèrement les sourcils :

— Hudson Inverest est riche, dit-il. Il offre une récompense de cent mille dollars à qui contribuera à lui ramener sa fille. Ton petit copain Buono ne t'a pas dit ça? Ça avait pourtant l'air de l'intéresser!

L'homme à tout faire revint et reprit sa place derrière la chaise du Saint, mais Unciello ne parut même pas l'avoir remarqué. Il resta enseveli dans une immobilité méditative, implacable et effrayante. Enfin ses yeux de saurien bougèrent.

— Dis à Mario de servir, fit-il. Nous mangerons tous ensemble. Et fais dire à Buono que je veux le voir, *subito*.

JE N'AI PLUS BESOIN DE TOI...

Ils dînèrent dans une salle à manger princière dont l'or et les fresques écrasaient les convives. Sue et le Saint étaient assis à la droite et à la gauche de Tony Unciello, au haut d'une longue table. Un garde se tenait derrière chacun des invités malgré eux comme un valet de pied, mais il n'avait pas mission de servir. Tous les deux gardaient leurs mains dans les poches de leur veste et leurs regards braqués sur tous les mouvements des invités, en particulier ceux du Saint.

Le repas, en dépit du luxe qui l'entourait, ne se composait que

de spaghetti, mais admirablement accommodés. Manifestement, Unciello les aimait, car il en absorba une énorme quantité, avec une série pratiquement ininterrompue de mouvements de déglutition qui les faisait disparaître en un flot presque continu. Sue Inverest put à peine toucher aux siens, mais le Saint mangea d'assez bon appétit, bien que le grotesque silence, rompu seulement par le tintement de l'argenterie et les bruits voraces de leur hôte eût déconcerté bien des hommes.

— Tony n'aime pas parler quand il mange, dit Simon pour encourager Sue, mais ne vous laissez pas intimider. Il ne faut pas qu'on vous trouve amaigrie quand vous rentrerez chez vous.

Unciello avala ce qui restait dans son assiette et but le Chianti contenu dans un gobelet en verre de Venise. Puis il s'essuya la bouche avec la serviette qui pendait à son cou.

— Maintenant, j'ai compris, annonça-t-il.

Le Saint le regarda d'un air interrogateur.

— J'ai compris cette histoire d'*homo sequendus*, reprit Unciello. Ce doit être le mot arrangé avec Inverest. Il n'y a que ça qui cloche dans ta lettre. Alors, maintenant, je n'ai plus besoin de toi. J'ai des hommes qui imitent n'importe quelle écriture. Et, avec le mot de passe, ils pourront écrire à Inverest et lui dire que sa fille va très bien.

— Ça veut dire que je peux m'en aller, Tony? demanda le Saint d'un ton rempli d'espoir.

— Oui... à la Morgue! Ça a toujours été ta destination, parce que tu en sais trop long maintenant, comme je te l'ai dit. Mais je n'ai plus besoin de te garder jusqu'à ce qu'on relâche Mick. Tu n'es pas si fort que ça, après tout.

Simon Templar ne discuta pas. Il n'eût servi à rien de faire ressortir que c'était précisément un cas où il ne s'était pas considéré comme très fort, en ce qui concernait ses chances de survie. Il s'estimait déjà très heureux d'avoir réussi ce qu'il avait fait. Et, s'il ne devait pas voir la fin de l'aventure, il pouvait encore espérer que ses efforts n'avaient pas été vains. Quant à lui, personnellement, il fallait bien que ça finît un jour... et on pouvait plus mal finir. Cependant, il était décidé à faire payer cher à quelques-uns de ces hommes l'honneur de supprimer le Saint... quand le moment serait venu.

Il sourit en voyant le regard de terreur que la jeune fille levait vers lui, et ses yeux étaient bleus et gais.

— N'ayez pas peur, Sue, dit-il. N'y pensez pas. J'espère simplement que tout finira bien pour vous.

— Je m'occuperai d'elle personnellement, dit Unciello.

Et, pour la première fois, Simon sentit son cœur se glacer.

La porte s'ouvrit brusquement, et l'inspecteur Buono entra.

Il semblait très maître de lui-

même, très désinvolte, et s'il éprouvait quelque inquiétude, il fallait la chercher dans ses yeux. Son regard ne s'arrêta qu'un instant sur Simon et la jeune fille et revint rapidement à Unciello.

— *Eccomi arrivato*, dit-il d'un ton obséquieux. *Cosa désidera?*

— Parle anglais, grogna Unciello. Le Saint doit savoir ce qui se passe. C'est de son enterrement qu'il s'agit. Je t'ai envoyé chercher parce que tu es l'homme qu'il faut pour ça. Tu feras la mise en scène. Tu diras qu'il a résisté quand on a voulu l'arrêter et qu'on a tiré dessus. Tu feras ça toi-même et peut-être qu'on te décorera!

— Mais...

— Je vais envoyer deux hommes avec toi.

Unciello se versa un verre de vin et son visage impassible suait la méchanceté.

— Il paraît qu'on craint chez nous qu'un de ces jours tu t'intéresses un peu trop à une récompense, si elle en vaut la peine. S'ils te voient faire une chose comme ça, et qu'ils savent te tenir par ce moyen, ça leur donnera confiance.

— *Si signor*, dit Buono en blémissant.

A ce moment, la porte derrière lui s'ouvrit avec violence et la pièce fut soudain remplie de policiers l'arme au poing. Au milieu d'eux s'avança un gros homme âgé dont la lèvre s'ornait d'une superbe moustache noire; il examina un instant la scène avec une satisfaction légèrement pompeuse.

— Au nom de la loi, dit-il non sans un soupçon de frayeur respectueuse, je vous arrête tous.

Derrière lui apparut la silhouette professorale et légèrement voûtée du Secrétaire d'État, et Sue Inverest se jeta dans les bras de son père.

Tranquillement, Simon Templar prit la bouteille de Chianti et remplit son verre.

TRADUCTION EXACTE...

Ce que Sue Inverest ne savait pas, elle l'apprit dans la limousine officielle qui la conduisait, avec son père et Simon, à l'ambassade.

— Mais je ne comprends pas encore comment vous êtes arrivés là, dit-elle, comme... comme le shérif et ses hommes à la fin d'un « western ».

— Ma chère enfant, dit doucement M. Inverest, il est dommage que tu n'aies pas appris assez de latin au collège pour savoir que *homo sequendus* signifie : *l'homme qu'il faut suivre.*

Elle eut un petit rire mal assuré.

— J'aurais pu y penser, mais le Saint avait donné sa traduction d'un ton si convaincant... Et, de plus, comment savoir qui suivre?

— Vous vous rappelez sans doute, dans ma lettre, dit Simon,

l'expression « *pour le bien public* »? J'ai écrit à votre père qu'il préférerait sans doute la traduction en latin. Cela fait : *pro bono publico*. J'espérais qu'il aurait l'idée de transformer *bono* en *Buono*.

— Heureusement, je ne suis pas aussi bête qu'on le dit parfois, fit observer Inverest. Dès que j'ai eu cette indication, e me suis adressé en haut lieu. C'est le ministre de l'Intérieur lui-même qui dirigeait l'opération.

— Et vous vous rappelez, ajouta Simon, comment j'ai fait allusion à l'intérêt que portait Buono à une récompense dont il n'avait pas soufflé mot. Je comptais que cela inquiéterait suffisamment Tony pour qu'il envoie chercher l'inspecteur et amène ainsi directement la police au bon endroit.

La jeune fille se blottit dans les bras de son père, mais le regard de ses yeux gris ne quittait pas le Saint.

— Je sais que vous n'êtes pas vraiment riche, papa, dit-elle. Mais il mérite pourtant une récompense.

Simon eut un large sourire

— Je me contenterai de la permission de vous inviter à dîner. Et puis, peut-être ensuite, de danser avec vous jusqu'à l'aube. Après quoi, s'il me reste un crédit, je ferai mieux de le laisser en dépôt, car je risque d'en avoir besoin un de ces jours, dit le Saint.

Traduction par M. Michel Tyl de The latin touch. — *Dessin de Bernad.*)



● Un matin, de très bonne heure, un avocat général appela récemment au téléphone un de ses amis. Et ce dernier de s'écrier quand le magistrat se fut nommé : « Tu devrais user de ménagement quand tu téléphones à des heures pareilles. C'est sinistre d'être réveillé à l'aube par le procureur... »

L'homme rouge, glacial, d'ironiser : « Quelle est ta dernière volonté ? Que je coupe... peut-être ? »

Ils sont néanmoins restés bons amis.

● Commis d'office à l'audience par le président, un avocat que l'on dit retors n'avait guère eu le temps de préparer la défense du prévenu. C'est pourquoi, probablement, il laissa échapper cette remarque, ou cet aveu, en manière d'introduction à sa plaidoirie :

— Pris au dépourvu dans cette affaire... C'est avec sincérité que je la plaide !

● Entendu dans un cocktail, paraît-il.

Un avocat, Me R..., s'adressant à un chirurgien : « Quand vous pratiquez une opération inutile, faites-vous payer votre malheureuse pratique ? »

Et le chirurgien de répondre : « Quand vous engagez un procès inutile, réclamez-vous des honoraires à votre malheureux client ? »

La cigarette brûlée

par Ben Ames WILLIAMS

L'alibi du docteur Hounder était si brillant qu'il reflétait la corde pour le pendre et même le sourire du bourreau.

A proprement parler, c'est à Tim O'Hearn qu'il conviendrait de dédier ce récit, car on y trouvera relatée la première révélation de son étrange talent, — autrement dit du don extraordinaire qu'il possédait de voir ce qu'il y avait sous la surface des choses, et de cette capacité qu'il avait de s'immobiliser à l'égal d'une chose inerte et de s'effacer au point de passer inaperçu pour ceux dont il était en train de pénétrer les plus secrètes pensées!

Mais, tout compte fait, cette histoire a trait avant tout aux affaires du docteur Hounder et à une cigarette qu'il posa après l'avoir fumée.

S'il lui advint d'entrer en possession du revolver qui devait jouer un si grand rôle dans l'aventure, ce fut par le plus pur des hasards. A cette époque, il se trouvait dans la région des forêts nordiques, en compagnie d'un guide qui était également garde-chasse. Un jour, ils firent halte devant le baraquement d'un squatter installé dans une clairière où il y avait eu auparavant un campement de bûcherons.

Le docteur Hounder resta dehors tandis que son guide pénétrait dans le baraquement pour demander un renseignement au squatter, et c'est pendant

---

Nous vous avons déjà dit (Le Saint-Magazine n° 2) que Ben Ames Williams était un écrivain étonnamment éclectique, et qu'il ne saurait être classé dans la catégorie des auteurs policiers. Notre romancier n'en a pas moins toujours marqué un penchant très net pour les histoires mettant en scène des criminels. Cette aventure vous en fournit une nouvelle preuve.

---

qu'il était là que le revolver, jeté par une fenêtre ouverte, tomba à ses pieds. Il le ramassa et constata que c'était une arme bon marché, du calibre 38, dont le nickel du barillet avait en partie disparu et auquel il manquait un morceau de la crosse. Il sourit en se faisant la réflexion que le squatter, vraisemblablement pris de panique parce qu'il ne possédait pas de port d'arme, s'était dépêché de s'en débarrasser.

Le docteur Hounder n'eut rien de plus pressé que de le faire disparaître dans sa poche.

Un peu plus tard, dans le courant de la journée, l'idée bizarre lui vint que, si jamais l'envie le prenait de commettre un crime, ce revolver anonyme, de provenance inconnue, pourrait lui rendre un précieux service. Le docteur Hounder n'ignorait pas, en effet, que c'est très souvent grâce aux armes dont ils se sont servis que l'on parvient à retrouver la trace des assassins. Le barillet était encore chargé; il ne manquait qu'une seule cartouche.

A quelques jours de là, le docteur Hounder en tira lui-même une autre, par simple curiosité, et eut la surprise de remarquer qu'elle ne produisait qu'une détonation très faible, un simple claquement presque imperceptible. Il enferma l'arme dans un coffret en acier où il avait l'habitude de serrer ses documents personnels et ses médicaments.

Cependant, ce revolver, devenu un secret du docteur, n'était pas le seul qu'il eût à son actif. Le second, beaucoup plus important, était son asservissement à la drogue et les difficultés qu'il avait alors à s'en procurer. Ce qui mettait ses nerfs à rude épreuve.

Ce fut dans le même temps que le docteur David Mills l'appela en consultation auprès d'une de ses clientes, une certaine Mme Farraday, et tous deux tombèrent d'accord pour donner à la malade un médicament toxique que le docteur Hounder, — après le départ de son confrère et en raison de l'absence momentanée de l'infirmière, — se chargea d'administrer à Mme Farraday. Or, il se trouva que sa main tremblait un peu lorsqu'il mesura la dose prescrite, et la pauvre femme succomba dans le courant de la nuit.

A la vérité, sa mort ne surprit personne, car elle était assez avancée en âge et alitée depuis plusieurs semaines, ce qui laissait prévoir qu'une issue fatale pouvait être assez imminente. Le choc fut cependant très dur pour le docteur Hounder, mais dès qu'il eut compris ce qu'il avait fait, il va de soi qu'il prit toutes les précautions qui s'imposaient. Au surplus, puisque la mort de la malade pouvait survenir d'un jour à l'autre pour des causes naturelles, il n'y avait aucune raison pour qu'on le soupçonnât un seul instant de l'avoir provoquée.

Lorsque la malheureuse fut en

terre, le docteur Hounder considéra donc qu'il n'avait plus rien à craindre et que la vérité demeurerait à jamais ignorée. En cela, il se leurrait.

En effet, trois ou quatre jours après l'enterrement, James Farraday le fit venir chez lui. Farraday était aussi âgé que sa femme. N'ayant jamais eu d'enfants, ils avaient toujours vécu seuls avec deux vieux domestiques dans une grande maison entourée d'un vaste jardin bordé de haies. Farraday était riche. On disait que, s'il venait à mourir, sa fortune et tous ses biens seraient légués à diverses institutions charitables.

Déjà quelque peu inquiet de se voir ainsi convoqué, le docteur le devint encore bien davantage lorsqu'il apprit pour quelle raison Farraday lui avait demandé de venir. M. Farraday ne s'était-il pas mis en tête que la mort de sa femme ne semblait pas naturelle?

— En tout cas, docteur, dit-il à Hounder, j'estime qu'elle n'aurait pas dû survenir aussi vite, expliqua-t-il. Je sais bien qu'elle était très malade, mais tout de même le jour où elle est morte, on ne peut pas dire qu'elle ait eu une crise. Et cependant, pour ma part, j'avais toujours remarqué que, lorsqu'elle devait avoir une attaque sérieuse, on en était averti à l'avance par certains symptômes qui se produisaient invariablement chez elle. Oui, je ne vous le cache pas, j'ai été positivement frappé de la voir mourir subitement de cette façon.

Les yeux affaiblis du vieillard s'emplirent de larmes.

— Sur le premier moment, ma douleur a été telle qu'il m'a été impossible de tenir un raisonnement. Mais, par la suite, j'ai beaucoup réfléchi, et, à présent, il ne me paraît pas impossible que le docteur Mills se soit trompé en ce qui concerne le dosage du médicament qui a été administré à ma femme.

Cette dernière réflexion apporta un vif soulagement au docteur Hounder, et il sentit ses nerfs se détendre aussitôt.

— Il se peut que vous ayez raison, monsieur, répondit-il avec diplomatie, mais permettez-moi de vous dire que j'en doute beaucoup. Le docteur Mills est un homme très consciencieux et, ce jour-là, lorsqu'il m'a



quitté, nous avions établi d'un commun accord le traitement qu'il convenait d'appliquer. Après son départ, je suis resté un bon moment à parler avec Mme Farraday, et je ne suis parti moi-même que lorsque l'infirmière est rentrée.

— Je vous suis infiniment reconnaissant de tout ce que vous avez fait, et je ne vois vraiment pas ce que je pourrais vous reprocher, déclara John Farraday.

Le docteur Hounder s'inclina.

— C'est bien de la générosité de votre part, monsieur Farraday.

— Néanmoins, poursuivit le vieillard d'une voix tremblante, je ne pourrais en dire autant à tout le monde, car j'ai la conviction très nette que... enfin qu'il y a eu quelque chose d'anormal dans la mort de ma femme, et j'estime que c'est un devoir pour moi vis-à-vis d'elle de vérifier ce qu'il en est.

— Voyez-vous, cher monsieur, dit le docteur Hounder, nous avons tous tendance, quand nous perdons un être cher, à nous faire des reproches et à nous accuser de négligence en nous disant que nous n'avons pas fait tout ce qu'il aurait fallu.

Le ton du praticien était persuasif et rassurant. Mais le vieillard était animé par cet entêtement qui est le propre des gens de son âge.

— Il peut se faire que vous ayez raison, et c'est peut-être moi qui ai tort de me faire de telles idées. Néanmoins, ajouta-t-il avec un sourire suppliant, je tiens essentiellement à éclaircir la question, et c'est pourquoi je vous ai prié de venir. Je voulais vous demander si vous ne verriez pas d'objection à ce que le corps de ma femme soit exhumé et à ce que l'on fasse une autopsie.

Le docteur Hounder répondit avec cette aménité qui lui était habituelle qu'il était tout disposé à faire le nécessaire pour donner satisfaction au pauvre homme; mais il se sentit envahi d'une folle angoisse à l'idée de ce que cette autopsie pourrait révéler.

Et, tout en donnant à M. Farraday l'assurance qu'il demandait, ses pensées ressuscitaient la scène qui s'était déroulée au chevet de la malade huit jours auparavant. Mais cette scène se déformait déjà dans son esprit. Il n'avait plus la certitude absolue de ce qui s'était passé. Il se souvenait seulement qu'il était particulièrement nerveux ce jour-là, mais qu'il ne s'était pas, malgré tout, fait trop de souci au sujet de la malade puisqu'il la savait si près de sa fin. Par contre, ce qui lui apparaissait très clairement, c'est que, si M. Farraday mettait son projet à exécution, ce serait inévitablement pour lui, le docteur Hounder, le praticien en renom, la ruine et l'écroulement de sa réputation.

—... Écrivez cette lettre, s'entendit-il dire à John Farraday, écrivez-la ce soir, et je passerai demain matin pour en prendre lecture avant que vous ne la mettiez à la poste afin de

m'assurer qu'elle est rédigée dans les termes qu'il convient... Entre temps, je m'entendrai avec le docteur Mills.

M. Farraday objecta qu'il ne tenait aucunement à ce que le docteur Mills fût mis au courant de la chose pour le moment puisque c'était précisément lui qu'il soupçonnait d'avoir provoqué la mort de sa femme. Ce que voyant, le docteur Hounder prit l'engagement de ne rien dire tant que le permis d'exhumer n'aurait pas été délivré.

Mais, lorsqu'il prit congé de M. Farraday, il avait déjà un crime en tête...

Durant la soirée entière et jusqu'à une heure avancée de la nuit, il s'absorba dans l'élaboration du plan qu'il devrait adopter. Tout autre médecin, à sa place, s'il avait eu l'intention de se débarrasser de quelqu'un, aurait à coup sûr spontanément songé au poison. Aussi l'idée qui lui était venue de recourir, au contraire, au vieux revolver que le hasard avait placé entre ses mains lui paraissait-elle vraiment géniale.

Cet heureux point de départ une fois imaginé, il ne restait plus qu'à étudier la question dans ses moindres détails, ce qui ne tarda pas à devenir pour lui un labeur passionnant. Émerveillé lui-même de la minutie prodigieuse et en même temps de la simplicité extraordinaire qui caractérisaient le programme qu'il établissait progressivement point par point, il en arriva presque à l'envisager avec une sorte d'exaltation.

Il savait de quelle façon était disposée la maison des Farraday, il connaissait la routine de ceux qui l'habitaient. Elle était située à l'intersection de deux rues, dans le voisinage de villas assez espacées. La maison elle-même se trouvait en bordure du trottoir. M. Farraday avait coutume de recevoir les personnes qui lui rendaient visite dans la grand living-room du rez-de-chaussée. Il y avait derrière son fauteuil une immense cheminée où l'on entretenait constamment un peu de feu, même quand le besoin ne s'en faisait pas absolument sentir. Des portes-fenêtres donnaient sur la véranda. Il y avait une boîte aux lettres au coin de la rue, à environ six pas de la grille de la véranda, et cette boîte aux lettres était fixée à un poteau placé dans la haie qui entourait la propriété.

Le docteur Hounder prit soin, le lendemain matin, de noter l'emplacement exact de cette boîte aux lettres, car elle devait jouer un rôle dans ce qu'il se proposait de faire.

Comme son maître, le domestique de M. Farraday n'était plus très jeune, et, comme son maître également, il avait l'oreille un peu dure.

Le docteur Hounder ferma les yeux, cherchant à se représenter le living-room où il

verrait John Farraday le lendemain matin : la porte qui s'ouvrait dans la cloison latérale opposée aux fenêtres; la table-bureau où serait assis M. Farraday; la cheminée à un peu plus d'un mètre cinquante derrière lui; les rayons chargés de livres le long des murs.

Il calcula soigneusement tous les mouvements qu'il lui faudrait exécuter.

Il n'y avait qu'une seule chose qu'il devrait remettre au lendemain : s'arranger pour que le domestique fût ailleurs au moment où lui-même entrerait dans le living-room.

Lorsqu'il fut bien sûr de son plan, il se procura une petite boîte en carton assez grande pour contenir le revolver. Il en découpa une des extrémités et mit de côté le morceau qu'il avait détaché. Puis il enveloppa la boîte dans du papier d'emballage et l'attacha avec une ficelle de telle sorte que l'extrémité ouverte restât libre, le papier n'étant pas rabattu sur cette paroi.

Cela fait, il tenta un essai pour vérifier si la combinaison serait aussi pratique qu'il le pensait. Pour ce, il introduisit le revolver dans la boîte, ajusta le morceau de carton qu'il avait découpé, rabattit le papier par-dessus et acheva de nouer la ficelle en répétant plusieurs fois de suite l'opération afin de s'apprendre à l'exécuter avec la plus parfaite dextérité. Satisfait du résultat obtenu, il passa ensuite à une seconde expérience qui était la suivante : envelopper le revolver et le mettre dans la poche droite de son veston, éternuer, tirer de sa poche le mouchoir contenant l'arme comme s'il voulait se moucher et faire le geste d'appuyer sur la détente.

Très tard dans la nuit, il allait et venait encore dans son cabinet, répétant comme une pantomime divers autres mouvements qu'il désirait parvenir à exécuter avec la plus grande aisance. Enfin, quand tout fut au point, il monta se coucher et, sitôt au lit, s'endormit profondément.



Le matin venu, pour parachever ses préparatifs, il rédigea l'adresse qu'il voulait mettre sur la boîte : « John R. Hanss, 23 *bis* A Street, Lancaster, Californie. Il avait relevé le nom de Lancaster sur une carte, le reste était pure invention de sa part. Pesant ensuite le petit colis avec le revolver à l'intérieur, il y apposa le nombre de timbres approprié.

Vers neuf heures et demie, il monta dans sa voiture et se dirigea vers la demeure de John Farraday. Arrivé à proximité, il ralentit, passa devant, en fit le tour par les rues avoisinantes et repassa devant une seconde fois. A ce moment, il vit un homme entrer chez Farraday.

Sûr désormais que Farraday serait occupé quand il se présenterait chez lui, il vint se ranger

ostensiblement devant la maison, arrêta son moteur, descendit de voiture, monta les marches du perron et sonna. Il avait alors, dans la poche droite de son veston, le revolver enveloppé d'un mouchoir et, dans la mallette qui lui servait à transporter les instruments nécessaires à sa profession, la boîte de carton.

Ce qui se passa ensuite n'aurait pas été plus à son gré si tout s'était déroulé selon sa propre volonté. Le vieux serviteur l'introduisit, lui expliqua que M. Farraday était occupé et l'invita à attendre dans la salle de musique dont la porte ouvrait dans le couloir en face de celle du living-room. Le docteur Hounder lui dit qu'il serait inutile qu'il se dérangeât pour le conduire auprès de son maître lorsque ce dernier aurait pris congé de son visiteur.

Le bonhomme acquiesça et se retira vers le fond de la maison.

Resté seul, le docteur Hounder s'installa pour attendre. Il avait les nerfs tendus, mais il connaissait un remède infaillible à ce déplorable état de choses, et son premier soin fut de prendre dans sa mallette la précieuse pilule qui allait tout remettre en place. Quelques instants après, son maintien avait repris toute la placidité qu'il souhaitait. A partir de ce moment, il se mit à épier avec calme les bruits qui provenaient de la pièce qui était de l'autre côté du couloir; des éclats de voix assourdis s'en échappaient, s'élevant de temps à autre jusqu'au diapason de la discussion. Le docteur n'en fut pas surpris : il savait pas expérience que Farraday avait parfois la tête assez près du bonnet.

Finalement, une porte s'ouvrit, et il comprit que le visiteur se retirait. Alors, après avoir patienté encore quelques instants, il sortit dans le couloir. La porte du living-room était restée ouverte. Sa mallette à la main, il se montra sur le seuil et salua John Farraday.

— Ah, bonjour, docteur, répondit celui-ci sans quitter son fauteuil. Excusez-moi, mais mes pauvres jambes me font si mal que j'ai peine à me lever.

Le docteur Hounder referma la porte, déposa sa mallette sur une chaise et s'approcha du bureau.

— Alors, vous avez écrit cette lettre? s'informa-t-il d'un ton aimable.

— La voici, répliqua Farraday en tirant la lettre de sa poche.

Au même instant, Hounder éternua.

— Oh, oh, il paraît que vous avez pris un bon rhume, hasarda avec sollicitude le vieil homme.

Le médecin hocha la tête en signe d'assentiment, puis éternua une seconde fois, et, du même coup, portant sa main à la poche droite de son veston, il en sortit son mouchoir. Il était, à ce moment, tout près du fauteuil de Farraday. Les plis du mouchoir et le fait que le canon du revolver touchait presque le front du vieillard atténuèrent fortement

la détonation, déjà très faible par elle-même. Le buste de Farraday s'affaissa lourdement sur le bureau. Il était désormais affranchi de tous les maux et de tous les soucis de ce bas monde.

Aussitôt, sans perdre une seconde, le docteur Hounder posa le revolver sur le bord du bureau et allongea la main pour s'emparer de la lettre. La main de Farraday était encore crispée dessus et placée de telle façon qu'elle se trouvait sous sa tête.

Tout de suite, Hounder se rendit compte que, s'il ne la lui arrachait pas très vite, il resterait une place vierge sur le sous-main ensanglanté à l'endroit où elle s'était trouvée. En l'espace d'un clin d'œil, il l'escamota subrepticement; et il eut incontinent la joie de constater que le carré demeuré intact sur le sous-main commençait à se teinter à son tour et serait bientôt envahi par la même coloration rouge que le reste.

Après avoir déplié et parcouru la lettre pour s'assurer que c'était bien celle dont il s'agissait, il s'empressa de la jeter au feu et, tout en la regardant flamber, il ramassa le revolver en même temps que le mouchoir dont il se servit pour s'essuyer la main.

Cela fait, il ouvrit sa mallette, en retira la boîte de carton, y introduisit le revolver et le mouchoir, et, répétant rapidement les quelques gestes qu'il avait appris, rabattit le papier d'emballage et noua la ficelle.

S'approchant ensuite de l'une des portes-fenêtres, il jeta un coup d'œil dans la rue à droite et à gauche. Elle était absolument déserte. La fenêtre s'ouvrit facilement. D'un pas léger, il traversa la pelouse, allongea le bras par-dessus la haie et déposa sur la boîte aux lettres, afin que le facteur le prît en faisant sa levée, le paquet tout ficelé, revêtu de ses timbres et de son adresse.

Il ne lui restait plus désormais qu'à retourner dans le living-room, à reprendre sa mallette et à rouvrir la porte donnant sur le couloir. Ce fut l'affaire d'un instant, et il ne s'était pas écoulé plus de cinq minutes depuis le moment où il était entré dans le living-room et avait salué Farraday.

Posant alors sa mallette dans le couloir, il courut jusqu'au fond en appelant à grands cris le domestique. Il avait réussi à donner à sa voix une inflexion consternée à laquelle n'importe qui se serait trompé.

Ce fut lui-même qui téléphona pour alerter la police et qui la mit au courant de la mort de M. Farraday en promettant d'attendre l'arrivée des agents... Il se trouvait encore dans la maison lorsque le médecin légiste, le docteur Spargent arriva à son tour.

Les deux praticiens se consultèrent gravement. Les explications que donna le docteur Hounder furent on ne peut plus claires.

— Il y avait quelqu'un avec M. Farraday quand je suis arrivé, dit-il. Alors, j'ai attendu dans la salle de musique qui est de l'autre côté du couloir. Au bout d'un certain temps, le visiteur est parti, mais comme je continuais à entendre des voix dans le living-room, je me suis dit qu'il devait y avoir une autre personne qui était restée avec M. Farraday. Après un petit moment, il m'a semblé discerner le bruit d'un livre tombant sur le parquet, puis plus rien.

« Au bout de quelque temps, voyant que le silence se prolongeait, j'en ai conclu que j'avais dû me tromper en croyant entendre des voix et, traversant le couloir, je suis entré dans le living room. Sachant que M. Farraday était un peu sourd et que, par conséquent, il ne m'entendrait pas, je ne me suis pas donné la peine de frapper et j'ai ouvert la porte directement. Aussitôt, je me suis aperçu qu'il était affaissé sur son bureau, et, après un rapide coup d'œil, je me suis rendu compte qu'il était mort. Dans la position où il se trouvait, la blessure était apparente, et il n'y avait aucun doute possible.

« Alors, j'ai appelé le domestique, puis j'ai téléphoné à la police. Une bien triste affaire, en vérité!

— Il est inutile que vous restiez ici, dit le docteur Spargent au docteur Hounder. Mais peut-être aurai-je besoin de vous revoir plus tard.

Il connaissait la réputation de son éminent confrère et la respectait.

— Cela m'intéresserait, répliqua le docteur Hounder, de voir comment vous allez procéder. Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'assiste à vos recherches?

Le docteur Spargent acquiesça.

— En premier lieu, expliqua-t-il, je commence toujours par prendre des photos. Il y a des détails qui peuvent échapper à l'œil et qu'un cliché enregistre plus sûrement. En plus de cela, c'est un témoignage qui subsiste.

Il sortit de son sac une caméra avec son pied et se mit à aller et venir, photographiant la pièce et le cadavre à plusieurs reprises sous des angles différents. Le docteur Hounder s'était rangé à l'écart et l'observait attentivement.

Le médecin légiste n'était pas bavard, mais Hounder éprouvait, au contraire, le besoin de parler sans arrêt, et il ne cessait de formuler des commentaires sur les dispositions que prenait son confrère et des conjectures au sujet du meurtre.

— Selon vous, qui aurait eu intérêt à tuer ce pauvre homme? demanda-t-il; et, voyant que l'autre ne répondait pas : Après tout, il ne faisait de mal à personne.

Un moment après, il hasardait encore :

— J'ignore qui a fait le coup, mais, en tout cas, il y a une chose certaine, c'est que l'assassin n'a

pas pu s'enfuir par le couloir, sans quoi je l'aurais forcément rencontré. A mon avis, il se sera plutôt introduit par la fenêtre et sera reparti par le même chemin.

S'étant approché de la fenêtre pour regarder au dehors, il aperçut l'uniforme gris-bleu d'un facteur qui passait. Un instant après, il le vit s'arrêter au coin de la rue pour faire la levée de la boîte et constata avec un vif soulagement qu'il emportait en même temps son paquet.

Le docteur Spargent s'affairait toujours à prendre des clichés, des mesures et des notes. L'agent que l'on avait mis en faction devant la porte était en train de barrer le passage aux deux domestiques affolés.

Peu après, un journaliste se présenta, puis survinrent d'autres agents que l'on posta à différents endroits aux alentours. Finalement entra dans le living-room un inspecteur qui se mit, lui aussi à suivre le médecin dans ses évolutions, sans mot dire.

Le silence obstiné de ces deux hommes ne tarda pas à inquiéter sérieusement Hounder, et il en vint à se demander si cela ne signifiait pas qu'ils le soupçonnaient. Aussi continuait-il à parler tout seul, autant pour s'étourdir lui-même que pour dissimuler les appréhensions auxquelles il était en proie.

Pourtant, à bien y réfléchir, quelles raisons avait-il de se tourmenter ainsi? Est-ce que l'arme du crime n'était pas déjà loin maintenant? Est-ce qu'il ne disposait pas d'un alibi probant puisqu'il était à même de démontrer qu'il n'avait pas quitté la maison? Est-ce qu'il n'était pas évident pour tout le monde qu'il n'avait aucun motif d'en vouloir à M. Farraday, et partant, aucune raison pour le tuer?...

C'est à la minute même où il se faisait ces réflexions rassurantes qu'il remarqua pour la première fois l'empreinte d'un doigt sur le bord du bureau.

Une empreinte digitale... Il savait pertinemment que nombre de criminels avaient été découverts grâce à cela. Et, le sachant, il avait longuement réfléchi à l'avance aux moyens de se prémunir contre ce danger. Porter des gants? Ce serait à la fois gênant et suspect. Le mieux et le plus simple serait de prendre toutes les précautions voulues pour ne laisser aucune trace. Et, au pis-aller, si par malheur, il en subsistait, il pourrait toujours faire remarquer qu'il était venu là la veille au soir.

A un moment donné, le docteur Spargent lui avait négligemment posé cette question :

— Avez-vous touché au cadavre après que vous l'avez découvert?

Et il avait aussitôt répondu :

— Oh, ma foi non. Ce n'était pas la peine. Dès le premier coup d'œil, cette blessure à la tête m'avait montré qu'il avait cessé de vivre.

Le docteur Spargent voulut prendre une photo du bureau en se plaçant sur le seuil de la porte.

Il le pria donc de se déplacer pour se retirer du champ de la caméra.

Hounder alla s'adosser contre les rayons qui supportaient les livres, et de là, voyant maintenant le bureau en pleine lumière, il put observer plus nettement l'empreinte.

Elle se détachait en rouge sur l'acajou du meuble, et il lui sembla qu'elle devait frapper tous les regards. Il se souvint comment ses doigts s'étaient tachés de sang lorsqu'il s'était saisi de la lettre, et ce souvenir l'affola...

Oui, c'était bien cela : il avait posé le revolver sur la table, le mouchoir à côté; et, quand il avait pris le mouchoir pour s'essuyer les mains, sans doute avait-il touché par mégarde du bout d'un doigt la surface polie du bureau. Oui, oui, il avait laissé là son empreinte, et c'était plus qu'il n'en fallait pour le faire pendre!

Dans le silence qui s'était établi autour de lui depuis qu'il avait cessé de parler, il entendit soudain le déclic de la caméra, et ce bruit, pourtant si léger, le fit tressaillir. Parmi le désarroi de son esprit, mille pensées lui venaient à la fois. Que faire? Comment s'y prendre pour faire disparaître cette empreinte maudite?

Il dut se faire violence pour résister à l'impulsion qui lui était venue de s'élancer vers le bureau et de passer sa main dessus pour l'effacer. Mais la prudence le lui interdisait. Et, instinctivement, il chercha des arguments pour se rassurer. Peut-être, d'où ils étaient, les deux autres ne voyaient-ils pas comme lui l'empreinte. Peut-être, après tout, était-elle moins nette qu'il ne le pensait? Peut-être serait-elle impossible à reconnaître?

Il s'efforça de se reprendre, de raisonner plus clairement. Voyons, même s'il ne parvenait pas à la faire disparaître totalement, il devait bien y avoir un moyen de la rendre inutilisable. Et, s'il parvenait à retrouver tout son calme, nul doute qu'il imaginerait comment s'y prendre pour résoudre la question. Coûte que coûte, il fallait y parvenir, car enfin, sans cette marque sanglante, il n'avait rien à craindre, n'est-ce pas?...

Plus il l'étudiait, plus il se rendait compte que, dans son émotion, il s'était beaucoup grossi les choses. Si un certain jeu de lumière ne la lui avait fait découvrir, lui-même ne l'aurait jamais remarquée, car elle était placée à l'extrême bord du bureau, et, de loin, on l'aurait plutôt prise pour une éraflure sur le bois. Alors, pourquoi ne passerait-elle pas inaperçue pour les autres?

Tout à coup, la lumière se fit dans son cerveau. Parbleu, comment l'idée ne lui en était-elle pas venue tout de suite? C'était tellement simple qu'il était ridicule de n'avoir pas imaginé cela sur le coup.

Le docteur Spargent se préparait maintenant à prendre un cliché en plaçant sa caméra

à proximité du bureau, et ses préparatifs le faisaient aller et venir sans cesse autour du meuble.

Le docteur Hounder alluma une autre cigarette, et, comme par hasard, s'approcha du bureau.

— Est-ce que je peux vous aider? proposa-t-il au docteur Spargent. Vous ne voulez pas que je vous tienne quelque chose?

Le docteur Spargent, en le remerciant, lui tendit un châssis. Le docteur Hounder prit le châssis dans sa main gauche. Au bout d'un instant, il éternua fortement. Puis, comme par hasard encore, il retira sa cigarette de sa bouche et la posa sur le bord du bureau, libérant ainsi sa main droite pour prendre son mouchoir dans sa poche.

Il avait naturellement eu soin de placer la cigarette juste sur l'empreinte. Dominant ainsi le meuble maintenant qu'il se trouvait juste à côté, il ne pouvait plus du tout distinguer l'empreinte, mais il avait soigneusement repéré l'endroit où elle se trouvait, et il avait la certitude que la cigarette était bien dessus. Malgré cela, il avait grande envie, pour plus de sûreté, d'y passer ses doigts pour l'effacer. Une seule chose l'en dissuada : le fait d'avoir remarqué que les yeux mornes de l'agent posté auprès de la portes étaient tournés vers lui, — ce qui lui fit craindre d'éveiller des soupçons dans son esprit.

Le docteur Spargent continuait d'aller et venir. Le docteur Hounder restait toujours patiemment immobile, le châssis dans la main, ayant apparemment oublié tout à fait sa cigarette. Et la cigarette, elle, brûlait toujours, laissant monter vers le plafond un mince filet de fumée bleue que la brise faisait, par instants, onduler. Avant peu, le feu atteindrait le bois et oblitérerait la funeste empreinte. Sans en avoir l'air, il la suivait du coin de l'œil, guettant le moment où elle se serait suffisamment consumée pour que le feu produisît son effet.

Nouveau déclic de la caméra : un autre cliché venait d'être pris. Le docteur Spargent rangea son appareil et ses accessoires, puis se retira à l'autre bout de la pièce où il se mit à collationner ses notes et ses mesures. L'inspecteur vint auprès de lui pour lui parler, et le docteur Hounder, plein de confiance, les rejoignit tous les deux.

Le feu continuait lentement à dévorer la cigarette. D'ici trois minutes, il commencerait à entamer l'acajou... et ce serait le salut assuré!

— Y a-t-il quelque chose en quoi je puisse vous être utile avant de m'en aller? demanda-t-il.

— Oui, répliqua courtoisement le docteur Spargent, vous pourriez répéter à Riley ce que vous m'avez raconté... je veux dire sur la façon dont vous avez retrouvé le corps.

Le docteur Hounder recommença son récit avec

suffisamment de variantes pour lui donner une plus grande couleur de vérité. L'inspecteur l'écouta sans le regarder et lui posa une ou deux questions. Hounder se riait de lui intérieurement. Mon Dieu, qu'il était donc pitoyable de confier à des hommes aussi bornés la tâche de rechercher des criminels! On les bernait si facilement!

Et, tout en parlant à Riley, il observait, avec une sensation de grandissante sécurité, la fumée de la cigarette qui montait au-dessus du bureau. Cette fumée, si ténue, si légère qu'elle en était presque imperceptible, c'était pour lui la promesse, bien mieux, la certitude que, désormais, toutes les tentatives que l'on pourrait faire demeureraient vaines et que jamais il ne serait démasqué.

Tandis qu'il parlait ainsi et que le docteur Spargent griffonnait ses notes, l'agent en faction auprès de la porte quitta sa place, traversa la pièce jusqu'au bureau, prit délicatement entre son pouce et son index la cigarette brûlée, examina la surface du meuble à l'endroit où elle avait été posée et fronça le sourcil.

Le docteur Hounder qui, pleinement rassuré à présent, venait un instant auparavant, de se tourner de l'autre côté, ne s'en aperçut pas...

L'agent, tenant toujours la cigarette dans ses gros doigts, s'avança lentement jusqu'à lui et lui toucha le bras. L'éminent praticien fit volte-face.

— Voici votre cigarette, dit l'agent. Encore heureux que je suis arrivé à temps : elle allait brûler le bureau.

Le docteur Hounder regarda l'agent aux yeux mornes et inexpressifs. Et, dans leur manque d'expression, il lut une menace de mort.

Le docteur Spargent avait ouvert l'une des portes-fenêtres pour laisser pénétrer l'air embaumé du matin. Le docteur Hounder, d'où il était, pouvait voir sa voiture parquée devant la grille de la propriété.

— J'ai regardé l'endroit où elle avait été posée, poursuivit l'agent. Le meuble n'était pas encore endommagé.

Ces simples mots suffirent pour semer la panique dans l'âme du docteur Hounder. Repoussant l'agent d'une bourrade, il s'élança à corps perdu vers la porte-fenêtre ouverte...



Tous ceux qui se ruèrent à sa poursuite étaient des hommes éprouvés. Ils le rattrapèrent aussi promptement qu'un terrier rattrape un rat. Et, chose curieuse il y avait quelque analogie avec ceux d'un rat dans les cris aigus qu'il poussa en se voyant pris...

— Je l'observais déjà depuis un moment, dit l'agent aux yeux mornes quand on l'interrogea. Et j'avais remarqué qu'il regardait ce coin du bureau avec une telle insistance que cela a fini par m'intriguer. Alors, quand il s'est retourné, j'ai voulu savoir

pourquoi il s'était donné tant de mal pour aller poser sa cigarette juste à cet endroit-là.

— Compliments, O'Hearn! s'écria l'inspecteur. Vous avez fait preuve de beaucoup de flair.

—... et quand j'ai ramassé la cigarette, continua O'Hearn, je me suis rendu compte qu'il l'avait mise juste sur une empreinte de doigt. Alors, n'est-ce pas, j'ai compris.

— Oui, mais ce n'était pas la sienne, expliqua le docteur Spargent. C'est la femme de charge qui l'avait faite ce matin en cirant le bureau. Nous nous en étions déjà assurés en vérifiant les empreintes des domestiques.

— Ça se peut, fit O'Hearn. Seulement, le docteur n'en savait rien, vous pouvez en être certain. Et il s'est imaginé que c'était lui, au contraire, qui l'avait faite... avec du sang.

— Je m'étais demandé aussi pourquoi il parlait tant, dit pensivement Riley. Il jacassait sans arrêt.

— Ce sont toujours les plus malins qui parlent à la fin, conclut O'Hearn.

(*Traduction par René Lécuyer* de The burnt cigarette. — *Dessin d'E. Dufour.*)

Une histoire de cinquante dollars

par Edwin BAIRD

Harry avait des soupçons, mais aucune preuve, avant d'avoir en main le billet de cinquante dollars, qui lui fournit l'occasion cherchée.

Depuis midi l'homme était au bar, buvant du whisky. Il était trois heures à présent.

Il paraissait attendre quelqu'un. Assis dans un coin, le dos contre le mur, il ne cessait de surveiller la porte. Il portait un chapeau melon enfoncé jusqu'aux oreilles et lançait des regards furtifs. C'était un homme d'environ quarante ans, court sur jambes et bedonnant.

A trois heures dix, un jeune homme entra et grimpa sur un tabouret, au milieu du bar.

Le petit homme trapu se recroquevilla dans son coin et regarda le jeune homme de dessous son chapeau melon. Il était évident que c'était la personne qu'il attendait.

— Ça marche, Tim? dit le jeune homme au barman. Verse-moi du champagne.

Il fouilla dans une de ses poches et en sortit un billet de cinquante dollars qu'il posa déplié, sur le comptoir.

De ses yeux rougis par le whisky, l'homme rondelet jeta un regard d'une certaine intensité sur le billet de cinquante dollars.

— Vous n'avez rien d'autre que cela, Brownie? demanda le barman. Ma caisse est plutôt vide pour l'instant.

— Je regrette, Tim. Mais je n'ai rien d'autre, dit le jeune homme.

Le cerveau humain est un organe merveilleux, mais quelquefois diabolique. Il peut inventer les plus précis des engins de destruction. Il nourrit des plans, des projets ; il fait des rêves... et parfois les rêves mènent au meurtre. Même la lie de l'humanité est composée d'êtres pensants.

Le barman se tourna vers le petit homme trapu recroquevillé dans son coin ?

— Avez-vous la monnaie de cinquante dollars, Harry ?

Harry sortit une liasse de son pantalon, prit quatre billets de dix, deux de cinq et les donna au barman. Puis il mit le billet de cinquante dollars dans la poche de son gilet et regarda l'horloge. Il était trois heures vingt.

— Veille à ma consommation, dit Harry. J'ai à donner deux coups de téléphone.

Il alla jusqu'à la cabine qui se trouvait dans un renfoncement de la salle, et, hors de la vue du barman et du jeune homme au visage enfantin, ouvrit la porte vitrée et la referma, — assez fort pour qu'on puisse l'entendre. Puis il dépassa la cabine et sortit du café par la porte qui donnait sur la ruelle.

Il descendit la ruelle en courant jusqu'à ce qu'il eût atteint la porte de derrière d'un bâtiment tombant en ruine, transformé en hôtel. Il inspecta la ruelle dans les deux sens et vit qu'elle était déserte.

Il baissa la tête et s'enfonça rapidement dans l'hôtel ; il monta furtivement l'escalier de service jusqu'au deuxième étage. Précipitamment, il suivit un couloir dont les murs étaient noirs de suie, et s'arrêta devant une porte. Sans frapper, Harry ouvrit la porte, s'avança dans la pièce, refermant la porte derrière lui.

Une blonde échevelée, d'environ trente-cinq ans, nonchalamment assise, lisait une magazine tout en sirotant un grand verre d'alcool.

— Eh bien ! dit-elle d'une voix rauque, qui est-ce qui t'a mangé ?

Harry la fustigea du regard.

— Salope, dit-il en serrant les dents.

Il tira le billet de cinquante dollars de sa poche et le lui mit sous les yeux :

— Tu reconnais cela ?

Elle lui arracha le billet des doigts, le prenant par un coin.

— Bien sûr que je l'reconnais. Tu me l'as donné hier au soir.

— Et il y a cinq minutes, dit-il, un jeune garçon me l'a passé. Va au diable !

Il étendit la main gauche et lui arracha le billet des doigts. Au même moment, il fourra brusquement sa main droite dans la poche de sa veste et en sortit un revolver.

La femme eut le souffle coupé quelques instants, puis fit un mouvement pour se lever. En vain. Deux balles la frappèrent au sein gauche, et deux à la gorge. Elle retomba sur son siège, masse de chair blanche et flasque.

Harry sortit et referma la porte derrière lui. Il s'éclipsa par le hall imprégné de l'odeur de moisi, arriva à une fenêtre qui donnait sur la ruelle. Un camion chargé d'ordures avançait lentement. De la fenêtre, il lança l'arme qui alla atterrir sur le tas d'ordures avec un bruit

imperceptible. Alors il descendit les escaliers à toute allure, longea la ruelle et réintégra le café par la porte du fond.

Le jeune homme était toujours au bar, assis sur le tabouret, fixant la glace où se reflétait son verre. Le barman était plongé dans la lecture du résultat des courses.

Harry remonta sur son tabouret et reprit son verre.

— Ouf! ce qu'il peut faire chaud dans cette cabine! dit-il, et il avala son verre d'un seul coup.

Puis il jeta un coup d'œil sur l'horloge. Il était trois heures trente-trois.

— Prépare-m'en un autre, Tim, dit-il.

Harry se mit à bavarder avec le barman, lui parla des courses, lui raconta le coup qu'il avait fait récemment à Arlington. Tacitùrne quelques instants auparavant, il était maintenant d'humeur aimable et loquace.

Brownie ne disait rien. Il buvait son champagne et fixait toujours la glace.

Les aiguilles de l'horloge marquaient quatre heures moins vingt quand la porte d'entrée s'ouvrit; deux hommes au visage de marbre entrèrent sans se presser, jetant un coup d'œil circulaire dans la salle. Tout en eux incarnait le mot « police ». Ils s'avancèrent jusqu'au bar et s'y appuyèrent.

— Salut, Tim, dit l'un d'eux.

— Salut, vieux, dit le barman.

Ils regardèrent l'homme trapu.

— Salut, Harry.

— Bonjour, Mike. Bonjour Frank.

L'un des détectives dit :

— Vous connaissiez une femme nommée Temple, n'est-ce pas Harry? Lorna Temple qui habite l'hôtel Franklin.

— Oui, je l'ai déjà vue par ici, dit Harry. Pourquoi?

— On l'a trouvée morte dans sa chambre, il y a quelques minutes.

Il y eut un silence. Brownie se retourna et regarda fixement les policiers.

Harry essayait d'attraper un



morceau de glace dans son verre, les yeux fixés sur ses doigts.

— Morte? dit-il; de quoi estelle morte?

— Elle est morte, dit Mike d'une voix terne, regardant fixement Harry.,.. de quatre balles dans la peau.

Harry leva les yeux.

— Quand est-ce que c'est arrivé?

— Dans la mesure où nous pouvons le préciser : il y a une demi-heure, pas plus, dit Mike. Une bonne a trouvé son corps, il y a vingt minutes.

— Dites donc, c'est un sale coup. Qui est-ce qui l'a fait?

— Vous la connaissiez bien, n'est-ce pas, demanda Frank.

Harry haussa les épaules.

— Pas mal, dit-il, comme je connaissais toutes les filles de la rue Clark. D'ordinaire, je la rencontrais par ici et, de temps en temps, je lui payais un verre.

— En fait, vous la voyiez régulièrement, n'est-ce pas?

— Je n'irai pas jusqu'à dire cela, dit Harry sortant le billet de cinquante dollars de sa poche. Alors, qu'est-ce que vous allez prendre?

Il posa le billet sur le comptoir, devant lui.

Les policiers refusèrent son invitation, mais tous deux parurent porter un intérêt particulier au billet de cinquante dollars.

Frank étendit la main pour prendre le billet et l'examina. Un coin du billet avait été arraché, laissant le bord chiffonné et déchiré. Il sortit une enveloppe de sa poche, et de l'enveloppe un morceau de papier vert. Puis il plaça le billet sur le zinc et mit le morceau de papier vert à la place du coin déchiré! Il coïncidait exactement.

Frank se tourna et dit :

— Depuis combien de temps êtes-vous ici, Harry?

Harry se tourna vers le barman :

— Cela fait combien de temps que je suis ici, Tim?

Le barman regarda l'horloge.

— Disons environ quatre heures. Tu es arrivé vers midi.

— Et vous êtes toujours resté ici? demanda le détective.

— Je n'ai pas quitté ce tabouret depuis mon arrivée, sauf pour quelques coups de téléphone que j'ai donnés dans la cabine, juste derrière.

— Dans ce cas, dit Frank. cette femme a été tuée plus tôt que nous ne pensions.

— Vous êtes complètement cinglés. Si vous croyez que j'ai quelque chose à voir dans cette affaire!

— Vous n'avez qu'à regarder, dit Frank, montrant le billet déchiré. Il manque un coin à votre billet, et dans la main de la femme assassinée nous avons trouvé le bout manquant.

Il était évident que cette nouvelle ne troublait nullement le petit homme trapu. Il se tourna vers le barman :

— Tim, d'où est-ce que je sors ces cinquante dollars?

— Mais, répondit Tim, de Brownie qui est ici.

Les détectives se tournèrent vers le jeune homme dont le visage pâlit tout à coup.

— Et cela fait combien de temps qu'il est ici? demanda Mike au barman.

Le barman regarda l'horloge :

— Une demi-heure environ.

— Voilà qui arrange tout, dit le détective, saisissant le jeune homme par le bras. Suivez-nous.

— Espèce d'idiots, pauvres imbéciles, hurla le jeune homme. C'est un coup monté! Laissez-moi vous raconter cette histoire de billet.

— C'est bien de Lorna Temple que vous le tenez?

— Oui c'est d'elle; mais elle me l'a donné. Attendez que je vous raconte.

— Vous raconterez cela au Chef, dit Frank.

Ils l'arrachèrent de son tabouret.

— Vous feriez mieux de venir comme témoin, Harry.

— Entendu Frank. Juste le temps de finir mon verre et j'arrive.

Et il porta le verre à ses lèvres.

Le jeune homme se défendait et les détectives furent presque obligés de le porter jusqu'au car de police arrêté le long du trottoir. Harry sirotait son verre et regardait la scène tristement. Il soupira, se tourna vers le barman et dit :

— Nom de dieu! n'est-ce pas malheureux ce que certains types arrivent à faire pour cinquante dollars.

(*Traduction par Geneviève Robert de* A matter of fifty buckes. — *Dessin de d'E. Dufour.*)

● Les escrocs, — que les criminalistes considèrent comme les intellectuels de la délinquance, — n'ont pas fini de surprendre par leurs inventions lucratives. L'un d'entre eux, qui était en voie de faire fortune et dont la police a mis fin aux activités, s'est révélé fin psychologue. Il se faisait engager dans une entreprise quelconque puis, aussitôt, alertait anonymement par téléphone la direction.

— Vous venez, disait-il, d'embaucher un individu très dangereux. Il est sujet à des crises homicides.

Le lendemain, quand ce n'était pas le jour même, il était licencié avec ménagement, mais aussi avec une confortable indemnité. Il n'en demandait pas plus, on s'en doute. Il a ainsi exercé, au moins pendant une journée, presque tous les métiers et il a sans doute battu de très loin tous les records en matière de licenciement. C'est d'ailleurs cette instabilité insolite qui a fini par le perdre en attirant l'attention sur ce cas peu banal. Au début, on avait cru qu'il était victime d'un « corbeau » qui lui voulait du mal.

● Une jeune femme se plaignait devant le tribunal d'avoir été injuriée grossièrement et maltraitée rudement par un individu qu'elle ne connaissait pas. Elle eut cette conclusion ambiguë : « Il m'a traité exactement comme s'il me connaissait bien, lui. »

En trois flash

par George Harmon COXE

Quand les coups partirent, Casey se trouvait aux premières loges, avec sa camera. Mais il ne se doutait certes pas qu'il allait, de ce fait, devenir la vedette de toute l'affaire et qu'on le prendrait, lui-même, pour cible...

Casey paya son addition et flâna un peu à la caisse, pour s'imprégner au maximum de la chaleur sympathique qui régnait dans le restaurant. Il prit largement le temps de boutonner son imperméable, tout en regardant par la porte vitrée de l'établissement, sur laquelle s'étalait en lettres d'or : « Chez Joe ». Dehors, la rue était sombre, déserte, et balayée par le vent qui s'engouffrait entre deux hautes rangées d'immeubles.

Un agent, massif, en uniforme, et paraissant énorme dans son long manteau de pluie, sortit de la pénombre pour chercher, dans l'embrasure de la porte, un refuge contre la bourrasque; il resta planté là, à surveiller la rue, en se balançant lentement d'un pied sur l'autre, battant la semelle en cadence.

Avec un soupir de lassitude et de dégoût, Casey releva le col de son imperméable, saisit son appareil et la grosse boîte contenant ses plaques photographiques; puis, d'un coup d'épaule, il ouvrit la porte, et s'arrêta un instant à côté de l'agent de police; le visage aux joues pleines et rubicondes de l'homme se rida d'un cordial sourire, en

---

En vous présentant George Harmon Coxe (voir L'ongle cassé *dans* Le Saint-Magazine nº 7), *nous vous avons signalé que cet écrivain était particulièrement prolifique. Ne vient-on pas de fêter, aux U. S. A., la naissance de son trente-troisième roman :* Objectif : un meurtre? *C'est là une performance qui laisse rêveurs bien des confrères de M. Coxe : d'autant que ces trente-trois romans ont tous connu le succès. La passionnante nouvelle que nous publions vous fera regretter que seuls quelques rares ouvrages de notre auteur aient été traduits en français.*

reconnaissant le nouveau venu.

— Par exemple! croassa-t-il. Mais c'est Flashgun! (1).

— Tiens! Salut, Ansell! dit Casey, qui hésita un instant avant d'ajouter, en souriant : Bon sang! C'que t'es rouge!

— Ben! Y a d'quoi! grommela Ansell. Y a dix au-dessous!

— Tu n'peux donc pas trouver un coin par ici, où tu te réchaufferais un peu?

— Bien sûr! dit Ansell. Y a des coins... comme celui-ci... Mais dès que je m'réchauffe un peu, y a un inspecteur qui rapplique et il faut que je m'tire.

Ansell soupira et secoua la tête.

— Des nuits comme ça, on devrait être chez soi, avec sa bobonne, quand on en a une. Ah, si seulement j'avais un boulot comme le tien!

— Tu parles! Si seulement, c'était toi et non moi qui l'faisais, mon boulot!

Casey cessa de sourire et son regard se fit sombre et morose. Il jeta un coup d'œil vers une boutique dont les volets clos se dressaient, sombres et rébarbatifs, de l'autre côté de la rue.

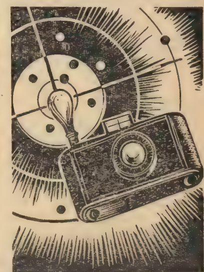
Une feuille de journal, emportée par le vent vola dans la rue et vint se plaquer contre un mur. Les lumières de « Chez Joe » et d'une pharmacie proche avivaient encore l'éclat de quelques flaques glacées, dues aux premières chutes de neige.

(1) N.d.T. : Flashgun : lampe au magnésium.

— Y a des moments, grommela Casey, où je m'demande si je n'devrais pas m'faire examiner l'cerveau : car faut être tombé sur la tête pour encaisser un turbin pareil. Pas de sommeil. Pas de loisirs. On passe son temps à friser la pneumonie ou sa copine la grippe, et même si on y coupe, les rhumatismes vous guettent. On devient complètement voûté, à force de trimbaler tout c'matériel, et on finit par avoir les pieds plats, à faire l'pied d'grue pendant des heures!

— Oh! dit Ansell. N'empêche que tu t'en sors bougrement bien!

— Tu sais d'où j'arrive, à c't'heure? rétorqua Casey, sans même avoir entendu, semblait-il, la remarque d'Ansell. De la



jetée, là où l'vent vous arrive tout droit du Labrador. Et tout ça, parce qu'une vieille barcasse de pêche, toute puante, a eu l'idée d'prendre feu ce soir. Heureusement, fit-il en retrouvant inconsciemment un ton professionnel et satisfait, cependant que ses yeux brillaient de nouveau, j'ai pu prendre quelques photos épatantes!

La porte s'ouvrit dans leur dos, et quatre jeunes gens en tenue de soirée sortirent du cabaret. Ils riaient à gorge déployée, et, laissant leurs manteaux ouverts, semblaient fort peu se soucier du froid, tandis qu'ils regagnaient leur voiture, garée juste devant le roadster de Casey.

— Et voilà bien la vie, grommela Ansell. Regarde-les donc! Nous, on crève de froid, et eux, ils préfèrent traîner n'importe où plutôt qu'aller se coucher!

Un grincement de pneus et le rugissement d'un moteur tournant à pleins gaz empêchèrent Casey de répliquer. Jetant un coup d'œil vers sa gauche, il vit une grosse voiture déboucher du coin de la rue; elle dérapa un peu sur une flaque glacée, puis, après une légère embardée, se redressa et fonça vers la ville.

Ansell s'avança sur le trottoir et cria :

— Regarde-moi ce fou!

La voiture passa comme l'éclair devant « Chez Joe », et le petit cabriolet des quatre jeunes fêtards démarra aussitôt, à sa suite. Casey instinctivement se raidit et retint sa respiration.

Un puissant coup de klaxon à deux tons déchira la nuit. La grosse voiture, dérapant de nouveau, fit une forte embardée, en sorte que le bout de son pare-chocs arrière vint heurter un petit mur. Du coup, elle rebondit follement et, traversant en diagonale la chaussée, vint s'écraser à toute allure sur un réverbère en acier.

Il y eut un épouvantable fracas de métal enfoncé et de verre cassé. L'éclatement d'un pneu claqua comme un coup de fusil, puis tout redevint silence. Le petit cabriolet poursuivit sa route; peu soucieux, sans doute, de se trouver mêlés à l'accident, les jeunes gens virèrent au plus proche carrefour et disparurent dans la nuit.

— Bon Dieu! cria Ansell, en se dirigeant vers le véhicule fracassé.

Casey, poussant un profond soupir, se rendit alors compte de l'hypertension qui, pendant deux interminables secondes, lui avait coupé le souffle. Sa réaction fut immédiate :

« Va y avoir une belle photo à prendre! » se dit-il.

Saisissant la boîte de plaques, il en défit la courroie, et sortit une lampe au magnésium, qu'il entreprit de visser sur son appareil.

— Eh, là-bas! cria Ansell, d'un ton coléreux.

Il venait en effet d'apercevoir deux silhouettes se profilant à peine dans la pénombre : c'étaient deux hommes qui

s'éloignaient de la voiture démolie et qui, soudain, s'enfuirent au pas de course.

— Oh, murmura Ansell, c'est comme ça? On casse tout et on s'en va?

A son tour, il prit ses jambes à son cou et se lança à la poursuite des fuyards.

Casey, lui, ne bougea pas tant qu'il n'eut pas achevé de mettre au point l'objectif de son appareil. Quand il leva de nouveau les yeux vers Ansell, il constata que le policier n'était qu'à une dizaine de mètres des deux fugitifs.

Il prit aussitôt sa décision : ce fut un mouvement automatique, dû à de longues années d'expérience. Il avait pensé prendre une photo de l'accident, puis une autre des victimes, s'il y en avait. Et maintenant il envisageait de faire beaucoup mieux : prendre un cliché d'Ansell mettant la main au collet des jeunes fous.

Aussi, plutôt que de courir à son tour en traînant son matériel, Casey bondit-il dans son roadster : le moteur, encore chaud, se mit en marche au premier coup de démarreur. Les roues patinèrent un instant puis trouvèrent un sol ferme, et la voiture démarra en seconde.

Ansell rattrapa les hommes qu'il poursuivait. Casey les vit, debout devant un important immeuble aux murs noirs. Il approcha son roadster du trottoir, à bonne distance pour prendre un cliché.

La pénombre ambiante ne lui permettait pas de distinguer les visages, et il se rendit seulement compte qu'il y avait du grabuge au moment où il braqua sa caméra sur les trois hommes; et encore, ce fut un ordre, bien plus qu'un mouvement visible, qui l'avertit. Il entendit une voix rude qui commandait :

— Fous le camp, flic, si tu ne veux pas qu'on te descende!

Il ne fallut à Casey qu'une fraction de seconde pour comprendre. Ansell, qui se figurait avoir affaire à deux jeunes gens ayant volé une voiture pour faire une promenade amusante, n'avait pas mis le revolver à la main. Mais, maintenant, tout prouvait qu'il se trouvait en présence de gaillards autrement dangereux que des garçons en bombe.

Casey pouvait abandonner son projet de photo et éviter ainsi d'être mêlé à une sale histoire. Mais il ne profita pas de l'occasion. Peut-être parce que ce genre de circonstances est précisément ce qu'un reporter photographe espère toujours trouver, mais découvre rarement. Peut-être aussi se rendit-il compte qu'Ansell était menacé, et se dit-il qu'en photographiant les malfaiteurs il les empêcherait de tirer. Qu'elle qu'en fut la raison, Casey ignora ou oublia la situation dans laquelle il se trouvait placé, et il fit ce qu'il avait toujours l'habitude de faire, quand l'occasion se présentait : il appuya sur le déclic.

Une seconde plus tard, il démarrait, mais, entre temps,

l'inquiétant cliché avait été pris, dans un aveuglant éclair de magnésium bleuâtre.

Ansell tenait ses mains levées sous la menace d'un revolver braqué sur son ventre. Son antagoniste était un homme mince, de haute taille, vêtu d'un manteau sombre, et coiffé d'un léger feutre gris maculé de sang. Derrière Ansell, un autre individu, beaucoup plus corpulent, enlevait avec sa main droite l'arme que portait l'agent sous son manteau, cependant que, de sa main gauche, il assenait un violent coup de crosse de revolver sur la tête du policier.

Évidemment une telle photo n'aurait pas besoin de commentaires! Casey sentit ses nerfs tendus à l'extrême et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Au moment où, ayant passé en seconde, il appuyait à fond sur l'accélérateur, il entendit, dominant le vrombissement de son moteur, une voix qui hurlait : « Halte! »

Il retint son souffle et se pencha le plus possible sur son volant. Mais alors sa chance l'abandonna... Les roues arrière se mirent à patiner sur la glace. La voiture vibra, mais n'avança pas; l'arrière dérapa et vint doucement se mettre en travers. Casey réduisit les gaz, et la voiture progressa légèrement. Une détonation retentit, et une balle vint s'enfoncer dans la banquette arrière de la voiture.

— Haut les mains! cria une voix toute proche.

Casey, tournant la tête, s'aperçut que le plus grand des deux hommes n'était plus qu'à dix mètres de lui et braquait son arme sur lui. Casey lâcha son volant et leva les mains en l'air.

L'homme lui ordonna alors de se glisser sur l'autre siège, puis il s'installa lui-même au volant. A ce moment, son gros camarade monta à la droite de Casey, et lui enfonça dans les côtes le canon de son arme. Tout en démarrant doucement, et se calant sur son siège, le bandit interpella Casey.

— Alors, comme ça, tu voulais faire le malin?

Ce furent les seules paroles prononcées pendant dix minutes. Le malfaiteur conduisait adroitement et faisait extrêmement attention. Quant à son camarade, il ne cessait d'appuyer son revolver contre Casey qu'il ne quittait pas des yeux.

Pendant un certain temps, Casey repéra exactement le chemin que suivait le roadster; ils contournèrent la ville, puis se dirigèrent vers le quartier des affaires. En passant devant la gare du Nord, Casey chercha des yeux un agent, ou une voiture-radio de la police; mais il jura intérieurement en constatant que, dans tout ce quartier brillamment éclairé, qu'ils traversaient à toute allure, il n'y avait pas un seul en vue.

Aussi, lorsqu'ils s'engagèrent dans une rue écartée et très peu éclairée, Casey dut-il s'avouer que sa position était fort critique.

Il avait passé le stade de la première frayeur; tous ses sens étaient tendus au maximum, comme en état d'alerte. Mais il prenait son aventure avec philosophie. Quoi qu'il arrivât, maintenant, il n'avait qu'une chose à faire : encaisser le coup. Il s'était fourré dans le pétrin, et c'était bien fait pour lui. Pourquoi diable ne pouvait-il pas, de temps en temps, renoncer à s'en faire? Il avait rempli sa mission, en prenant quelques belles photos du bateau en feu, c'était l'essentiel...

Il grommela un juron à haute voix, et le gros homme, à sa droite, lui appuya plus fort le canon de son arme contre les côtes, en lui disant :

— Ta gueule!

Mais ce fut à peine s'il entendit la remarque, tant il réfléchissait... Mais non! Il n'avait rien à se reprocher! Il lui fallait prendre cet instantané sur le vif : c'était une occasion sensationnelle, à ne manquer sous aucun prétexte. Et puis, qu'est-ce que cela lui rapportait, en fin de compte? Qu'est-ce que ça rapportait toujours, ce boulot-là? Des embêtements! Et puis après?... Une réputation comme la sienne ne s'acquiert pas en photographiant ce qui crève les yeux. Ça, c'est à la portée de n'importe qui. Mais les exclusivités exceptionnelles, ça va toujours de pair avec des ennuis. Quand on veut en dénicher une, il faut savoir encaisser les autres; et vous ne pouvez pas demander aux gens de passer leur temps à poser pour vous!... Évidemment, cette fois-ci, il n'avait pas eu la chance pour lui, mais l'essentiel, c'était qu'Ansell ne se soit pas fait descendre; et puis...

— On s'arrête ici, Dutch?

La voix rauque du conducteur ramena Casey à la réalité. Regardant par la portière, il s'aperçut que la voiture ralentissait, pour pénétrer dans une cour entourée d'immeubles à cinq étages. Il lui sembla reconnaître Oliver Street, un coin des faubourgs qui, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, déborde d'activité, mais est désert pendant la nuit.

— Pourquoi pas? répliqua Dutch.

Le roadster stoppa, et Dutch, ouvrant la porte, leva son revolver à la hauteur du visage de Casey.

— C'est ici qu'on descend, mon gars! fit-il.

Casey respira profondément et, regardant l'homme, il vit que son visage était ensanglanté d'un côté. Il se glissa sur la banquette, tandis que Dutch, debout sur le trottoir, attendait, son arme toujours pointée.

— Si vous voulez le cliché, dit Casey, un peu haletant, c'est le dernier du rouleau. Vous n'aurez qu'à laisser l'appareil et la boîte de plaques quelque part où je puisse les retrouver. D'accord?

— Mais bien sûr! ricana Dutch. On va te les laisser ici-même, dans ta bagnole. Allons, ouste! fit-il sèchement, dehors!

Au moment où Casey mettait

le pied sur le trottoir, Dutch abattit sur lui la crosse de son revolver. Casey se courba tant qu'il put et tenta de reculer; mais, à ce moment, un coup formidable l'atteignit derrière l'oreille, et une douleur aiguë envahit sa tête; il eut l'impression qu'elle éclatait, que tout devenait noir, et qu'il s'écroulait.



Quand il reprit conscience, ce fut pour éprouver une souffrance lancinante qui lui rongeait le cerveau. Puis il se sentit soulevé de terre, et déposé sur un lit qui se mit en mouvement. L'écho de voix lointaines lui parvint faiblement.

— Tu ne pourras jamais le faire entrer là dedans, si tu ne le soulèves pas!

— Bien sûr!... Mais qu'il est lourd, ce gars-là!...

Au prix d'un grand effort, Casey ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il gisait sur une civière portée avec précautions, aux pieds par un interne, à la tête par un brancardier.

Casey leva la tête, et, tandis qu'une douleur plus forte lui transperçait le crâne, il cria : « Hé, là! »

Il n'aurait pas su dire ce qui lui faisait le plus mal, de crier ou de lever la tête, mais il fut content d'obtenir le résultat cherché. L'interne, bouche bée, le dévisagea. Le brancardier s'arrêta.

— Reposez-moi par terre! ordonna Casey d'une voix faible. Ça va très bien.

— Ça, vous pouvez le dire! répliqua l'interne. Vous avez reçu un sacré coup sur la tête, mon vieux!

— Et puis après? dit Casey. Mettez-moi par terre!

— Bon, fit l'interne en soupirant. Posons-le, Eddy!

Une fois la civière posée sur le trottoir, Casey se redressa, mais, dès qu'il fut assis, la rue recommença à vaciller sous ses yeux. Un bras le soutint jusqu'à ce qu'il cessât de voir tout tourner autour de lui.

— Ce n'est pas mon blair qui est en cause, mon vieux, mais le vôtre! dit l'interne. Il a pris un drôle de jeton!

Pour lutter contre une affreuse nausée qui lui soulevait le cœur, Casey se mit à parler.

— Où est mon appareil photographique? Où est ma voiture?

— Quelle voiture?

Casey ouvrit les yeux et, lentement, malgré les coups de marteau qui ébranlaient sa tête, regarda autour de lui. Il vit une étincelante ambulance stationnant le long du trottoir, et les deux brancardiers qui l'observaient.

— Tout ce que je peux vous dire, reprit l'interne, c'est que nous avons reçu un appel, et que nous vous avons trouvé étendu sur le trottoir, avec une bosse sur le crâne, et la figure en sang.

— Aidez-moi à m'lever! ordonna Casey. Ça va maintenant!

Il essaya de se redresser seul,

mais ses genoux fléchirent et il s'effondra.

— Ah, vous voyez! dit l'interne... Allons, ne faites pas l'idiot! On va vous emmener à l'hôpital, et après quelques jours de repos...

— Jamais de la vie! grogna Casey, qui, cette fois, réussit à se relever sans aide.

Le brancardier dénommé Eddy soupira d'un air las et reprit la civière.

— Y a pas d'doute, c'est un dur! dit-il. Allez, viens, Brad!

Finalement, Casey consentit à monter sur le siège avant de l'ambulance, et se fit conduire à la station de taxis la plus proche.

Dès que, passablement chancelant, il se fut hissé dans une voiture, il dit au chauffeur :

— Avant tout, tâchez de m'trouver quelque chose à boire.

— Qu'est-ce que vous voulez? fit l'homme.

— Du whisky, ou n'importe quel alcool.

— Les boutiques et les bars sont fermés à c't'heure, répliqua l'autre.

— Oh, j'suis sûr que vous connaissez un coin où y en a!

— C't' à dire, grommela le chauffeur, apitoyé, que j'ai ici une demi-flasque de gnole, que j'garde pour les coups durs.

— Eh bien, passez-la moi!

Quand le taxi parvint au cabaret « Chez Joe », Casey constata qu'il y avait une foule de gens assemblés devant la pharmacie, et il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'agissait en majeure partie de journalistes et de photographes. Une ambulance et deux voitures de police stationnaient le long du trottoir.

Le whisky l'avait réchauffé, tout en calmant sa faim; la douleur de sa tête fit place à des palpitations plus supportables. Il ne se rendit pas tout de suite compte d'un fait dont la bizarrerie le frappa soudain : la foule se tenait devant la boutique, et non autour de la voiture accidentée, que l'on avait rangée contre le trottoir.

Jouant des coudes, il se fraya un chemin parmi ses confrères, dont il ne releva pas les amicales apostrophes, et il finit par trouver Tom Wade. Le jeune photographe, engoncé dans son manteau, battait la semelle et soufflait dans ses doigts pour les réchauffer. Casey le prit par le bras. Le visage jeune et rond comme une boule du garçon était rouge de froid. A la vue de Casey, il s'éclaira d'un sourire presque enfantin, tant il exprimait de curiosité et d'intérêt.

— D'où sors-tu donc? demanda-t-il. Blaine était furieux de ne pas te voir rapporter des photos de l'incendie du bateau!... Oh! s'écria-t-il, s'interrompant soudain, qu'est-ce qui t'est arrivé?

Casey ne répondit pas. Il songea à Blaine, le rédacteur en chef, qui enrageait de ne pas avoir les photos de l'incendie du bateau : Blaine ne se manifestait jamais à lui que pour réclamer... Ce qui, pour le moment, préoccupait le plus Casey, ce n'était plus tant les photos que son appareil. D'autre part, il se

demandait si Jake Ansell avait été gravement blessé.

— Et Ansell? demanda-t-il. Il n'est pas mort, j'espère?

— Non, il n'est pas mort. Mais il est encore dans les pommes!... Ou du moins, il l'était quand l'ambulance l'a emmené.

— Eh bien, alors! s'écria Casey, d'une voix coléreuse. Qu'est-ce qui s'passe donc?

Il jeta un coup d'œil pardessus les rideaux de la pharmacie, mais il n'aperçut dans la boutique que des hommes allant et venant, et une casquette d'agent.

— Qui c'est, ces gars-là? demanda-t-il.

— Logan, Belknap, et une bande de types.

— Ah? Et qui d'autre? Pourquoi tout ce monde-là?

— Oh, c'est vrai, répondit Wade, tu n'sais pas! Un type nommé Harvey, Ben Harvey a été tué d'un coup de revolver.

— Harvey?... répéta Casey.

Ce nom réveilla en lui quelques souvenirs imprécis; comme il cherchait à les analyser, un reporter de l'*Express*, nommé Huse, s'approcha de lui et lui expliqua :

— Oui, tu as bien entendu. C'est Ben Harvey. Tu te rappelles? Il était serveur au « Grill bleu », et il a fait une déposition sensationnelle, il y a quatre ans, au procès Sanford...

Ces paroles de Huse rappelèrent à Casey toute l'affaire... Quatre ans auparavant, George Sanford était une personnalité bien connue du monde où l'on s'amuse. Perpétuel cerveau brûlé, jeune, joli garçon, il appartenait à un excellent milieu, avait beaucoup d'argent, et disposait de trop de loisirs. Pour se distraire, il passait son temps à jouer dans les tripots ou aux courses, à courtiser les femmes, et à faire la fête. Personnage assez sympathique dans l'ensemble, il avait cependant deux défauts : il buvait trop et son caractère était exagérément soupe au lait.

A l'époque, le « Grill bleu », qui appartenait à Mike Pappas, comprenait une salle à manger au rez-de-chaussée et une demi-douzaine de salons particuliers au premier étage. Sanford en était un client régulier.

Un beau soir, un serveur du restaurant avait fait irruption dans la rue et hurlé au secours. Le gardien de la paix le plus proche s'était précipité et, montant dans un salon particulier, il y avait trouvé Sanford complètement ivre, et tenant un revolver à la main. A ses pieds gisait un nommé Sam Quinton, joueur connu de la police pour ses fâcheuses histoires et diverses tentatives de chantage, plus ou moins camouflées.

Ben Harvey était le serveur du restaurant qui, ayant entendu le coup de feu, avait ouvert la porte et trouvé Quinton à terre. Un certain Dan Kaufman, qui occupait un autre salon ce soir-là, attendait sur le pas de la porte du cabaret en compagnie

de Mike Pappas, quand le policier était arrivé. Sanford avait passé la soirée avec une fille et Harvey déclara qu'elle se trouvait dans le salon quand il y avait pénétré. Mais elle avait disparu, et son identité ne fut jamais exactement établie.

— Le motif était évident, dit Huse, interrompant le cours des réflexions de Casey. Quinton était en train de faire chanter Sanford, lequel était saoul et avait la tête près du bonnet. Peut-être Sanford ne s'est-il même pas rendu compte qu'il avait démoli Quinton. La disparition de la fille ne l'aida pas, d'ailleurs. Car, s'il avait été innocent, elle aurait témoigné en sa faveur. En fait, elle l'avait vu tirer et elle a fichu le camp, à moins que ce soit l'avocat de Sanford qui l'ait aidée à disparaître, pour qu'elle ne pût témoigner.

— Oui, fit Casey, mais...

— Tu te rappelles ce qui s'est passé au procès? ajouta Huse. Sanford a nié toute l'affaire, et, quand il a été condamné pour meurtre sans préméditation, il s'est mis à faire du mélo et à crier partout qu'il trouverait lui-même l'assassin quand il sortirait de prison. Eh bien, fit-il, en donnant à Casey un coup de coude, voilà le travail : Ben Harvey, qui avait été le principal témoin à charge, vient de se faire descendre.

— Bon! rétorqua Casey. Mais dis donc : quand est-ce que Harvey s'est fait descendre? Et où est-ce que ça s'est passé?

— Eh bien, ici, sapristi! dit Wade. Dans cette voiture qui est là, stationnée à deux pas d'ici : t'as donc pas vu dans quel état elle est?

— Dans la voiture accidentée? s'écria Casey, saisissant Wade par le bras. Tu veux dire qu'ils ont trouvé Harvey dans la bagnole?

— Mais bien sûr! fit Wade. Il était derrière, étendu dans le fond, et quand ils ont mis le nez dessus, il était mort!

— Ça, par exemple!...

La voix de Casey exprima un véritable écœurement. Il lâcha le bras de Wade et demeura un instant immobile, sa silhouette massive et trapue regardant fixement la vitrine de la pharmacie. Son imperméable entrouvert laissait voir son costume fripé et maculé, ainsi que son nœud de cravate déplacé jusque sous une oreille. Son chapeau de feutre, tout cabossé, se trouvait posé sur un côté de la tête, de façon à ne pas toucher la blessure de son crâne.

— Et dire, murmura-t-il... dire qu'il était là... déjà à ce moment-là!...

— Ça, y a pas de doute! répliqua Wade, pressé de se justifier. Il était bien dans la bagnole, mais quand, nous, on est arrivés, ils l'avaient déjà fourré dans la pharmacie.

Casey cracha par terre, et grommela, en secouant la tête :

— Cré nom de nom! Qu'est-ce que je tiens comme poisse!

— Hé bien, et moi, alors? Qu'est-ce que je dirais? Tu te

rends compte? Voilà des heures que je me gèle ici, et tout ce que j'ai pu prendre, c'est deux malheureuses photos de la voiture! Et, avec Belknap sur les lieux, y a pas de danger qu'on fasse mieux!

— Oh, t'en fais pas! grogna Casey. On va en prendre une; elle ne sera pas aussi épatante que l'autre, mais...

— Quelle autre?

— Amène la boîte, et ferme ta gueule! ordonna sèchement Casey, en se dirigeant vers l'entrée de la boutique.

Wade ramassa son matériel et suivit son aîné. Deux ou trois confrères rivaux, ayant entendu la réponse de Casey, s'approchèrent de lui. Mais Quigley, reporter du journal *News*, leur cria :

— Tenez-vous tranquilles, les gars, et donnez-vous seulement la peine de regarder comment l'As des As va s'y prendre!

Casey lui lança entre ses dents un juron inintelligible et poursuivit sa marche, à coups de coude et d'épaule, vers la porte de la pharmacie, où il se heurta à un policier en tenue qui en interdisait l'accès.

— Impossible de te laisser entrer là dedans, fiston! dit-il.

— Manquerait plus que ça! riposta Casey, dont la mâchoire inférieure se raidit. Va dire à Logan que Casey est ici. Dis-lui qu'j'ai, sur l'affaire, des tuyaux que j'dois lui donner : ils sont fameux!

L'agent hésita, mais pas longtemps, Il y avait, dans l'attitude de Casey, quelque chose qui lui prouvait qu'il ne s'agissait pas de paroles en l'air. Il ouvrit la porte, passa la tête à l'intérieur de la salle, et, un instant plus tard, le lieutenant Logan, du Bureau des Recherches Criminelles, parut sur le seuil.

— Salut, Flash, fit-il d'un ton peu amène. Qu'est-ce que je devrais savoir?

Casey lui montra sa joue tuméfiée.

— Vous voyez c'que j'ai là?

L'autre acquiesça d'un signe de tête.

— Eh bien, ajouta Casey, l'type qui m'a arrangé comme ça, c'est celui qui a mis Ansell K.O.

Cette fois, Logan hésita à son tour, mais moins longtemps que son subordonné : il connaissait bien Casey, et savait que, quand ce dernier parlait ainsi, il fallait le croire. Faisant demi-tour, il transmit le renseignement à quelqu'un qui se trouvait dans la boutique. Une voix rude se fit alors entendre :

— Dis-lui qu'il peut entrer. Mais pas de photos, hein!

Logan ouvrit donc la porte et dit :

— Je crois que vous pouvez venir.

Casey murmura quelques mots inintelligibles, et réprima difficilement un mouvement de vive satisfaction. Wade, serrant les dents et roulant des yeux stupéfaits, lui emboîta le pas pour entrer dans la pharmacie, cependant que, derrière eux, un

concert de vociférations jaillissait du groupe des confrères frustrés, sur le nez desquels la porte se referma bruyamment.



La victime était un homme très maigre, d'aspect minable, et portant un costume gris de dixième ordre, usé jusqu'à la trame. Son cadavre gisait sur le dos, bras et jambes étendus; le médecin légiste qui l'examinait, agenouillé sur le parquet, avait déboutonné la veste et relevé jusqu'au cou la chemise et le sous-vêtement du mort, mettant ainsi à découvert un torse décharné, sur lequel on apercevait, juste en-dessous du sein gauche, un petit trou. Casey considéra un instant sans mot dire le visage violacé et sévère du capitaine Belknap, attaché au Commissariat Central de police.

— Alors, Casey, qu'est-ce que vous avez à nous raconter?

Casey, après avoir jeté un coup d'œil au cadavre, ne prêta que peu d'attention aux trois policiers en civil qui se tenaient dans un coin. Quand il eut achevé son examen de la pièce, il leva légèrement un sourcil vers Logan et son subordonné, le sergent Monahan; puis il ordonna à Wade, qui, toujours immobile et ahuri, attendait ses instructions :

— Prépare ton appareil!

Belknap était un vieil officier de police, blanchi sous le harnais; il avait un visage rubicond et souffrait d'une mauvaise humeur chronique, due sans doute à un estomac capricieux. Extrêmement jaloux de ses prérogatives, et ne pouvant souffrir le moindre manquement aux ordres donnés, il devint écarlate et il aboya :

— J'ai dit : pas de photos!

Casey, l'œil sur Wade, répéta imperturbablement :

— Allons, dépêche-toi ! Qu'est-ce que t'attends?

— Vous, fermez-la! cria Belknap. Et quant à vous, poursuivit-il, en pointant vers le malheureux Wade, tout bouleversé, un menaçant index, je vous conseille de laisser votre matériel dans sa boîte, si vous ne voulez pas le retrouver en mille morceaux!

Casey fit face au volcanique capitaine :

— Quand la voiture a percuté dans l'réverbère, dit-il calmement, j'étais en train de bavarder avec Ansell. Ça vous intéresserait d'connaître la suite?

— Bien entendu! grommela Belknap. Et vous allez me faire le plaisir de me la dire!

— D'accord, fit Casey, et j'aurai également celui d'faire une photo!

Se tournant vers Wade, qui, ne sachant trop que faire, s'empressait cependant de préparer son appareil, il lui jeta :

— Allons, allons, petit, fais vite! Tu vois bien que l'capitaine n'aime pas attendre!

Belknap vomit un juron et entreprit de discuter :

— Écoutez, Casey...

— J'écoute, laissa tomber

sèchement celui-ci. Mais j'vous préviens : pas de photo, pas d'histoire!

Il n'en voulut pas démordre et soutint obstinément le regard furieux du capitaine. Belknap, s'approchant de lui, lui fourra sous le nez un index frémissant et continua à crier :

— Vous allez me la raconter, votre histoire, et plus vite que ça, et sans poser de conditions, c'est moi qui vous le dis!

— Ah vraiment? répliqua Casey, toujours sur le même ton. Vous croyez ça, vous?

Ils restèrent un moment ainsi, face à face, à se foudroyer du regard, jusqu'à ce qu'une légère toux mît un terme à leur défi. Belknap se retourna, toujours furibond. Casey en fit autant. Le lieutenant Logan, impeccablement sanglé dans son uniforme bleu marine, que laissait entrevoir son immense imperméable entrouvert, se tenait debout, jambes écartées; ses mains, enfoncées dans les poches de son pantalon, faisaient plisser les pans de sa vareuse. Ses yeux noirs observaient ironiquement les deux antagonistes, et son visage allongé, non sans beauté d'ailleurs, s'éclairait d'un léger sourire.

Logan connaissait Casey et il savait ce à quoi il fallait s'attendre quand le grand photographe se mettait en colère. Aussi s'exprima-t-il lentement, d'un air las :

— Quand il devient fou, c'est une vraie tête de mule! Alors je trouve que ça faciliterait les choses, et ça gagnerait du temps, si on le laissait prendre une photo.

Les lèvres de Belknap s'agitèrent, mais aucun son ne sortit tout d'abord de sa bouche. Puis, faisant soudain face à Casey, il lui lança, sur le ton du plus profond dégoût :

— Hé bien, d'accord! Mais une seule, bon Dieu! Et uniquement pour gagner du temps!

Il pointa de nouveau son index vers Wade, qui préparait fébrilement son matériel :

— Juste une, compris?

Casey, très détendu, attendit silencieusement que Wade eût achevé de procéder à toutes les opérations routinières et pris une bonne photo de la pièce. Ce ne fut qu'une fois tout terminé, et le matériel remballé, qu'il se décida à raconter son histoire.



Le lendemain matin, à la première heure, la police retrouva le roadster de Casey et ce qui restait de son matériel, complètement mis hors de service par les malfaiteurs. Il était dix heures quand le photographe, ayant récupéré les morceaux, rentra à son bureau.

A dix heures cinq, Mac Grath, le directeur de l'*Express*, le fit demander. Une demi-heure plus tard, Casey franchissait la porte du Commissariat Central, et son visage haut en couleurs gardait les traces visibles de son orageuse entrevue avec le patron. Elle

n'avait pas dégénéré en vitupérations de tous ordres : le motif unique de la hargne de Mac Grath (et Casey admettait lui-même que ce motif était parfaitement valable), c'était que le photographe n'avait pas rempli sa mission, au sujet de l'incendie du bateau de pêche.

Mac Grath n'en voulait pas à son employé de ce que le matériel photographique eût été démoli. Il admit même que, si Casey avait pu conserver le cliché du policier Ansell aux prises avec les malfaiteurs, ç'aurait été un document inégalable. Il n'en était pas moins vrai que l'*Express* était le seul journal, vendu ce soir-là dans les rues, sans qu'une seule photo de l'incendie y fût publiée. Aussi Mac Grath insista-t-il avec une précision de profane sur la faute commise par Casey, en sacrifiant sa mission essentielle pour se lancer dans une aventure follement risquée, dont les résultats prouvaient qu'elle était stupide.

— Si ça peut vous consoler, avait-il déclaré pour conclure, j'aurais sans doute essayé moi-même ce que vous avez tenté de réussir. Mais je n'aurais pas eu moins tort que vous. Par conséquent, mettez-vous une fois pour toutes dans le crâne qu'il faut d'abord remplir votre mission, et que c'est seulement ensuite que vous pouvez suivre vos propres inspirations, si folles soient-elles. Peu importe si vous avez des ennuis : je vous en sortirai toujours, à la condition que vous me rapportiez des photos.



Le lieutenant Logan, vêtu d'un élégant complet gris, fraîchement repassé, était vautré dans son fauteuil quand Casey fit une brusque apparition dans son bureau. Debout, le dos à la fenêtre, se tenait un homme grisonnant, aux cheveux plats et à la moustache un peu plus sombre. Quand Logan leva les yeux vers le nouvel arrivant, il eut un air songeur, comme s'il ne parvenait pas à secouer une fâcheuse impression. Puis, constatant que Casey se montrait particulièrement morose et déprimé, il sourit et lui dit :

— Vous m'avez l'air de ne pas être sorti à votre avantage d'une discussion pénible.

— N'est-ce pas toujours c'qui m'arrive ? grogna Casey.

— Hé, bé ! Vous ne vous en êtes pas si mal tiré, hier soir, avec Belknap !

— Ça, c'était une discussion, rectifia Casey. Pour une fois, c'était moi qui tenais en mains les atouts !... Alors, ajouta-t-il en posant à terre son matériel, du nouveau ?

— Rien que des embêtements ! Nous ne pouvons pas trouver Sanford, fit Logan en tirant une cigarette d'un paquet; puis, désignant d'un geste l'homme debout à la fenêtre, il ajouta : vous connaissez naturellement M. Kaufman, Flash ?

Casey répondit par l'affirma-

tive. Kaufmann, un homme de mise soignée et à l'aspect florissant, avait jadis été juge de paix; il dirigeait maintenant une affaire, très prospère, de bois et charbons. Il fit à Casey un petit signe de bienvenue et lui sourit.

— Je lui ai demandé de venir pour voir s'il pouvait nous aider, reprit Logan, mais il vient juste de me dire qu'il ne pensait pas pouvoir nous être utile.

Kaufman se mordit les lèvres, fronça les sourcils, puis il prit la parole d'une voix claire, au débit rapide, et dont chaque syllabe portait :

— Tout ce que je savais, je l'ai dit à la barre du tribunal. Tout, à l'exception, cependant, d'un fait. Je ne l'ai jamais encore révélé à qui que ce soit, car il n'avait aucun rapport avec l'affaire elle-même. Mais maintenant je peux vous en faire part, confidentiellement. Ce soir-là, je dînais dans un des cabinets particuliers du « Grill bleu » avec une des entraîneuses. Quand j'ai entendu le coup de feu, j'ai été pris de panique. Après un bruit de chute dans le hall, j'ai entrouvert ma porte. Mike Pappas et Harvey attendaient dans le hall et, un instant plus tard, un des serveurs revint, accompagné d'un agent. Ils rentrèrent tous dans le salon de Sanford, et j'en ai aussitôt profité pour faire filer l'entraîneuse, puis j'ai rejoint les autres.

« Vous comprendrez pourquoi je n'ai jamais parlé de la fille, reprit-il après un léger temps d'arrêt, en se frottant le menton. J'étais déjà assez ennuyé de me trouver mêlé à cette histoire. Si l'on en était venu à me soupçonner, il m'aurait fallu faire appel au témoignage de l'entraîneuse, cè qui m'aurait ruiné. A cette époque, ma femme vivait encore, et vous pouvez imaginer ce qui serait sorti de cette histoire! Heureusement, l'inculpation de Sanford a été formelle, et je n'ai eu aucun besoin de me justifier.

— H'm! murmura Logan en se tournant vers la fenêtre.

Il demeura un instant songeur, laissant errer son regard au dehors, puis, s'asseyant bien droit, il dit à Kaufmann :

— J'ai peur que tout cela ne nous serve pas à grand-chose, mais merci tout de même d'être venu.

Lorsque le négociant eut quitté la pièce, Casey demanda :

— Alors, impossible de trouver Sanford?

— Pas la moindre irace de lui, répondit sèchement Logan. Ah, si seulement vous aviez répéré les deux crapules qui vous ont démoli hier!...

— Oui,... je vois ce que c'est! Vous aussi, vous voulez encore plus et de meilleures photos!...

Logan sourit et s'en fut décrocher d'un porte-manteau un feutre marron.

— Où allez-vous comme ça? demanda Casey, curieux.

— Je vais commencer par une petite visite à Mike Pappas.

— J'vous accompagne, dit le

photographe, saisissant son matériel.

— Pourquoi?

— Parce que vous pouvez avoir un peu d'chance, et moi j'ai besoin d'un ou deux bons clichés pour me r'mettre bien avec Mac Grath. Et puis, ajouta-t-il sur un tout autre ton, en mettant un doigt sur le pansement qu'il portait à la joue droite, je ne s'rais pas fâché de r'trouver, moi aussi, l'type qui m'a fait ça!...

— Il est certain, répliqua Logan, toujours souriant, que vous devriez facilement le reconnaître, si on le rencontre. Ne manquez pas de me le signaler instantanément, hein?

Casey suivit sans parler l'officier de police, dans le couloir puis dans l'ascenseur. Un petit coupé stationnait devant l'immeuble. Logan se glissa au volant et son compagnon prit place à côté de lui, tenant sur ses genoux son appareil et sa boîte de plaques.



Dix minutes plus tard, Logan stoppa devant un étroit bâtiment de trois étages, encastré au milieu d'un groupe d'immeubles d'habitation sordides, dont les rez-de-chaussée paraissaient encore plus sinistres, avec leurs boutiques aux rideaux clos.

L'officier descendit de voiture, et Casey le rejoignit au moment où il poussait une lourde porte, que dominait une enseigne au néon de dimensions exagérées : « Le Grill Bleu ».

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de l'établissement, ils furent incommodés par les mauvaises odeurs qui l'emplissaient. Traversant une antichambre garnie d'un épais tapis, ils passèrent devant un vestiaire plongé dans l'ombre et gagnèrent un petit hall, d'où partait l'escalier conduisant aux salons du premier étage. Logan suivit jusqu'au bout le corridor attenant aux marches, frappa deux coups à la porte du fond et l'ouvrit aussitôt.

La pièce dans laquelle il pénétra était basse de plafond et luxueusement meublée. Un homme, assis derrière un bureau imposant, se leva à son approche et s'inclina en souriant. Son visage aux grosses joues flasques n'exprima que du plaisir.

— Ah, M. Logan! Quelle bonne surprise! Comment allez-vous?

— Pas trop mal, merci! Quelle charmante installation!

— Comment va, Mike? fit Casey, d'un ton impersonnel, qui prouvait qu'en réalité il s'en souciait fort peu.

Il y avait près de la porte un gros fauteuil de cuir à coussins volumineux; Casey s'y laissa choir, allongea ses jambes et repoussa son chapeau en arrière.

— Que puis-je faire pour vous? demanda Pappas en s'asseyant.

— Vous avez lu les journaux, je pense? dit Logan.

— Oui, bien sûr! Ah, vous voulez parler de l'affaire Ben Harvey, sans doute?

— Très juste. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Au procès, il y a quatre ans.

— Ça, c'est une aubaine! fit Logan sèchement, en se frottant les mains l'une contre l'autre. Comme il a longtemps travaillé pour vous, et se trouvait dans la ville, je m'étais flatté de l'espoir que vous l'aviez revu.

Pappas fit un geste de dénégation, de sa main trop soignée, au petit doigt de laquelle brillait un diamant.

— Désolé de vous décevoir, dit-il.

— Je ne pense pas non plus, dans ces conditions, reprit Logan, que vous ayez davantage revu George Sanford?

— Non, effectivement pas...

Pappas sourit de nouveau, ce qui eut pour effet de brider un peu plus ses yeux. Casey, qui l'observait attentivement, ne put se défendre de trouver l'homme antipathique. Il n'aurait pas su dire exactement pourquoi. Ce que l'on savait du patron du « Grill Bleu » n'était pas particulièrement blâmable : contrebande d'alcool, boîtes de nuits, telles étaient ses activités, plutôt banales.

Pappas, ne se départissant pas de son sourire, attendit un peu avant d'ajouter :

— Mais il est venu ici...

— Ah? fit Logan, d'une voix plus dure. Quand ça?

— Il y a quatre jours.

— Qu'est-ce qu'il voulait?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu. Un de mes garçons m'a averti. Il a posé quelques questions, puis est reparti. Je pensais qu'il reviendrait, mais...

Pappas refit un geste de la main, pour manifester son regret, et Logan se leva.

— Allons-nous-en, Flash! dit-il, résigné. M'est avis que, ce matin, je ne suis pas veinard.

Logan regagna sa voiture, suivi d'un Casey songeur et silencieux; il regagna le centre de la ville et vint garer devant un petit hôtel particulier qu'encadraient deux immeubles sans prétention, mais aux appartements de très grand luxe. Quand il coupa le contact et ouvrit la porte du coupé, son compagnon sortit enfin de sa méditation et lui demanda :

— Et maintenant?

— Je désire dire un mot, si je le peux, à la sœur de Sanford, Mme Reynolds.

— Oh! fit Casey, qui, très intéressé, bondit hors de la voiture, et chargea sa boîte de plaques sur son épaule.

Mais Logan l'arrêta net et secoua la tête.

— Pas de photo, ici! ordonna-t-il. Ça effraye les gens. Si on voyait votre matériel, on nous refermerait la porte au nez.

— Et ça vous blesserait, s'pas? laissa tomber Casey.

— Laissez tout ça dans la voiture, répéta Logan.

Non sans soupirer, Casey obtempéra, puis, dégoûté, il gravit derrière le policier les quelques marches du perron.

Un maître d'hôtel, maigre et raide, leur ouvrit.

— Lieutenant Logan, du Commissariat Central de police, dit l'officier. Voulez-vous demander à Mme Reynolds si elle peut me recevoir une minute?

Toujours aussi raide, le serviteur s'effaça pour laisser les visiteurs pénétrer dans un hall que des tapisseries rendaient particulièrement sombre.

— Si Monsieur veut bien attendre un instant, je vais voir si Madame est chez elle, dit le maître d'hôtel, en indiquant du geste un canapé.

Faisant demi-tour, il gravit calmement les larges marches de l'escalier, recouvertes d'une épaisse moquette.

Logan donna une chiquenaude à son chapeau et examina soigneusement la demeure.

— En tout cas, murmura Casey, nous v'là dans la place!

Un instant plus tard, le maître d'hôtel redescendit et dit d'une voix un peu moins sèche :

— Madame vous attend, Messieurs. Par ici, je vous prie.

Casey et Logan le suivirent dans l'escalier; au premier étage, ils tournèrent à droite et pénétrèrent dans une vaste pièce, carrée, haute de plafond, et dont la cheminée était surmontée d'un énorme miroir ancien à monture dorée. Adossé à la cheminée se tenait un homme, tiré à quatre épingles, et portant une barbiche à la Van Dyck. Une femme brune, plutôt rondelette, et vêtue d'une robe marron foncé, était assise dans un fauteuil, tout près de lui.

Lorsque Logan et Casey parurent sur le seuil et s'y arrêtèrent, elle se leva et vint à eux.

— Je suis Mme Reynolds, dit-elle d'une voix douce, puis, désignant d'un geste ses compagnons, elle ajouta : mon mari,... et Mlle Morton.

Ce fut à ce moment-là seulement que Casey remarqua la jeune fille. Assise devant un piano à queue, près de la fenêtre, elle traversa la pièce et vint se placer à côté de Reynolds. Casey eut l'impression qu'elle le reconnaissait, mais il n'en fut pas certain.

Il avait vu Jane Morton pour la dernière fois aux courses de Suffolk Downs, en automne. Il en avait assuré le reportage photographique avec Bryant, le spécialiste de l'*Express*, et il avait pris une jolie photo de cette beauté dans la tribune.

Il se rappela aussitôt combien elle était simple, naturelle, et s'exprimait sans affectation. Et, tout à coup, il se souvint d'un fait qui ne l'avait pas frappé à l'époque : Jane Morton avait été fiancée à George Sanford quatre ans plus tôt. Elle ne s'était pas mariée depuis lors, ce qui était surprenant, vu sa beauté et son charme. Mais sans doute l'attendait-elle encore ? Sinon, pourquoi se trouvait-elle chez les Reynolds?...

Casey cessa de l'observer en entendant Mme Reynolds dire à Logan :

— Vous êtes de la police, paraît-il. En quoi puis-je vous être utile?

— Je suis venu vous parler de votre frère, madame. Nous le recherchons, et...

— Pourquoi donc? interrompit Reynolds, d'un ton sec, en s'approchant de Logan.

— Eh bien, répondit le policier en tournant son chapeau dans ses mains, nous aimerions savoir où il était hier.

— Vous ne prétendez tout de même pas qu'il est soupçonné du meurtre du nommé Harvey, qu'on a assassiné hier?

— Je ne prétends rien du tout pour le moment, répliqua non moins sèchement l'officier. Mais nous ne pouvons mettre la main sur George Sanford, et il peut y avoir à cela une bonne raison : ce sont les paroles qu'il a proférées lors du procès. Or Harvey était le garçon qui...

— Oh! coupa Mme Reynolds. Vous ne pouvez mettre en doute que ces menaces aient été le résultat d'une extrême tension nerveuse!

— Il serait absurde, trancha à son tour son mari, d'imaginer George s'en allant assassiner froidement Harvey! D'ailleurs, j'ai cru comprendre qu'on a vu les deux hommes qui ont fait le coup.

— D'accord, fit Logan en jetant un clin d'œil vers Casey. Les deux types peuvent en effet avoir agi pour des raisons personnelles; mais ils peuvent aussi bien être des tueurs à gage. C'est précisément ce que nous voulons découvrir. Et, pour cela, il nous faut parler à Sanford. Nous sommes donc décidés à le chercher jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé. Voyons, madame Reynolds, avez-vous vu votre frère hier?

— Non.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Le jour où... (la voix de la jeune femme frémit un peu), le jour où il est sorti de prison...

— Oh, vraiment? fit Logan en se mordant les lèvres. Et vous a-t-il fait part de ses intentions?

Mme Reynolds eut l'air de vouloir répondre, mais, après une courte hésitation, elle dit doucement : Non.

— Eh bien, je vous remercie, madame, fit Logan, qui gagna la porte, et ajouta, en se retournant avant de quitter la pièce : Mais si vous le revoyez, vous nous rendrez et vous lui rendrez service, en lui disant de venir nous voir. Il faut absolument que nous lui parlions et, pour l'instant, il court tout bonnement le risque de tomber sur un agent un peu brutal qui lui mettra la main au collet et nous l'amènera sans prendre de gants!

Casey allait atteindre le bas de l'escalier, quand il entendit derrière lui le bruit assourdi d'un pas rapide et léger, ainsi qu'une voix douce qui l'appelait par son nom. Se retournant, il vit descendre vivement vers lui Jane Morton, qui vint poser sa main sur son bras.

Le teint velouté, les cheveux blonds et bouclés, les yeux bleus au regard clair, tout cela rendait certes la jeune fille fort jolie, mais ce qui donnait de la vie à cette beauté, lui conférant un véritable rayonnement, c'était quelque chose d'essentiellement intérieur.

— Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas? dit-elle, et, sur un signe de tête affirmatif de Casey, elle ajouta, d'une voix un peu incertaine : Je... nous étions fiancés quand cette histoire est arrivée. Pour moi, elle n'a rien changé, et je l'aurais épousé avec joie, le jour où il est sorti de prison. Mais...

Elle hésita encore, jeta un regard du côté de Logan, qui debout au milieu du vestibule, observait d'un œil intéressé la scène, et rougit fortement avant de reprendre :

— Je ne vous dis cela que pour vous montrer que j'ai foi en lui. Ce que je voulais vous demander, c'est de m'aider à le retrouver. Car, voyez-vous, je ne sais pas, moi non plus, où il est. Alors, j'ai pensé que si jamais vous le découvrez, vous pourriez me le dire, avant d'avertir la police.

La simplicité dénuée de tout artifice de cet appel serra la gorge de Casey. Sous le lumineux regard de cette femme, il rougit à son tour et, quand il lui répondit, sa voix devint un peu rauque, comme s'il avait peur de trahir l'émotion qu'il ressentait.

— Oh! grommela-t-il. Moi, vous savez, je n'suis qu'un photographe! J'vous aiderai si j'peux, mais je n'suis pas policier, et j'n'ai pas grande influence!

— Je sais, répliqua tranquillement Jane Morton; mais Jim Bryant m'a parlé de vous. Il m'a dit que vous trouviez toujours le moyen d'entrer partout. Et vous êtes le seul à qui je peux demander ça. Alors, si vous voyez George, voulez-vous lui dire de m'appeler? Rien que cela m'aiderait déjà beaucoup.

— Mais bien sûr, dit gentiment Casey.

— Ah, je vous en serai vraiment reconnaissante! lui répondit Jane Morton, qui aussitôt le quitta et regrimpa l'escalier.

Quand il rejoignit Logan sur le trottoir, Casey laissa échapper un juron, et déclara :

— Pourquoi diable est-ce que des types capables de s'faire aimer d'filles comme ça, trouvent-ils le moyen de s'fourrer dans une mélasse pareille?

— Oh, ça arrive à tout le monde! répliqua ironiquement Logan. Il n'y a que quelques gars qui ont de la veine, comme vous, par exemple...



L'après-midi de ce même jour, Blaine, le rédacteur en chef de l'*Express*, s'adossa à un fauteuil et considéra Casey, de ses yeux gris au regard glacial.

— Nous avons trouvé où habite la veuve de Ben Harvey, dit-il sèchement. Mais nous ne possédons pas même un cliché de lui à la Morgue, et, grâce à

vos vadrouilles perpétuelles, nous n'avons rien d'autre à nous mettre sous la dent que votre cliché d'hier soir, à la pharmacie.

— Oh, vous, pour rouspéter, vous êtes très fort! murmura Casey, rageusement.

— C'est pourquoi, reprit l'autre, sans relever le commentaire, je vais vous donner une autre mission : vous allez tout simplement trouver Mme Harvey et lui demander de vous remettre une photo de son mari, n'importe laquelle. Vous lui direz qu'on la lui rendra très vite. Ce n'est pas très compliqué, n'est-ce pas?

Les lèvres de Blaine esquissèrent un sourire méprisant, et il ajouta, d'un ton volontairement blessant :

— En fait, je ne vois pas comment quelqu'un pourrait échouer dans une mission de ce genre. Mais vous, Casey, il vous vient des idées si bizarres et si biscornues, à certains moments, que, pour plus de sûreté, je vous prie d'emmener Wade. J'ai en effet besoin d'une photo, et si, tous les deux, vous vous donnez du mal...

Casey ne voulut pas en entendre davantage. Il sentait la colère lui monter à la tête et, pour lutter contre son désir de jeter le sarcastique Blaine à bas de son fauteuil, il pivota sur les talons et quitta d'un pas raide le bureau du rédacteur en chef.

Il bouillait encore de rage en pénétrant dans le bureau des photographes; deux de ses collègues levèrent le nez de dessus leur bureau en l'apercevant, et échangèrent des clins d'œil entendus. Wade s'adossa à sa chaise, mais Casey se borna à lui lancer : « Amène-toi! »

Sans même attendre que l'autre eut commencé d'exécuter l'ordre, il fit demi-tour et gagna à grands pas le hall, pour s'engouffrer dans un ascenseur.



Un instant plus tard, les deux photographes sautaient dans un taxi, et, bientôt, la colère de Casey se calma assez pour qu'il pût répondre aux questions de Wade. Le taxi stoppa devant un immeuble de rapport en briques rouges, bâti en bordure du trottoir, et faisant partie d'une longue suite d'habitations du même genre, qui s'alignaient de chaque côté de la route.

— Attends-moi là, dit Casey à Wade. Si je n'obtiens pas ça seul, c'est qu'elle ne l'a pas. De toutes façons, si on y va tous les deux, çà n'pourra qu'diminuer mes chances.

Il pénétra dans l'immeuble par une porte vitrée à ressort, traversa un étroit vestibule, grimpa deux marches qui l'amenèrent au rez-de-chaussée, puis s'engagea dans un escalier recouvert d'un tapis caoutchouté. Parvenu au second étage, il suivit un corridor et vint frapper à une porte numérotée 2-F. La femme qui lui ouvrit ne lui était pas inconnue, mais il ne put l'identifier tout de suite.

Elle vint elle-même à son secours, en s'écriant :

— Oh! Mais c'est Flash!

Comme elle l'invitait du geste à entrer, il s'empressa d'accepter, ôta son chapeau, et se laissa aller à un large sourire qui lui rida tout le visage.

— Vous êtes... Sarch, dit-il.

— Non, Sue, répliqua-t-elle, Sue Collins.

— Mais oui, bien sûr!

Et soudain il se rappela. Mais, comme il se tournait vers elle pour mieux la regarder, il aperçut un homme assis sur un mauvais divan : c'était un individu très maigre, à la bouche pincée, au visage émacié, et dont les yeux d'agathe avaient un regard méchant. Casey ne lui jeta qu'un bref coup d'œil et il acquit la conviction qu'aucune autre femme ne se trouvait dans la pièce. Dès lors, il commença à comprendre la vérité.

— C'est donc vous, madame...

— Mme Harvey, oui, fit-elle.

Il l'observa un long moment. Elle ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, mais paraissait déjà plus âgée. Ses cheveux bruns avaient perdu tout éclat, et son visage, assez joli, semblait hagard et reflétait une grande lassitude. La robe de jersey bleu qu'elle portait n'avait plus guère de forme et était démodée.

Ce bref examen aida Casey à se rafraîchir la mémoire. Sue Collins avait été danseuse; il l'avait vue sur scène ou dans une boîte de nuit, mais, sur le moment, il ne pouvait se rappeler exactement où.

— Vous avez été longtemps absente, fit-il.

— Oui, répliqua-t-elle, laconiquement.

— J'suis désolé de c'qui vient d'arriver à vot'mari.

Elle ne répondit rien et il y eut un long silence embarrassé. L'homme assis sur le divan intervint alors :

— Nous allions sortir. Vous désirez quelque chose?

Casey le dévisagea, puis se retournant vers Sue, il lui dit :

— J'voudrais une photo de votre mari. En avez-vous une dont j'puisse me servir? J'vous la rendrai,

L'homme du divan parut soulagé.

— Rien de plus facile, dit Sue Harvey qui se dirigea vers un secrétaire.

Elle ouvrit un des tiroirs, fouilla dedans, et finit par en sortir un portrait modestement encadré de simili-cuir :

— Celle-ci ferait-il votre affaire? dit-elle.

Casey ayant acquiescé, elle entreprit d'enlever la photographie du cadre; quand elle eut achevé, elle la regarda un long moment, puis jeta un coup d'œil à l'homme du divan, et Casey constata que ses yeux, si las, redevinrent brillants.

— Au fond, reprit-elle, je crois qu'il vaut mieux que je la laisse sous verre. Comme cela, elle ne s'abîmera pas.

Elle s'assit dans un fauteuil devant le secrétaire, tournant le dos aux deux hommes, et s'appliqua à remettre le portrait

dans son cadre. L'homme se leva du divan et se mit à arpenter impatiemment la pièce. Sue Harvey finalement se leva et tendit le portrait à Casey.

— Promettez-moi de le rapporter, fit-elle ardemment, le cadre, et... tout.

— Mais bien entendu, répondit-il.

— Si ça ne va pas, et si vous voulez autre chose, surtout dites-le moi!

Casey acquiesca d'un geste, et se rendit compte que cette veuve lui faisait vraiment pitié. Il éprouva un brusque besoin de lui tendre une main secourable. Il se sentit aussi sûrement poussé à le faire qu'avec Jane Morton, et cependant il n'aurait pas su dire pourquoi. Les deux femmes étaient aussi opposées que possible, tant par leur allure que par leur condition sociale : l'unique lien qui les apparentait, c'était l'épreuve qu'elles traversaient. Et pourtant, il y avait quelque chose dans cette personne qui l'attirait. Peut-être cela tenait-il au calme avec lequel elle acceptait sa défaite, et à son délaissement total; peut-être aussi excitait-elle sa sympathie et sa pitié en ne faisant rien pour cela, et en ne demandant rien pour elle-même.

S'efforçant de ne pas se laisser attendrir, il prit le portrait et gagna la porte.

— Soyez tranquille, dit-il. J'en prendrai grand soin. Et si j'peux faire quelque chose pour vous, vous gênez pas pour me l'dire!

Au moment où il allait sortir, il hésita un peu et finit par lui poser une question qui le tracassait depuis un bon moment :

— Depuis tout à l'heure, je n'peux pas arriver à m'rappeler où j'vous ai vue danser, la dernière fois. C'était pas au « *Lido* » ?

— Non, fit-elle simplement, c'était au « Grill bleu ».

Le visage taillé à coups de serpe de Casey paraissait sombre et ses yeux noirs reflétaient ses préoccupations lorsqu'il remonta dans son taxi et lui donna l'ordre de faire le tour du pâté de maisons, pour s'arrêter devant l'autre façade.

Wade, sentant bien que son camarade avait changé d'humeur, voulut aussitôt en connaître la raison.

Casey lui raconta ce qui venait de se passer et lui dit :

— Cette affaire commence à sentir le roussi. Sue Harvey a turbiné pour Mike Pappas; elle a épousé Ben Harvey et ils ont quitté la ville. Maintenant q'les v'là de r'tour, Ben se fait descendre; et qu'est-ce que j'trouve près d'sa veuve? Un gars qui la surveille. Ça m'paraît louche!

— Qu'est-ce qu'on fait? fit Wade.

— Toi, tu vas ramener la photo au bureau. Moi, j'vais sauter dans un autre taxi, j'vais attendre qu'ils sortent, et j'tâcherai d'les suivre.

— Eh bien, alors, pourquoi est-ce que j'peux pas?...

— Ramène la photo, j'te dis, et tiens-toi tranquille, jusqu'à ce que j't'appelle! C'te mission-là, au moins, j'l'aurai pas ratée! On verra après...

Il s'interrompit pour héler un taxi, et sauta d'une voiture dans l'autre. A peine avait-il prié le chauffeur de se ranger le long du trottoir, que Sue Harvey et son garde du corps sortirent de l'immeuble et grimpèrent dans le premier taxi qui passait. Casey aurait voulu prendre une photo de l'individu, mais, en ce début d'hiver, il faisait déjà sombre, et il ne pouvait être question de prendre un cliché sans lampe au magnésium.

Il dut donc se contenter de donner la chasse au couple et, ayant expliqué ce qu'il voulait au conducteur, il s'adossa au siège arrière. Le taxi réussit à se maintenir à une centaine de mètres du précédent et tous deux s'arrêtèrent devant une élégante série d'immeubles de Massachusetts Avenue. Casey vit le compagnon de Sue Harvey payer la course et entraîner vivement la jeune femme sous une porte cochère.

Les réverbères s'allumèrent tous à la fois, au moment même où Casey sortait à son tour de son taxi et réglait rapidement le chauffeur. Il se précipita aussitôt dans l'immeuble où le couple avait disparu; il n'y avait qu'un seul ascenseur, et il était en marche. Casey bondit donc dans l'escalier, qu'il grimpa quatre à quatre.

Il trouva la cabine arrêtée au troisième étage et ne sut pas trop quoi faire. Jusque-là, il s'était, en réalité, borné à obéir à un pressentiment, et, tant qu'il ne se trouverait pas en présence d'un indice plus positif, il n'avait aucun motif d'alerter la police. Ce qu'il lui fallait, c'était repérer le bon appartement et le surveiller.

Or, il n'y avait pas moins de six portes donnant sur le palier. Commençant par le fond, il écouta à chacune d'elles. A la première, silence complet; la seconde fit entendre un disque de jazz à toute puissance; à la troisième, il perçut les échos d'une fracassante querelle de ménage; la quatrième était aussi silencieuse que la première. Casey fronça les sourcils, resta un instant à réfléchir près de l'ascenseur, puis s'approcha des deux portes principales, correspondant aux appartements en façade : il se tenait au milieu du corridor quand celle de gauche s'ouvrit.

Se tournant vivement de ce côté, Casey vit un grand jeune homme aux cheveux frisés, dont les yeux bleus et le visage aux traits tirés n'exprimaient rien de cordial. Il le reconnut immédiatement; le nouveau venu s'avança vers lui, et Casey s'aperçut à ce moment-là, qu'on le menaçait d'un revolver. Il se raidit, puis se ressaisit rapidement et, clignant des yeux, il

dit, d'une voix sans timbre, presque indifférente.

— Bonjour Sanford!

— Bonjour, Casey! Entrez donc!

Mais Casey ne broncha pas et continua à froncer obstinément les sourcils.

— J'ai dit : entrez! répéta Sanford, d'un ton plus cassant.

Casey s'exécuta, et Sanford, ayant refermé la porte, s'adossa contre elle.

— Ce coup-ci, reprit-il, j'ia eu de la veine. J'étais assis à la fenêtre du salon, et j'attendais qu'Egan me l'amenât. (Il désigna d'un geste Sue Harvey.) J'ai vu leur taxi s'arrêter et le vôtre en faire autant. Heureusement, les réverbères se sont allumés au bon moment : je vous ai reconnu, et j'ai pensé que vous alliez monter.

Casey posa sur le parquet son matériel et examina rapidement la pièce d'un coup d'œil circulaire : Egan, l'homme au visage émacié, se tenait près de la porte et souriait; quant à Sue Harvey, assise dans un fauteuil, elle évita son regard.

— Bon! grommela-t-il. J'suis monté, et j'm'aperçois qu'vous continuez à jouer du revolver!

— Encore un peu, oui, répliqua Sanford avec aisance. Il me reste quelques affaires importantes à régler, et j'espère que vous allez vous tenir convenablement. Je n'ai aucune envie de vous avoir dans mes jambes, ni de vous voir me mettre des bâtons dans mes roues!

Il se tourna vers Sue Harvey:

— Avez-vous ces papiers? demanda-t-il.

— Pas sur moi.

— Comment, pas sur vous? rugit-il. Où sont-ils?

Furieux, et s'entêtant dans sa volonté de défier Sanford, sans avoir la moindre idée de ce dont il s'agissait, Casey cria à Sue :

— Ne le lui dites pas!

Elle leva vers lui ses yeux las, où l'on ne pouvait lire que défaite et découragement. Puis, poussant un profond soupir, elle murmura :

— Je les ai mis dans le cadre que j'ai donné à Flash, derrière la photo.

Egan lança un juron et se hâta d'expliquer ce qui s'était passé.

— Elle les aura glissés dedans, en remettant la photo dans le cadre.

— Pourquoi avez-vous fait ça? demanda Sanford.

— Je ne sais pas, gémit Sue Harvey. Je n'avais pas confiance en cet homme, dit-elle en montrant Egan. Après ce qui est arrivé à Ben, je ne pouvais plus croire en personne. Mais je connaissais Flash, et je savais qu'il me les rendrait, et...

— Quelle belle crapule vous êtes devenu, Sanford, coupa Casey d'une voix grave, qui disait clairement son dégoût.

Sanford se retourna brusquement; ses yeux lançaient des éclairs; il était partagé entre la colère et l'incompréhension.

Mais Casey reprit, imperturbablement :

— J'ai vu vot'sœur, c't'après-midi, et aussi vot'fiancée...

Les yeux de Sanford étincelèrent. Son visage, auquel la prison n'avait rien fait perdre de sa distinction, était tendu à l'extrême; entre ses lèvres pincées, il jeta, comme en un sifflement :

— Je vous prie de la laisser en dehors de tout ça!

— Elle m'a chargé d'un message pour vous, continua Casey sans se démonter. J'pense que vous savez qu'elle vous adore. Elle ne demande pas la lune : elle veut qu'vous l'appeliez au téléphone, c'est tout. Non mais, vous vous rendez compte! Vous d'mander ça, à vous, un fumier qui paie deux tueurs pour descendre un gars, et qui en envoie un autre ensuite, chez la veuve, pour la faire chanter!... Salaud, va?...

— La ferme! coupa Sanford. Où est le cadre, en ce moment?

— A mon bureau.

— Allez le chercher!

— Plutôt crever!

— J'ai dit : allez le chercher, répéta Sanford d'un ton sans réplique.

Egan, quittant la porte dont il gardait l'accès, s'avança vers Casey et sortit de sa poche un revolver de gros calibre.

— Va le chercher, andouille, ou je te brûle, dit-il.

— Et, si tu m'brûles, ça t'fera une belle jambe! ricana Casey.

— Oh! soupira Sue Harvey d'un air épuisé, je vous en prie, Flash! J'en ai vraiment par-dessus la tête de tout ça! Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant que Ben n'est plus là? Finissons-en, et rapportez-moi la photo!



Un peu plus tard, Casey, assis sur le bras du canapé, regardait par la fenêtre la rue sombre et déserte, mais sans la voir. En attendant le retour d'Egan, il réfléchissait à ce qui venait de se passer.

Il avait téléphoné à son bureau et parlé à Wade, qui n'avait pas encore remis la photo à Blaine. Il avait dit à Wade de remettre le cadre à M. Johnson (alias Egan), et ajouté qu'il expliquerait tout quand il rentrerait au bureau.

En réalité, il avait fait beaucoup plus que cela. Au début, il s'était attaché à cette affaire dans l'unique dessein de prendre quelques clichés exceptionnels; puis, le coup qu'il avait reçu lui avait inspiré le désir de se venger de ses deux agresseurs; et voilà que maintenant il se rendait compte qu'il prenait la chose bien plus à cœur : en y réfléchissant bien, il dut s'avouer que c'était à cause de Jane Morton.

Il pouvait se rappeler chacune de ses paroles, chacun de ses gestes, au moment où elle avait fait appel à lui. Et il avait tenu parole : le message destiné à Sanford était transmis. L'intérêt qu'il prenait à l'affaire s'était encore accru avec Sue Harvey. Qu'il ne l'eût jamais connue

intimement semblait maintenant peu important. Cette créature pathétique et piétinée le bouleversait par l'abandon même dans lequel elle se trouvait. Elle était seule et sans amis, semblait-il; si jamais quelqu'un avait eu besoin d'un coup d'épaule et d'un peu de chance, c'était bien elle...

Pour toutes ces raisons, Casey était fermement résolu à ne pas abandonner la partie, et à s'asseoir à la table au moment où l'on règlerait les comptes. C'est dans ce but qu'en parlant à Wade il s'était exprimé en des termes particuliers, qui parurent tout à fait normaux aux profanes, mais qui ne pouvaient qu'intriguer un journaliste rompu au métier. Ç'avait été un entretien truqué.

Il avait dit à Wade : « le journal » au lieu de « le papier », « la photographie » au lieu du « cliché »; enfin, au lieu de Blaine, il avait dit : M. Blaine. Wade avait parfaitement remarqué ces anomalies, et, juste avant que Casey raccrochât, il lui avait dit :

— En voilà un charabia ! Qu'est-ce que ça signifie?

Wade allait être intrigué et, quand cela arrivait, on pouvait être sûr qu'il se donnerait la peine de réfléchir un peu : dans ce cas, il tombait quelquefois sur la bonne réponse...

Casey en était encore à supputer les conséquences possibles de tout cela, lorsque Egan revint. Sanford, se levant d'un bond, lui dit :

— Tu l'as?

Egan tira le cadre de dessous son bras; Sanford s'en empara et, d'une main tremblante, l'ouvrit. Un instant plus tard, il parcourait avidement les trois feuillets dactylographiés qui avaient été cachés là par Sue. Quand il eut terminé, il les plia, les glissa dans une poche intérieure, et se tourna vers Casey.

— Prenez tout votre barda, et entrez dans ce cabinet, dit-il.

Il se dirigea vers une porte entrebâillée, au fond de la pièce.

Casey se leva, mais ne fit pas un pas.

— Allons, dépêchez-vous! répéta sèchement Sanford. Jusqu'à présent, vous m'avez été plutôt utile, je l'admets; mais, maintenant que j'ai à régler une affaire importante, je ne veux pas courir le risque de vous voir me jouer un tour.

Egan sortit une nouvelle fois son revolver. Casey l'observa un instant, puis, ramassant ses boîtes, il se décida à obéir. Egan remit alors son arme dans sa poche et Sanford répéta :

— Entrez là dedans et tirez la porte derrière vous. J'ai la clef, et je vais vous enfermer à double tour.

Casey se dirigea lentement vers le cabinet, et jeta au passage un regard de commisération sur la veuve de Ben Harvey qui, effondrée, se tenait recroquevillée sur son fauteuil. Il posa sur le plancher son matériel et

pénétra dans la petite pièce. Il en avait presque refermé la porte sur lui quand le drame survint.

Il ne put pas en saisir tous les détails, car ce fut très rapide, et ce qu'il vit, il l'aperçut par l'étroite fente de la porte du cabinet, qu'il tint à peine entrouverte. Cependant, si peu visible qu'elle fût, la scène ne laissait aucune place au doute. Au moment où il s'attendait à ce que Sanford vînt l'enfermer, la porte d'entrée du salon s'ouvrit violemment et quelqu'un fit irruption dans la pièce. Egan plongea la main dans sa poche, mais une voix rude ordonna :

— Haut les mains!

Si Egan manquait d'éducation, il avait, en tout cas, des réflexes rapides et du cran. Il se jeta à plat ventre, brandissant en même temps son arme. Un coup de feu claqua. Egan, tournoya sur lui-même, tenta en vain de se redresser, mais, lâchant le revolver, il s'écroula face contre le plancher, et ne bougea plus.

Sue Harvey se mit à sangloter. Une voix ordonna :

— Va voir dans le hall, Mert, s'il faut qu'on se grouille!

Il y eut un silence, puis une autrevoix répondit :

— Ça a l'air d'aller!

Casey aperçut alors un homme très mince et de haute taille, vêtu d'un manteau gris foncé et d'un chapeau mou; et, juste derrière lui, se tenait le gros bandit au nez épaté et aux mâchoires fortes, qui répondait au nom de Dutch.

Casey retint sa respiration; sa main serrait si fort la poignée de la porte qu'il en ressentit comme une crampe; elle était toute moite. Ces deux hommes avaient assommé Ansell et lui-même, ils avaient démoli son matériel et probablement assassiné Ben Harvey. Mais quelle était dans tout cela la position de Sanford?

— Où sont les papiers? demanda Dutch.

— Quels papiers? dit Sanford.

— Faites pas l'idiot, riposta Dutch, ou ça vous coûtera cher! L'autre type, là, vient de rapporter un cadre. Regarde dedans, Mert : ils doivent y être!

Mert s'exécuta, mais dit, un instant plus tard :

— Rien.

— C'est pas le moment de s'amuser! grogna Dutch. On n'a pas le temps! Allume une cigarette, Mert! Moi, je surveille le type!

Il sortit du champ visuel de Casey, après avoir braqué son arme sur Sanford.

— Tiens la fille, reprit-il, et chatouille-la un peu avec ta cigarette! Tu sais très bien faire ça!

Casey aperçut Mert qui tiriat quelques bouffées et repoussait son chapeau en arrière, découvrant un pansement sur le côté d'un crâne bronzé et peu chevelu. L'homme regarda un instant sa victime, comme s'il se réjouissait à l'avance de ce qu'il allait faire, puis il s'appro-

cha d'elle. Quand elle se mit à hurler, il la gifla à toute volée sur la bouche.

Casey étreignit à la briser la poignée de la porte. A ce moment, Sanford poussa un juron furieux et, de sa voix métallique, il lança :

— Pas la peine de faire cette exhibition, crapule! Ils sont dans ma poche!

— Ah, tout de même! s'écria Dutch. A la bonne heure! Et maintenant, on file!

Mert remit son chapeau droit sur sa tête et, tirant Sue Harvey de son fauteuil, il disparut. Casey entendit la porte que l'on ouvrait, puis un bruit de pas assourdis, et le claquement de la porte qui se refermait. Il sortit alors du cabinet; il respirait péniblemeut et ruisselait de sueur. Le salon était encore éclairé, mais le portrait de Ben Harvey ne se trouvait plus dans la pièce. Casey s'agenouilla près d'Egan, dont la poitrine était ensanglantée, mais, en lui tâtant le pouls, il constata que l'homme n'était pas mort.

— V'là une fameuse photo que j'n'ai pas l'temps d'prendre! murmura-t-il.

Il s'en fut vivement vers la porte d'entrée et l'ouvrit; l'ascenseur était encore en marche. Il bondit dans l'escalier et, se penchant par dessus la rampe, il vit Sue et Sanford qui, encadrés de leurs gardiens, traversaient le vestibule. Dès qu'il eut entendu se refermer la porte de l'immeuble, il descendit à toutes jambes l'escalier et, du rez-de-chaussée, il aperçut une petite voiture qui démarrait.

Se précipitant alors sur le trottoir, il fit signe à un taxi qui s'approchait et, comme il allait sauter dedans, une bonne figure juvénile et toute ronde parut à la portière :

— Qu'est-ce que tu as bien pu fiche? lui dit Wade.

— Vite! Pousse-toi! répliqua-t-il en bondissant dans la voiture. Chauffeur! Suivez la petite voiture bleue, ordonna-t-il, et, si vous n'la perdez pas d'vue, y a un bon pourboire pour vous!

— Ça, c'est jamais de refus! répondit l'homme qui entreprit aussitôt de mériter sa récompene.

— Quand tu m'as parlé si bizarrement, dit Wade, j'ai bien senti que ça chauffait. Alors, j'ai suivi Johnson. Et puis, au moment où je me demandais ce que j'allais faire, j'ai vu sortir de la petite voiture bleue deux types, qui ont à leur tour suivi Johnson dans la maison. J'ai attendu; et puis ils sont ressortis, sans Johnson, et je ne savais pas si je devais les suivre ou aller te chercher. Qu'est-ce qui se passe, dis donc? Où est Johnson?

— Là-haut, avec une balle dans la poitrine.

— Oh! fit Wade, en écarquillant les yeux. Un meurtre?

Casey mit son jeune compagnon au courant.

— Et ne m'demande pas d'autres explications! dit-il en terminant. J'croyais d'abord que Sanford avait payé les tueurs, et qu'il avait besoin d'la femme, parce qu'elle partageait avec

Harvey un secret l'concernant. Mais je m'trompais. C'qui vient d'se passer là-haut prouve que les tueurs n'ont pas agi pour le compte de Sanford. Mais il cherche lui-même à exécûter un plan; sans ça, hier, il aurait dit à la police où il était.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait?

— Eh ben, répliqua Casey après s'être assuré que le chauffeur se maintenait à bonne et régulière distance des bandits, on va voir où ces salauds-là vont s'planquer; puis on alertera Logan, et après ça, j'vais prendre quelques bonnes photos.

— Tu veux dire que nous allons en prendre, toi et moi! corrigea Wade, — et Casey ne le contredit pas.

La petite voiture bleue s'engagea dans un quartier dont les immeubles aux toits plats ne dépassaient pas trois étages et, quittant la voie principale, elle vira dans une petite rue étroite et mal éclairée. Casey, sentant que la poursuite touchait à sa fin, dit au chauffeur de ralentir, puis de franchir lentement, et sans tourner, le carrefour; enfin, il le fit stopper aussitôt après, car il avait vu l'autre véhicule stationner tout près.

Il paya la course, ajoutant le pourboire promis, et pria le chauffeur de l'attendre, puis il dit à Wade :

— Va à une cabine téléphonique. Appelle Logan. Dis-lui d'envoyer une ambulance pour chercher Egan, et d'venir ici lui-même en vitesse! Préviens-le qu'tu l'attendras au carrefour.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire?

— Moi? fit Casey en enfonçant son chapeau sur sa tête, j'vais r'pérer les lieux et m'préparer pour prendre quelques clichés au poil! J'crois qu'il est grand temps!

Wade remonta en bougonnant dans le taxi et Casey se dirigea, chargé de son matériel, vers la petite voiture bleue. Il constata bientôt qu'elle stationnait devant une petite maison à deux étages et entourée de terrains vagues.

La rue était plantée d'arbres, à l'ombre desquels il s'abrita un instant, pour étudier son terrain. Une légère lumière filtrait entre des rideaux, au premier étage; toutes les autres fenêtres étaient obscures, et, comme elles ne comportaient pas de rideaux, on pouvait en conclure que les pièces n'étaient pas habitées.

Il y avait un balcon à chaque étage, et Casey se dit qu'on devait pouvoir y accéder par un escalier extérieur. Mais, comme il n'en était pas certain, il voulut s'en assurer en traversant la rue et en faisant le tour de la maison.

Bien lui en prit, car, d'une part, il constata que, sur les autres façades, aucune fenêtre n'était allumée, d'autre part, il eut la satisfaction de vérifier que les balcons faisaient le tour du bâtiment.

Décidant aussitôt de pousser plus avant ses recherches, il ôta son chapeau, qu'il posa avec son matériel au pied du

mur. Puis, grimpant sur la balustrade, il atteignit sans peine le balcon du premier étage.

Une porte, donnant vraisemblablement sur la cuisine, était fermée, mais, plus en arrière, il trouva deux fenêtres, dont l'une céda à sa poussée. Enjambant avec précaution la croisée, il se glissa dans une pièce qu'il reconnut comme étant une chambre à coucher.

De l'autre côté d'une cloison, il entendit une voix monologuant, sans aucun doute possible, au téléphone. Il attendit que l'entretien se fût achevé, puis il y eut un bruit de pas dans le couloir, suivi d'un léger claquement de porte. Passant à son tour la tête dans le corridor, il aperçut, à l'autre bout, un mince rais de lumière qui filtrait sous une porte. La cuisine se trouvait juste de l'autre côté du couloir. Il se hâta d'y passer, la traversa sur la pointe des pieds, gagna la porte, l'ouvrit, et ressortit sur le balcon. Quelques secondes plus tard, il était redescendu à terre, et reprenait son manteau son matériel.

Il avait l'impression que son inspection lui avait pris une bonne demi-heure, et cependant Wade n'était pas encore de retour lorsqu'il revint se cacher à l'ombre des grands arbres, sur le trottoir opposé à la demeure suspecte. Quelques interminables minutes s'écoulèrent avant que Wade descendît enfin d'un taxi, au coin de la rue, et se hâtât vers lui.

— Qu'est-ce que t'as bien pu fiche pendant tout c'temps-là? grommela-t-il.

— Par exemple! rétorqua Wade, indigné. Tu ne manques pas de culot! J'ai pas mis dix minutes!...

— Ah! fit Casey. Ça m'a paru tout d'même long!...

Il expliqua à Wade ce qu'il venait de faire, et conclut :

— J'ai préparé le terrain pour Logan, et aussi pour quelques bons clichés!

Wade le regarda, bouche bée.

— Mais pourquoi ça! Pourquoi ne les as-tu pas attendus? On serait tous entrés ensemble!

— Ah, ça, c'est toi, tout craché! Pas pour deux sous d'imagination! On serait entrés tous ensemble! La belle affaire! Et puis après? Des types qui ont descendu Harvey ne s'laisseront pas intimider par des coups d'pétard, j'te l'garantis! Ils ont été assez durs pour flanquer un flic en l'air, et ils ne s'gêneront pas, ni avec la fille ni avec Sanford! Tu peux leur faire confiance!

Très nerveux, il se mit à arpenter le trottoir, à l'ombre des arbres, puis il reprit :

— Comme j'm'y suis pris, Logan peut s'glisser dans la maison et leur tomber sur l'poil, avant même qu'ils aient l'temps d'dire ouf!...

Il s'arrêta net et ouvrit sa boîte de plaques; il y prit deux lampes au magnésium, deux plaques, et, saisissant son appareil, il déclara :

— Ah, puis, zut! J'y retourne!

— T'es cinglé! murmura Wade.

— Ça s'peut! Mais, c'coup-ci, j'vais en faire de chouettes, des photos, et j'me rattraperai d'hier soir. Les types sont dans la pièce du devant. Moi j'peux entrer par la chambre de derrière, et y attendre Logan. Une fois que je s'rai dedans, j'y s'rai, pas vrai? Logan est un gars régulier, mais les flics, c'est des drôles : on n'sait jamais c'qu'ils vont manigancer. Alors, tu t'rends compte : si j'attendais ici, Logan pourrait bien m'fourrer dans un coin, jusqu'à la fin d'la séance? Cré nom de nom! Moi, j'veux être là pour la finale!

— Tu sais ce que Mac Grath t'a dit! plaida Wade.

— Bien sûr que je l'sais! Il m'a dit : « Remplissez d'abord votre mission! » Eh ben, tu sais où elle est ma mission? Là-haut, où se trouve la photo de Ben Harvey. T'as pas l'air de t'rendre compte que j'ai même pas ça à lui ramener. Et, si j'rentre sans ça, Blaine va plus jamais s'arrêter d'gueuler. Mais t'en fais pas, ajouta-t-il plus doucement : j'vais pas là-haut pour faire de l'épate. J'en ai marre de m'faire casser la gueule pour sortir les gens d'la mélasse. J'vais bien m'planquer dans c'te carrée du fond, et j'prendrai pas d'risques!

— Eh bien, dans ce cas, d'accord! fit Wade. Je t'accompagne!

— Non, toi, tu restes ici.

— Vaut toujours mieux être deux, dans un truc comme ça.

— Discute pas, fit Casey. Faut quelqu'un ici pour tuyauter Logan.

— Ah, zut! gémit Wade. Moi, je ne peux jamais faire quelque chose de marrant!

Casey ne put s'empêcher de sourire dans l'ombre et s'en alla d'un pas alerte. Il fit le tour de la maison, et grimpa l'escalier de secours. Il progressa avec la plus grande prudence, dans le tunnel tout noir des marches; il avança sur la pointe des pieds, s'assurant à chaque pas de son terrain. Quand il atteignit la porte, il la tira vers lui et garda la main sur la poignée, pour faire retomber sans bruit le loquet.

Quand il pénétra dans la cuisine, il fut surpris d'entendre un bruit anormal, et il ne comprit pas tout de suite qu'il s'agissait d'un robinet d'eau qui coulait. Quand il s'en aperçut, il était trop tard, et une voix menaçante lui ordonna :

— Haut les mains! Je te tiens en joue! Avance!

Casey ne vit rien dans le noir, mais la voix lui parut très proche, et il jugea que prendre un risque serait stupide. Il pénétra donc dans la cuisine en levant lentement ses mains en l'air. On ferma le robinet, et l'eau cessa de couler. Puis, tandis qu'il cherchait à repérer son antagoniste, celui-ci reprit :

— Marche tout droit, dans le couloir! Et vas-y doucement!...

George Sanford, le regard dur et les lèvres serrées, était assis sur un canapé auprès de Sue

Harvey, dont le visage livide reflétait la terreur. Dutch grimaça en voyant paraître Casey dans de telles conditions.

— Tiens, tiens! fit-il. La compagnie augmente, à ce qu'il paraît. La prochaine fois, je cognerai plus fort!

Il fallut à Casey quelques secondes pour dominer sa rage et son écœurement. Ainsi donc, il ne s'était pas trompé. Les deux tueurs ne s'étaient aucunement méfiés. C'était par pure coïncidence qu'il se trouvait pris, mais il ne regrettait pas le moins du monde le risque qu'il avait volontairement couru. Sans ce coup de guigne, il aurait été aux premières loges avec son appareil pour le dénouement; on ne trouve pas ces places-là sans risquer quelque chose.

Pour l'immédiat, il n'était pas exagérément inquiet. Dans quelque cinq minutes, Logan arriverait, et alors...

— Un coup de veine que j'aie eu soif, hein? dit Mert.

Il poussa le canon de son arme dans les côtes de Casey et le conduisit ainsi au mur, du côté opposé aux fenêtres et au canapé occupé par Sue et Sanford.

— Il est entré par la porte de la cuisine. Je croyais pourtant bien qu'on l'avait fermée.

— Moi aussi, fit Dutch. Va donc la boucler soigneusement ce coup-ci. Moi, je les surveille tous les trois!

Ainsi les préparatifs de Casey n'avaient servi à rien! Il en perdit un peu de sa belle assurance, car, désormais, une chose était sûre : quand Logan arriverait et trouverait porte close, il y aurait de la bagarre. A moins que Dutch et Mert fussent lâches, — et Casey ne pensait pas qu'ils l'étaient, — il fallait se préparer au pire. Pour l'instant, la seule tactique consistait à donner le change.

— Alors, comme ça, c'est pas vous qu'avez descendu Harvey? dit-il à Sanford, qui secoua négativement la tête. Alors pourquoi est-ce que vous n'êtes pas venu tranquillement voir la police?

— Je ne le pouvais pas, dit Sanford.

Il soupira profondément, hésita un instant, puis reprit, d'un ton amer :

— Il y a bien des choses que vous ignorez, Casey! Il est probable que maintenant personne ne les apprendra plus. D'abord, je n'ai pas tué Sam Quinton. J'ai été victime d'un coup monté, grâce à la complicité de Ben Harvey, qui a témoigné contre moi. Comment aurais-je pu l'assassiner, lui, le seul homme capable de revenir sur son faux témoignage et de me justifier? Elle aussi, dans un certain sens, ajouta-t-il en montrant la femme effondrée à côté de lui, elle a été témoin de toute l'affaire. Elle ne m'a pas positivement causé du tort, sauf en se taisant. Mais elle savait toute l'histoire. Pendant un an, j'ai payé un détective privé...

— Egan? demanda Casey.

— Pour suivre Harvey, reprit Sanford en acquiesçant du

bonnet. Harvey était au bout de son rouleau et, finalement, il a consenti à me remettre un aveu écrit, comportant tout le récit de l'affaire, contre paiement de dix mille dollars. Je devais lui laisser le temps de s'enfuir avant qu'on l'arrête pour faux témoignage.

— C'est pour moi qu'il l'a fait! sanglota Sue. Je le lui avais déconseillé. Il...

— Est-ce que vous n'avez pas bientôt fini? cria soudain Dutch, d'une voix furieuse. Vous commencez à me casser les oreilles avec vos histoires! Et d'abord, comment ce type-là a-t-il découvert cette retraite?

Sanford le regarda froidement, puis reprit ses explications, comme si cette interruption n'avait même pas eu lieu.

— Il y a trois jours, Harvey est revenu ici. Si j'étais allé trouver la police, il aurait sans doute fallu alerter le procureur général, à cause de ces aveux écrits...

— Ah, vos gueules, à la fin! hurla Dutch, qui, fronçant les sourcils, manipulait dangereusement son revolver. Je te fiche mon billet, Mert, que ce photographe de malheur ne me dit rien qui vaille! Et si c'est un piège...

— Pourquoi pas mettre les voiles? dit Mert.

— Et laisser tout ce joli monde en vadrouille, n'est-ce pas?

— Écoute, Dutch, fit Mert en se passant nerveusement la langue sur les lèvres, et en masquant avec peine sa nervosité, tu ne crois pas qu'il faut filer?

— Il faut d'abord se débarrasser de ces deux types-là! répliqua Dutch, très en colère. Pourquoi pas maintenant?... On pourra toujours emmener la fille, et...

— On n'a tout de même pas été payés pour descendre un régiment! riposta Mert.

— Te fais pas de souci, va! On sera payés! déclara Dutch.

Casey, qui affectait de jouer négligeamment avec son appareil photographique, en détacha le porte-plaque et le glissa dans sa poche. Puis, pour parer à un danger immédiat, il dit aux deux tueurs :

— Au fond, vous avez eu une sacrée veine, tous les deux! Moi, j'sais bien c'que j'ferais à vot'place : je m'tirerais, et en vitesse!

Il jeta un coup d'œil à Sanford, et celui-ci rougit violemment; se levant du divan où il semblait accepter sa défaite, il se tint debout, les jambes écartées, face aux assassins, et les défia du regard :

— Vous m'avez volé l'aveu de Harvey, le seul document qui m'innocente, leur cria-t-il, et vous ne trouvez tout de même pas que c'est assez? Il faut maintenant que vous nous abattiez froidement ici même, comme des chiens, n'est-ce pas? Comme ça, tout le monde continuera à croire que c'est moi qui ai tué Harvey!...

— Dame! ricana Dutch, c'est le jeu!

— Salauds! lança Sanford.

Casey constata que le cou et les épaules du jeune homme bougeaient légèrement, sous la tension de ses muscles. Quant à lui, il sentit la sueur perler à son front et sur son visage, et sa respiration se fit plus saccadée. Dutch se trouvait à plus d'un mètre de lui, donc trop loin pour qu'il pût lui sauter dessus.

Soudain, un grincement de porte se fit entendre au rez-de-chaussée. Mert roula des yeux effrayés et s'écria :

— Hé là! Tu as entendu?

— Je viens de te le dire! hurla Dutch. J'étais sûr que c'était un piège!

Un violent martèlement de coups de poing, frappés à la porte de la cuisine, lui coupa la parole. Se tournant vers Casey, il aboya :

— C'est toi qui as monté ce coup-là, sale...

Casey vit la main armée du bandit se lever vers lui, et il fit alors la seule chose à laquelle il s'était préparé. D'un mouvement très souple et rapide de l'avant-bras et du poignet, à la manière des gamins qui font ricocher des galets sur l'eau, il lança son porte-plaque à la figure de Dutch, et se jeta à plat ventre.

L'objet fila droit au but et vint heurter en plein le nez du tueur. Le coup fut plus douloureux qu'efficace, mais, sous le choc, Dutch perdit un instant l'équilibre, et sa réaction instinctive fut d'appuyer sans viser sur la détente de son revolver. Le coup partit, mais beaucoup trop haut, et, dans la seconde qui suivit, Casey, d'un bond furieux, se jeta sur son adversaire, dont il réussit à saisir le poignet armé.

Absorbé par la lutte, il ne put se rendre compte de ce qui se passait autour de lui. Serrant de toutes ses forces dans sa main droite le poignet de Dutch, il lança son poing gauche dans la figure du bandit, et s'efforça de baisser sa propre tête pour éviter des coups de poing trop dangereux. Il aperçut du coin de l'œil Sanford à terre, luttant contre Mert qui, lui aussi, tenait son revolver à la main. Puis, dans son dos, il y eut un fracas de vitres brisées. Quelqu'un hurla, un coup de feu claqua, et, l'un après l'autre, deux ordres retentirent :

— Lâche ça! Haut les mains!

Dutch cessa de lutter; il laissa tomber son arme, leva en l'air sa main libre, et Casey le lâcha.

L'homme qui avait crié : « Lâche ça! » était le sergent Manahan ; accompagné d'un détective en civil; il avait enfoncé une des fenêtres du salon. Dans l'embrasure de l'autre fenêtre se tenait Tom Wade, qui avait crié : « Haut les mains! » Il tenait son appareil braqué vers la pièce et, au moment où Casey, lâchant Dutch, se tourna vers lui, il pressa sur le déclic.

L'éclair de magnésium aveugla Casey, qui demeura immobile, les bras ballants et le visage ruisselant de sueur et de sang, à contempler la scène.

Sue Harvey, livide, semblait évanouie sur le canapé. Sanford, à genoux sur le plancher, regardait fixement Mert qui gisait devant lui, perdant son sang en abondance par une grosse plaie au cou.

— Où est donc Logan? dit Manahan. Vous deviez laisser la porte de la cuisine ouverte! Un coup de chance que nous soyons passés par la fenêtre!

Casey ne répondit rien et avala sa salive. Il s'essuya le visage, frotta ses mains contre son veston, et lança à Wade :

— Ça, c'est vraiment l'bouquet! C'est moi qui m'tape tout l'boulot, et toi qui prends les clichés!

Un instant plus tard, le lieutenant Logan lisait avec attention les feuillets dactylographiés qu'il venait de trouver sur le cadavre de Mert. Quand il eut terminé, il jeta un regard inquisiteur vers Sanford, puis, hochant la tête, il lui dit :

— Alors, comme ça, vous n'avez pas tué Quinton?

Sanford fit de la tête un signe de dénégation, et Casey demanda :

— Eh bien, qui est-ce qui a fait l'coup, alors?

— Ce document dit que c'est Kaufman, répondit Logan. Et il m'a l'air parfaitement en règle. La déclaration a été faite sur la foi du serment et en présence de témoins.

— Harvey devait me le remettre aujourd'hui, dit Sanford. Ma principale chance, c'est qu'il ne le portait pas sur lui hier soir, quand il a été assassiné.

Entre temps, Casey avait pris quatre clichés.

— Dites donc, fit-il, sèchement. Vous n'croyez pas qu'ce s'rait régulier d'm'affranchir un peu?

— O.K.! dit Logan. Quinton faisait chanter Kaufman. Le soir de sa mort, il est venu trouver Kaufman dans le cabinet particulier du « Grill bleu », où elle, — il désigna d'un regard Sue Harvey, — soupait avec lui.

— Ah! murmura Casey. C'est d'elle, dont il a parlé c'matin!

— Parfaitement, dit Logan. Quinton et Kaufman se sont disputés. Kaufman avait beaucoup bu. Il a perdu la tête et tiré son revolver. Harvey, qui le servait, se trouvait à ce moment-là dans le couloir. Kaufman lui a offert d'acheter sa complicité et il a accepté. Ils ont ensemble porté le corps dans un autre cabinet particulier, dont la porte se trouvait juste en face, et ils l'ont laissé là, avec le revolver.

Or, c'était le cabinet occupé par Sanford, lequel, complètement saoul, était écroulé sur sa table, avec une des entraîneuses qui tâchait de le faire revenir à lui. Il était tellement dans le cirage qu'il ne s'est rendu compte de rien. Il n'a compris la situation que longtemps après l'arrivée de la police. Entre temps, Kaufman avait fait filer Sue et

acheté également le silence de la jeune personne qui se trouvait avec Sanford. Comme ça, le coup monté était imparable. Je ne sais pas ce qu'est devenue la fille que Sanford avait avec lui, mais, après le procès, Sue a épousé Harvey et ils ont tous les deux quitté la ville. Tout de même, s'écria-t-il en terminant, tourné vers Sue Harvey, ce que vous avez fait là, c'est dégoûtant!

— Oh, je le sais! Je le sais bien! dit-elle en sanglotant, la tête dans ses mains. Mais, ajouta-t-elle après un long silence, et d'une voix brisée, je vous jure que cent fois, mille fois, j'ai voulu réparer, j'ai voulu dire la vérité. Mais j'avais tellement peur! Oh, je sais bien, ce n'est pas une excuse! Sur le moment, je n'ai pas réalisé, je ne me suis pas rendu compte de ce que je faisais! Quand j'ai compris, il était trop tard pour revenir en arrière. Et ensuite, je ne pouvais plus rien faire, à cause de Ben.

« J'ai vécu dans la terreur, vous pouvez me croire. Je me réveillais la nuit, avec des sueurs froides, et je ne pensais qu'à ça. Kaufman certifiait que Sanford serait condamné. J'ai toujours été très pauvre, et Ben..., eh bien, Ben m'a dit que comme ça nous aurions assez d'argent pour nous marier et partir. Mais, depuis, tout a mal marché; nous avons perdu l'argent, nous avons vécu dans des endroits sordides, et puis nous avons été malades presque tout le temps, et en chômage...

— C'est pour ça que vous êtes revenus, pour vous faire payer un peu plus, et cette fois par Sanford! répliqua Logan.

— Moi, je ne voulais pas, reprit-elle d'une voix rauque. Je trouvais que c'était assez d'avoir fait une mauvaise action. Elle ne nous avait pas porté chance, et je ne voulais pas tirer d'argent de cette source-là. Mais Ben y tenait, à cause de mes poumons. La doctoresse voulait que j'aille me faire soigner dans un sana. Ben disait que, s'il le fallait, il irait parler au procureur général, pourvu qu'on lui donne de l'argent. C'est pour ça qu'il est revenu, et moi, j'ai dû faire comme lui!

Elle leva vers Sanford des yeux maintenant secs et brûlants de fièvre et lui dit simplement :

— Je vous demande pardon. Si on avait découvert que j'avais assisté au meurtre, et si j'avais dû témoigner au procès, je crois que j'aurais dit la vérité... mais...

— Bon! fit Logan en se râclant la gorge. Eh bien, je crois qu'il est temps d'aller faire une petite visite au dénommé Kaufman.

— Je vous accompagne, dit Sanford.

— Vous feriez bien d'commencer par donner un coup d'téléphone à votre fiancée! lui lança Casey ironiquement.

— Restez ici, Sanford! dit Logan. Nous nous en tirerons très bien tout seuls.

— Je tiens à venir avec vous, insista Sanford.

— Minute! grommela Casey. Vous avez promis à Harvey dix billets pour sa rétractation, pas vrai?

— En effet, répliqua Sanford, un peu surpris.

— Eh bien, payez maintenant! dit Casey. Asseyez-vous là, et sortez vot'carnet d'chèques. Oui, là, tout d'suite, avant qu'vous recommenciez à faire le Jacques, et qu'il vous arrive un aut'coup dur!...

Sanford eut d'abord l'air de vouloir prendre mal la chose; puis son visage très pâle s'éclaira d'un sourire; il tira de sa poche son chéquier et son stylo, griffonna en hâte un chèque, et le détacha; il revissait le capuchon de son stylo quand un bruit de pas précipités se fit entendre dans le couloir, et la porte du salon s'ouvrit violemment.

Tous les assistants se retournèrent vers les nouveaux arrivants : c'était un détective, qui poussait sans ménagements devant lui un homme; celui-ci cherchait en vain à échapper à sa poigne de fer, et criait :

— Vous aurez de mes nouvelles, je vous le garantis! C'est une infâmie!

L'homme, très grand et fort élégant, avait relevé le col de son pardessus, et son feutre gris lui descendait jusqu'aux oreilles. Lorsque le policier en civil l'amena en pleine lumière, on put se rendre compte qu'il s'agissait précisément de Dan Kaufman.

— J'étais en train de faire une ronde autour de la maison, dit le détective, quand j'ai trouvé ce type-là qui se cachait dans le terrain vague.

— Ah, mais, j'y pense! s'écria Casey. C'est sûrement à lui qu'les gars téléphonaient, au moment où j'suis entré dans la maison!

Kaufman devint livide. Il roula des yeux effarés, puis, fixant Dutch, il hurla :

— Tu m'as vendu, crapule!

— Vendu! rétorqua Dutch. Elle est bien bonne! On s'est fait prendre, oui! Et c'est le photographe qui nous a eus!

— Ta gueule! aboya Kaufman. Je vais arranger ça. Ne dis pas un mot!

— Arranger ça! A d'autres! glapit Dutch. Vous nous avez promis qu'on ne risquerait rien, que vous aviez de l'influence, et tout, et tout. Et qu'est-ce qu'on ramasse? Regardez donc Mert, et regardez-moi! Pas parler? Avec ça que je vais me gêner! Je n'ai plus rien à perdre, et, au contraire, j'ai tout à gagner à parler!

Pour un homme de son âge, Kaufman réagit avec une rapidité et une précision surprenantes. D'un mouvement brusque, il réussit à se libérer de la poigne du détective, et sortit aussitôt de sa poche un petit revolver.

Logan hurla. Manahan et le détective bondirent pour tenter d'arracher à Kaufman son arme, et ce fut le moment que Dutch choisit pour tenter de fuir. Debout près de la porte, il se précipita vers le couloir. Mais il avait compté sans Casey qui

se trouvait de l'autre côté du battant, et qui lui fit un croc-en-jambes.

Dutch, qui ne s'en méfiait pas, bascula et s'étala tout de son long. Casey lâcha son appareil et se jeta sur le tueur avec lequel il avait un vieux compte à régler. Il l'aida à se relever et le prépara par deux légers coups du droit et du gauche dans les côtes. Puis il lui lança un direct du droit dans lequel il mit toute sa force, pesant de tout son poids. Le bandit reçut le coup en pleine figure, tomba à la renverse contre la porte et s'écroula sur les genoux. Casey le saisit par le col, et il allait le relever quand Logan lui mit la main sur l'épaule.

— Lâchez-le, dit-il. Si vous l'abîmez, c'est moi qui me ferai incendier.

Casey laissa retomber son bras, et se détendit. Touchant du doigt le pansement qu'il portait à la joue, il répliqua :

— Enfin, ça va tout d'même l'aider un peu à s'guérir, pas vrai?

Non loin de lui, Kaufman se tenait, mains en l'air, face à Manahan qui le menaçait de son propre revolver.

Casey soupira, ramassa son appareil, et ses yeux se mirent à briller; mais le ton de sa voix exprimait la lassitude, voire même le dégoût.

— Et maintenant, fit-il, il faut que j'prenne des photos!

Il fit comme il l'avait dit, puis, se tournant vers Logan, il murmura :

— Bon Dieu! Quel turbin!

— Qui donc essayez-vous de tromper? répliqua sèchement Logan. Il y a peut-être des gens pour qui c'est un turbin, mais, pour vous, c'est de la rigolade!

Il rit franchement et s'amusa à regarder Casey prendre des mains de Sanford le chèque qu'il alla remettre à Sue Harvey.

— Et voilà! dit le gros photographe. Il y a quatre ans, vous avez participé à un sale coup, mais j'ai idée qu'vous avez payé cher pour vous être tue comme vous l'avez fait. Avec ça, vous pourrez soigner vos poumons. Et c'que j'vous ai dit c't'après-midi reste vrai : si j'peux vous aider, avant qu'tout ça soit fini, dites-le-moi!... Quant à vous, ajouta-t-il, tourné vers Sanford, commencez pas à m'faire passer pour un menteur, et appelez vot'pépée, comme je l'ai promis.

— Oh, soyez tranquille, Flash! fit Sanford d'une voix rauque. Et merci mille fois!

Casey traversa la pièce, fit signe à Wade, et lui dit :

— Allons, viens, p'tit! C'est assez pour aujourd'hui!

Il s'en fut vers un guéridon sur lequel reposait la photographie encadrée de Ben Harvey, la prit, et ajouta :

— Toi, j't'ai quand même! Ç'a été bigrement plus dur que j'pensais, mais, au moins, v'là une mission d'remplie!...

(*Traduction par Jacques Brécard de* Portrait of murder.)

Mission accomplie

par Bevis WINTER

Sa mission n'était autre qu'un meurtre. Il y avait quinze longues années qu'il attendait ce moment-là.

Le bourdonnement de voix qui provenait du bureau voisin me dérangeait au point qu'il m'était parfaitement impossible de concentrer mon attention sur le dossier que j'étais censé étudier.

Je me demandais avec impatience ce que Mlle Kelly pouvait bien fabriquer avec ce trop bruyant visiteur. Sans doute insistait-il pour être reçu sans rendez-vous. Dans ce cas, pourquoi, diable, ne me laissait-elle me débrouiller avec lui? Mais les voix reprenaient sans cesse de plus belle.

Finalement, je repoussai mes papiers, fonçai sur la porte et l'ouvris d'un coup brusque. Je vis Mlle Kelly, une main innocemment posée sur la poignée de la porte d'entrée, tenir tête, à sa manière toute féminine, à un grand diable d'homme. Il inclinait la tête pour enfoncer son regard dans les yeux violets de Mlle Kelly, insistant pour être reçu sur-le-champ par M. Calvin Scott.

— Que se passe-t-il donc? demandai-je.

— Oh, excusez-moi, M. Scott, dit Mlle Kelly. Ce monsieur ne veut pas prendre de rendez-vous et refuse de sortir. Je lui ai dit...

— Je désire vous voir main-

Agé de trente-cinq ans, Bevis Winter, auteur prodigieusement fécond, a déjà publié quatre-vingts romans et une centaine de nouvelles. Précisons, pour les amateurs de chiffres, qu'il a écrit, durant ces six dernières années, quelque trois millions et demi de mots! Son étonnante facilité, ainsi que le genre de ses histoires, l'apparentent à Edgar Wallace.

tenant, Scott, interrompit le visiteur. Dites-lui de me laisser entrer.

Il était grossier d'aspect et brusque dans ses manières. Je ne l'avais jamais vu auparavant.

Je répondis poliment, mais fermement :

— Si vous désirez me voir, Mlle Kelly va vous fixer un rendez-vous. C'est pour cela qu'elle est ici.

— Je ne peux pas attendre d'avoir un rendez-vous, dit-il. Il faut que je vous voie tout de suite. C'est à propos d'une affaire criminelle.

— Il en est toujours ainsi, lançai-je. Mais je suis extrêmement occupé...

— C'est une affaire de meurtre, trancha-t-il.

Je le regardai, me demandant s'il avait bien tous ses esprits. Il ne cessait de me fixer et quelque chose dans ses yeux trop brillants me fit comprendre qu'il serait encore plus simple de lui accorder un entretien de quelques minutes que de le convaincre que j'étais trop occupé pour le recevoir.

Je pris une décision pour arranger les choses, sans pour cela faire perdre la face à Mlle Kelly.

— Je peux vous accorder dix minutes avant de me rendre au palais. Cela ira-t-il?

Il acquiesça de la tête et se dirigea, sans plus attendre, vers la porte de mon bureau. Mlle Kelly me regarda, visiblement ennuyée. Je m'empressai de suivre mon visiteur obstiné.

Je refermai la porte et lui indiquai un siège avant d'aller prendre place derrière mon bureau. Ignorant mon geste, il vint s'appuyer sur le bureau et, penché en avant, me dévisagea attentivement.

— Je suis en route pour la Floride. Mais auparavant, je désire vous charger d'une affaire.

— Quelle sorte d'affaire? demandai-je, indisposé par sa brusquerie.

— D'ici demain, dit-il, j'aurai commis ce que la police considèrera comme un crime très sérieux.

— Vous avez frappé à la mauvaise porte, dis-je. Je n'entre pas dans ce genre de complot.

— Ne m'interrompez pas, aboya-t-il. Je peux vous dire dès maintenant que c'est une cause que vous ne pouvez pas perdre. J'ai simplement l'intention de défendre mes droits, un point c'est tout. Mais la police ne manquera sans doute pas d'appeler ça un crime.

— Avant d'entrer, vous m'avez parlé d'une affaire de meurtre.

— Oui, dit-il, ce sera un meurtre.

Son visage s'assombrit; d'un coup de menton, il lança sa barbe en avant, l'air menaçant, et des rides se creusèrent autour de ses yeux.

— Et je désire que vous vous chargiez de ma défense, réellement...

L'idée d'avoir affaire à un fou commençait à se faire jour dans mon esprit. Je glissai la main avec

précaution vers un bouton placé sur mon bureau. Il surprit mon geste et se mit à sourire.

— Oh, ne vous affolez pas, Scott, murmura-t-il tranquillement. Je ne suis pas fou. Je suis plus sain d'esprit que vous. Bien plus que la plupart des gens du dehors.

— Du... dehors... répétai-je lentement. Vous avez été en prison?

— Je viens d'être libéré. Ce matin. Et j'ai attendu quinze ans pour mettre mon projet à exécution.

J'avais à nouveau à prendre une décision rapide. Peut-être avais-je affaire à un fou; ou pour le moins, cela j'en étais sûr, à un homme rongé intérieurement par une quelconque obsession. Mes expériences avec les détenus de différentes prisons m'avaient appris à redouter les tournures catastrophiques que pouvait prendre leur déséquilibre mental, lorsqu'ils se heurtaient à l'incompréhension ou à l'indifférence. Le mieux était de les laisser parler.

Je lui tendis une cigarette et l'invitai une fois de plus à s'asseoir. Cette fois, il s'assit.

— Procédons par ordre, mon vieux, dis-je. Racontez-moi d'abord votre histoire si vous voulez que je puisse vous aider.

Il tira longuement sur sa cigarette avant de prendre la parole.

— Vous souvenez-vous de l'affaire Fingale en 1939?

— Non, dis-je.

— C'était une affaire de meurtre. Une femme nommée Elizabeth Fingale fut assassinée par son mari. Le mari, Alfred Fingale, récolta vingt ans. La charge avait été ramenée à un homicide sans préméditation.

Je me mis à fouiller dans le tréfonds de ma mémoire dans l'espoir d'y découvrir quelques détails sur l'affaire dont il me parlait. Mais, en 1939, je n'étais qu'étudiant en droit et force me fut de dire :

— Si ce que vous avez à me dire a quelque rapport avec cette affaire, il vaut mieux que vous me l'exposiez dans son entier.

— Le mari était accusé d'avoir poignardé sa femme et de l'avoir



jetée à la mer. Il y avait quantité de preuves contre lui, pour la plupart accidentelles. Ses empreintes digitales avaient été relevées sur un couteau à pain trouvé dans la salle à manger; du sang avait éclaboussé un peu partout dans la maison. On avait entendu le mari se quereller avec sa femme, la menaçant de la tuer. Un facteur et un jardinier déclarèrent sous serment avoir entendu ces menaces. Des traces de pas, — les traces de pas du mari, — pouvaient être suivies de la villa où ils habitaient jusqu'à la mer. Il y avait même un mobile... le mari avait découvert que sa femme était infidèle. Un jeune docteur était impliqué dans l'affaire, un certain Dr Erasmus Sterling.

— Et alors? demandai-je vivement dès qu'il se tut.

Il pinça les lèvres et laissa échapper un mince filet de fumée qui s'éleva en spirale. Puis il murmura lentement, doucement :

— Je suis Fingale. Alfred Fingale. J'ai fait quinze ans de prison pour ce crime. Quinze sur les vingt que je m'étais vu infligés pour homicide sans préméditation.

— C'est bien ce que je pensais tout le long de votre histoire, dis-je en hochant la tête. Je suppose que vous avez passé toutes ces années à ruminer votre rancœur contre ce docteur et que vous avez maintenant l'intention de le tuer pour vous venger, n'est-ce pas?

Il ne dit rien. Je poursuivis :

— C'est de la pure folie. Ça ne vous mènera à rien. La vengeance est une stupidité. Oubliez ça. Repartez à zéro. S'il y a...

— Ne vous emballez pas comme ça, M. Scott, dit-il d'une voix traînante. Vous vous mettez le doigt dans l'œil.

— Que voulez-vous dire?

Je le regardai avec étonnement.

— Je n'ai pas l'intention de tuer le docteur Stirling. Oh, oui, bien sûr, je sais où il se trouve. Je le sais depuis des années par un de mes amis du dehors. J'ai été tenu au courant de ses moindres faits et gestes durant ces quinze dernières années. Mais je n'ai pas l'intention de le tuer.

— Alors je ne comprends plus, dis-je. Vous feriez bien d'éclairer votre lanterne. Et faites vite, je vous prie, car je dois me rendre au Palais d'ici peu.

— Je n'ai pas tué ma femme, dit-il; sa voix s'était aigrie. Je n'ai jamais tué personne. J'étais encore un jeune homme à l'époque. Ma tante venait de mourir, me laissant quelque argent. Trente mille dollars. Elizabeth et moi étions ensemble depuis pas mal de temps, mais elle ne désirait pas m'épouser. Je ne gagnais pas assez d'argent; c'était une des raisons. Mais les choses changèrent lorsque je fis cet héritage et c'est à ce moment-là que nous nous sommes mariés. Elle me poussa à investir cet argent dans la

construction de petites cabanes en bois pour les touristes, en plein cœur de la Floride. Je ne savais pas pourquoi sur le moment, mais je découvris par la suite qu'elle me trompait avec le fils de notre docteur, — docteur lui aussi, — un chirurgien.

« Je n'étais qu'un jeune fou et je n'avais pas grande expérience des femmes, ni des affaires. En un rien de temps, elle trouva le moyen de tout investir à son propre nom. Je la laissai se débrouiller avec les questions financières et m'attelai à la tâche de m'occuper des cabanes. Cela me prenait dix-huit heures sur vingt-quatre et, pendant tout ce temps, elle devait continuer à voir le docteur Stirling à loisir. Un jour, elle partit à Miami pour se reposer. La location des cabanes était alors d'un bon rapport et nous avions embauché du personnel, si bien que je décidai d'aller la retrouver au bout de quelques jours. Je voulais la surprendre... je la trouvai avec Stirling.

« C'est à la suite de cela que commencèrent nos fréquentes querelles. Je la soupçonnais de chercher le divorce pour épouser Stirling. Elle avait une sale façon de m'irriter, me poussant délibérément à bout. Plusieurs personnes nous entendirent nous disputer. Il m'arriva même de la menacer de la tuer, dans les moments de colère.

« Puis, un soir, je la surpris en train d'ouvrir une lettre. Elle essaya de la cacher lorsqu'elle me vit. J'en conclus qu'il s'agissait d'une lettre de Stirling et je demandai à savoir ce qu'elle contenait. Elle refusa de me le dire. Elle avait encore à la main le couteau dont elle s'était servi pour ouvrir la lettre, un couteau à pain. Dans un mouvement de colère, elle planta le couteau dans la table, le manche se cassa et elle s'ouvrit la paume de la main. Cela saignait en abondance. Je courus chercher de la gaze et tentai d'arrêter ce flot de sang. Elle ne voulait pas me laisser appeler un docteur. Il y avait du sang un peu partout, comme si nous avions laissé courir, tout autour de la pièce, un poulet auquel nous aurions tranché la tête.

« Le couteau à pain était tombé. Je le ramassai et m'apprêtai à le passer sous l'eau lorsqu'elle me demanda de le poser et de venir lui resserrer son pansement. Je mis le couteau sur la table et l'oubliai complètement. L'incident m'avait même fait oublier ma colère. Elle semblait heureuse de m'entendre lui demander pardon pour mon emportement. Elle me promit de ne plus revoir Stirling.

« Elle me dit qu'elle rassemblerait toutes ses lettres et les cadeaux qu'il lui avait faits et qu'elle irait les jeter dans la mer. Je me mis à rire et lui dis de ne pas être si stupide. Je lui expliquai qu'on pouvait très bien les brûler ou les lui retourner. Mais elle insista. Elle consentait à

brûler les lettres, mais elle voulait que le reste fût jeté à la mer. Je décidai de me prêter à ses caprices. Après tout, je venais de reconquérir ma femme et je me sentais heureux. Comme je vous l'ai dit, j'étais jeune et je n'avais pas grande expérience des femmes.

« C'est ainsi que cette nuit-là, je descendis vers la côte, chargé de la malle dans laquelle elle avait entassé tout ce que lui avait donné Stirling. C'était une vieille malle à effets dont la taille imposante me donna pas mal de fil à retordre. Arrivé sur le bord d'une petite crique, je la balançai dans la mer et, tandis que je revenais sur mes pas, je m'aperçus qu'Elizabeth m'avait suivi. Elle avait retiré ses chaussures et avait marché sur le côté de l'étroit sentier. Ce point devait prendre par la suite une importance énorme, car seules mes traces de pas, profondément imprimées dans le sol en raison de la lourde malle que je portais, seules mes traces de pas, dis-je, furent relevées le long du sentier conduisant à la mer. Non seulement elle m'avait suivi, mais elle avait arraché son pansement et avait fait en sorte de laisser couler des gouttes de sang, précisément là où j'avais marché.

« De retour à la villa, elle déclara qu'elle avait l'intention de se rendre à l'hôpital pour se faire soigner la main, tandis que je m'occuperais des clieuts attardés. Elle avait retrouvé son calme et je la laissai partir seule. Et j'attendis. J'attendis des heures. Elle ne revint jamais. En fait, je ne l'ai jamais revue depuis.

« Je me faisais du souci, naturellement. Je pensai tout de suite à Stirling et j'allai le trouver. Il me jura qu'il n'avait pas vu ma femme depuis des semaines. Puis il se fit méfiant et se mit à me poser des tas de questions. Je m'emportai et le plantai là, sans répondre à aucune d'elles. Je venais de rentrer à la maison lorsque la police arriva.

« Ils commencèrent par me questionner poliment. Je leur racontai exactement ce qui était arrivé et leur dis qu'Elizabeth était partie se faire panser la main. Ils téléphonèrent à l'hôpital à titre de vérification et apprirent qu'on ne l'avait pas vue.

« Puis, dans la cuisine, ils tombèrent sur le couteau maculé de sang. Il y avait mes empreintes sur le manche. Enfin ils relevèrent mes traces de pas et des gouttes de sang sur le sentier conduisant à la mer — mes traces de pas, profondément marquées, ce qui indiquait que j'avais porté un lourd fardeau. Quant à celles d'Elizabeth, il n'en était pas question puisqu'elle avait marché sur le bord du sentier. Ils me demandèrent alors qu'elle était la nature de mes rapports avec ma femme. Je leur dis la vérité. Puis les gens qui nous avaient entendus nous quereller, qui m'avaient entendu la menacer de la tuer, furent interrogés à leur tour. De fil

en aiguille, la police en vint à m'accuser d'avoir assassiné Elizabeth et de l'avoir jetée à l'eau. Entre temps, la mer s'était retirée et il n'y avait aucune trace de la malle.

« Que pouvais-je faire? Elizabeth avait disparu et tout laissait penser que je m'étais débarrassé d'elle. Quelques jours plus tard, la malle vint s'échouer sur la plage, ouverte et vide. Toute la côte fut alertée et les recherches se poursuivirent de jour et de nuit, mais jamais la mer ne rejeta son corps. Mon avocat en profita pour plaider l'absence de *corpus delicti* et ce fut notre principale ligne de défense.

« La charge fut ramenée à un homicide sans préméditation. Je fus condamné à vingt ans, puis j'obtins une réduction de peine de cinq ans pour bonne conduite. Et maintenant je suis sorti.

Lorsqu'il se tut, je jetai un coup d'œil à ma montre. J'étais déjà en retard pour l'audience.

— Votre histoire, dis-je, me semble tout à fait sincère. Et c'est ce que vous avez raconté au tribunal?

— A peu de choses près. Quelques détails me sont apparus par la suite, en prison. Des choses comme le fait de me suivre jusqu'à la mer en marchant délibérément sur le bord du sentier, de façon qu'on ne retrouve que mes traces de pas. Et aussi ce coup d'arracher son pansement pour qu'on relève des gouttes de sang tout le long de mon chemin. Petit à petit, j'ai tout rassemblé et la vérité m'est apparue...

— Vous voulez dire que vous pensez que votre femme est en vie, qu'elle et cet autre homme vous ont eu? Qu'ils ont tout combiné?

— Pardi! C'était une diabolique machination pour se débarrasser de moi et épouser Stirling. J'ai l'impression que c'est lui qui a presque tout imaginé. Elle n'était pas assez rusée. Et tout était si parfait. Mais je vais lui montrer...

Je l'interrompis.

— Avez-vous essayé de savoir où se trouve actuellement votre femme? Peut-être est-elle devenue amnésique.

Il secoua la tête.

— Non. Elle a disparu, d'accord, mais elle n'a pas perdu la mémoire. Elle avait emporté une certaine somme d'argent qui lui a permis de vivre à l'écart, le temps qu'on me juge et qu'on m'envoie en prison. Puis elle est revenue. Elle avait changé sa personnalité et adopté un nom d'emprunt. Et maintenant elle est devenue Mme Stirling.

— Vous voulez dire qu'elle a épousé le docteur? Comment savez-vous cela?

Il eut un sourire amer.

— J'avais des amis. Ils m'ont fait parvenir des photos de la femme de Stirling, de celle qu'il épousa après mon départ. Et ils n'ont cessé de me tenir au courant de tout ce que Stirling a pu faire durant ces quinze

dernières années. Il a même eu d'elle deux enfants.

— Mais votre femme est bigame, si ce que vous me dites est vrai.

Il avait presque réussi à me convaincre, en dépit de mes efforts pour rester objectif. Il avait raconté son histoire si simplement, si directement.

— Elle est pire que ça, dit-il avec amertume. Elle avait projeté de me tuer, de me faire pendre pour un crime que je n'avais pas commis. C'est par miracle que je m'en suis tiré avec vingt ans de prison au lieu de la peine de mort.

— Avez-vous parlé de ça à la police? lui demandai-je. Leur avez-vous dit que vous soupçonniez Mme Stirling d'être votre femme?

— Non, rugit-il, j'attendais de voir Stirling. C'est entre lui et moi maintenant.

— Vous avez repris contact avec lui? Lui avez-vous parlé depuis votre sortie de prison?

— Je lui ai téléphoné ce matin pour prendre rendez-vous. (Il se mit soudain à sourire, tout en tapotant de la main le renflement de sa poche.) Je lui réserve une petite surprise. Il a consenti à me recevoir cet après-midi. Il pense que je m'appelle Menzies. En réalité, je lui ai dit que c'était Némésis, mais il a mal compris et m'a répété Menzies... L'erreur sera bien vite rectifiée, ajouta-t-il en riant tout bas.

— Qu'allez-vous faire? demandai-je.

— Vous chargerez-vous de l'affaire?

— Quelle affaire? demandai-je avec impatience. De quelle affaire voulez-vous parler?

— Je vais être arrêté pour meurtre, dit-il, lentement. Cela ne prendra pas beaucoup de votre temps parce qu'ils ne peuvent pas me faire comparaître deux fois pour le même meurtre. Vous comprenez, *je vais tuer Elizabeth Fingale*. Qu'est-ce que vous pensez de ça comme châtiment? Je peux me permettre de la tuer ouvertement, tranquillement, en prenant tout mon temps pour me remémorer ces quinze années passées en tôle. Et je ne serai pas jugé parce qu'on ne peut pas me condamner pour le meurtre d'une morte.

Je le regardai, frappé de stupeur.

— Vous ne pouvez pas faire ça! dis-je.

Mais je savais qu'il *pouvait* très bien s'en tirer s'il lui était possible de prouver que Mme Stirling était sa femme, Elizabeth, légalement assassinée quinze ans plus tôt.

— Mais avez-vous des preuves? Pouvez-vous réellement prouver qu'elle est votre femme? demandai-je.

— Si je peux, dit-il, vous chargerez-vous de l'affaire?

Automatiquement, je fis signe que oui.

Sans ajouter un mot, il se leva, fonça sur la porte et sortit de mon bureau.

C'était une situation invrai-

semblable. Une seconde de réflexion et j'agrippai le téléphone pour appeler la police. Je parlai à mon ami, l'inspecteur Robert Hervey, lui racontant brièvement ce qu'il avait besoin de connaître. Je savais qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

J'annulai tous mes rendez-vous de la journée. Je ne pus avaler une bouchée au déjeuner. A trois heures, je reçus un coup de fil du commissariat de police.

— Nous venons d'arrêter un homme nommé Alfred Fingale, M. Scott. Il dit que vous êtes son avocat. C'est son droit de demander à vous parler, évidemment, mais...

— Je serai là dans un instant, tranchai-je. Quelle charge avez-vous contre lui?

— Meurtre, lança l'inspecteur d'une voix cassante. Il s'est rendu chez un docteur et a descendu la femme du toubib, comme ça, de sang-froid. Nous pensons que le type est fou. Mais c'est son droit, malgré tout, de voir son avocat.

Dix minutes plus tard, j'étais au commissariat central. Fingale était dans le bureau de l'inspecteur, écroulé sur une chaise. Il avait l'air abattu, effondré. Je me sentis envahi d'une immense pitié. J'avais l'impression qu'il ne se rendait pas compte de ma présence; il semblait d'ailleurs étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

— Vous ne pouvez inculper mon client, vous savez, dis-je à l'inspecteur. C'est une affaire de...

— Je sais, trancha l'inspecteur. Un homme ne peut être jugé deux fois pour le même meurtre. (Il eut un rire cruel avant d'ajouter) : Mais vous aurez quand même une affaire sur les bras, Scott, *celle qu'il a tuée n'est pas sa femme.*

Je me laissai tomber sur une chaise.

— Quoi? demandai-je, le souffle coupé.

— Il s'est trompé de femme. Il nous a raconté toute son histoire. Elle n'est pas à mettre en doute, nous en avons la preuve formelle; la lumière a jailli, il y a quelques instants, au cours d'une violente discussion. Sa femme est effectivement en vie, d'accord, et elle est bien mariée à un docteur Stirling. Mais pas au docteur Stirling qu'il est allé trouver ce matin. La femme qu'il a tuée s'appelait autrefois Mlle Angela Truelove.

— Vous voulez dire qu'il y a deux docteurs du même nom exerçant dans la ville? articulai-je faiblement.

— En fait, répliqua l'inspecteur, il y en a trois.

— Mais... mais Fingale n'a donc pas vu que ce n'était pas sa femme, Elizabeth?

L'inspecteur haussa les épaules.

— C'est l'histoire classique, dit-il. Le type a mûri, pendant des années, un meurtre de sang-froid. Assis dans sa cellule, il a ruminé ça, calmement, calculant les moindres détails, comme ils le font tous dans ces cas-là. Mais le

moment venu, il a perdu la tête. Il se rendit chez le docteur et demanda à voir Mme Stirling. La femme qui l'avait reçu le pria de le suivre et lui ouvrit la porte pour le laisser passer. Il entra en tirant...

Je hochai la tête tristement.

— Évidemment, dis-je, il s'attendait à la trouver changée. Ses amis lui avaient raconté qu'elle avait complètement modifié ses apparences avant de revenir pour épouser Stirling.

Fingale leva les yeux et sembla s'apercevoir seulement de ma présence. Il murmura dans un souffle :

— J'avais oublié qu'il y en avait trois.

(*Traduction par Christian Roart de* Mission Accomplished. — *Dessin de Jacques Warot.*)

● Landru fut un accusé intraitable, aux réparties à l'emporte-pièce. Il nia ses crimes jusqu'au bout. L'avocat général que cette défense énervait lui jeta : « Défendez-vous. Pour la septième fois, je vous répète que tout à l'heure, je demanderai votre tête au jury. »

A quoi Landru de répliquer sans ciller : « Et moi, pour la septième fois, je vous répète que je n'en ai qu'une à donner ! »

● Les agences de police privée, dont les activités sont soumises au contrôle d'un service du ministère de l'Intérieur, recrutent leur personnel dans les milieux les plus divers. Elles emploient peu d'anciens policiers, mais, en revanche, beaucoup d'hommes de loi. Leurs détectives ne peuvent pas, comme aux U.S.A. dans certains cas, procéder à une arrestation. De l'adultère procède la moitié des affaires qu'elles traitent. Le reste concerne la recherche de renseignements de moralité, ou financiers, la surveillance de suspects, la chasse aux fugueurs, la protection parfois et, bien rarement, l'enquête digne d'inspirer un bon roman policier. L'aventure pour leurs agents est plus souvent au coin d'un ouvrage de droit qu'au bout de la rue.

● En correctionnelle, à la 16e chambre :
Le prévenu : « Je ne peux plus travailler régulièrement. Je suis malade. »
Le président : « De quoi souffrez-vous ? »
Le prévenu : « De paralysie ! »
Le président : « De quoi vivez-vous ? »
Le prévenu : « Je suis marchand à la sauvette ! »

● Me de Moro-Giafferi ne déteste rien tant que de plaider devant des juges distraits. Cela lui arrive qûelques fois. Alors il s'interrompt et attend, sans patience, que leur attention soit de nouveau revenue. Un jour lassé d'attendre il se tourna vers la salle pendant que les magistrats échangeaient à voix basse d'urgentes et mystérieuses confidences. Et il lança : « Je les préfère quand ils dorment. »

La dette est payée

par

BEN HECHT

Il était aux premières loges pour assister au spectacle le plus passionnant du monde : la découverte d'un meurtrier.

Quand je me trouve dans un cabaret élégant, où une certaine clientèle affiche de tuer le temps d'un air blasé, je ne manque jamais d'y déceler les indices prometteurs d'événements graves. Mes nombreuses années d'expérience journalistique m'incitent évidemment à assimiler les gens à la mode ou célèbres à de gros titres en première page. C'est dire que jamais je ne pénètre dans une de ces serres chaudes sans avoir la sensation qu'autour de moi se cachent les protagonistes de scandales importants qui éclateront avant longtemps.

Ils sont tous là, assis dans l'antichambre doré du suicide, de la faillite, et du chantage, étincelants de tout ce que la vie a pu leur procurer de richesses, y compris le plus dangereux de tous les trésors : l'ennui. Jamais vous ne croiriez que ces héros et ces héroïnes, aux visages de mannequins, ne sont pas, en réalité, ce dont ils ont l'air, à savoir des marionnettes enrubannées, souffrant d'insomnie, venues en ce lieu se dévisager les unes les autres en bâillant à qui mieux mieux. Et pourtant c'est un trompe-l'œil. Car, parmi cet entassement de gens à l'aspect moribond se trouvent

---

Ben Hecht, dont vous avez fait la connaissance dans notre premier numéro, avec Le miracle des quinze assassins *est non seulement un écrivain d'une rare imagination, mais encore un maître de l'analyse psychologique. Rarement ses qualités se sont manifestées d'aussi éclatante façon que dans la longue nouvelle, d'un réalisme si cru et si vivant, que nous avons le privilège de pouvoir vous présenter aujourd'hui.*

---

réunis la beauté, le talent, et la fortune. Et même s'ils ont l'air de s'ennuyer à périr, vous pouvez être sûrs que le démon n'est jamais loin d'eux, leur jouant en sourdine une des sérénades dont il a le secret.

J'ai un ami, le Dr Mortimer Briggs, — dans l'intimité, Morty, — qui s'est spécialisé dans la psychiatrie, à la manière du célèbre Haroun-al- Rachid. Il passe sa vie à se promener en ville après minuit, à fouiller dans tous les coins où certaines psychoses se manifestent plus particulièrement, et, du même coup, sans doute cherche-t-il ainsi des clients.

Cet examinateur d'âmes m'a affirmé que le cabaret *El Granada*, son poste d'observation favori, est sans conteste le lieu le plus propice de la ville à des observations cliniques; en sorte que j'ai pris l'habitude d'y faire en sa compagnie de fréquentes stations. Le principal intérêt qu'offrent pour moi ces soirées réside en Morty lui-même, car c'est un compagnon aussi intelligent qu'instruit, et il possède au plus haut degré l'art de transformer les gens les plus ordinaires en loups-garous et autres êtres monstrueux : c'est là un des côtés de la psychiatrie qui m'a toujours séduit.

A *El Granada*, m'assure Morty, on trouve réunis, après minuit, ceux de nos compatriotes qui sont torturés par le démon, des gens riches, des célébrités, des beautés. Les riches sont des esprits faux et pervertis, car, tous, sans exception, ils ont plus le souci d'accroître leurs biens, que d'affiner leur intelligence. Quant à leurs compagnons de plaisir, les hommes et les femmes qui s'adonnent aux beaux-arts, ils se trouvent dans une situation pire encore. En effet, seuls les artistes à succès peuvent se permettre de passer des heures à cuire dans le cabaret *El Granada*; or, médicalement parlant, rien n'est plus préjudiciable au génie que le succès. Il substitue les articles de presse aux rêves de perfection et les cocktail-parties à la recherche de la beauté pure. Le renom, prétend Morty, est une sorte de cercueil de verre dans lequel le talent, hier encore créateur, se momifie et gît, exposé à l'admiration des foules, dans tout l'éclat que lui confère le snobisme. Enfin, s'il faut parler de la beauté, on doit admettre que toutes les dames qui resplendissent chaque nuit à *El Granada* sont bien plus des fantômes que des femmes. Elles sont superficielles et dangereuses. Tels des mirages, elles ont pour seule raison d'être d'exciter l'appétit et l'imagination des hommes, alors qu'en fait elles ne peuvent rien leur offrir qui puisse réellement nourrir l'un et l'autre!...

Pendant plusieurs mois, nous avons été presque chaque nuit, nous faire bousculer dans ce chaudron artistiquement décoré qu'est *El Granada*; et, au cours de cette période, la presse n'a pas fait connaître moins de quatre suicides, un meurtre, quinze

divorces, et d'innombrables événements moins importants, y compris les cas de bigamie, de trahison, et d'abus de confiance. Aucun de ces faits ne s'est produit dans l'établissement même, mais chacun des protagonistes de ces histoires violentes avait pour habitude de venir régulièrement bâiller à une de ses tables.

Ce fut au cours d'une des soirées passées avec le docteur Morty que je fus témoin des débuts du baron Corfus, lesquels représentaient le lever de rideau d'un drame aussi incroyable qu'un conte des *Mille et Une Nuits*; l'avenir devait prouver que si ce début offrait de sinistres promesses, celles-ci allaient être abondamment tenues.

Certes, rien ne pouvait faire supposer ce qui allait se passer, lorsque, ce soir-là, un élégant personnage, de haute taille et au teint cireux, fit pour la première fois son entrée dans le cabaret. Minuit venait de sonner et, à ce moment-là, *El Granada* est tellement plein d'hommes et des femmes connus, qu'il est pratiquement impossible à qui que ce soit d'attirer tant soit peu l'attention.

L'arrivée d'un homme grisonnant, tiré à quatre épingles, portant un camélia à la boutonnière, et accompagné d'une jolie fille emmitouflée dans des fourrures également ornées de camélias, n'est pas plus remarquable à minuit, en un tel lieu, que la bousculade dont seraient victimes deux ménagères dans le métro à midi. Que Ganzo, le premier maître d'hôtel, se dérangeât pour conduire lui-même ces clients à la table qui leur était réservée, cela ne prouvait aucunement leur exceptionnelle qualité : cela signifiait tout simplement qu'un billet de vingt dollars était passé de la poche de l'un dans celle de l'autre.

C'est pourquoi, donc, l'entrée du baron Corfus et de son amie ne provoqua aucun remous. Et pourtant je me rappelle très bien que Morty remarqua aussitôt le nouveau venu.

— ... Jamais encore vu ce type-là! grommela-t-il... Et la fille aussi m'est inconnue.

— Pas vilaine, répliquai-je sur le même ton.

Quand on émet une opinion devant Morty, il faut y aller prudemment, de peur qu'il n'explose. La psychiatrie a en



effet pour base essentielle la contradiction.

— Déshabillez-la, grattez le vernis, et dénouez ses cheveux, reprit le docteur, et vous vous trouverez en présence d'un cas bénin d'atrophie de l'hypophyse, auquel il faut ajouter une pointe de Narcissisme.

— Pour moi, fis-je, elle a l'air de Salomé. Croyez-vous que ces cheveux roux soient naturels?

— Les cheveux sont naturels, admit à contre-cœur le grand savant, mais les yeux sont vitreux. L'homme est infiniment plus intéressant.

— Il semble bien conservé, fis-je.

— Quelle erreur! répliqua, tout heureux Morty. Il est au contraire au dernier degré de la désagrégation physique. Un malade atteint de cachexie, mais bien habillé, a toujours l'air d'un diplomate en représentation.

Morty s'épongea le visage avec un de ses nombreux mouchoirs. Contrairement à beaucoup de psychiatres, il n'était pas gros, et pourtant il ne cessait de ruisseler de sueur, quelle que fût la température. Il s'essuyait avec de petits gestes furtifs et rapides, comme s'il espérait que personne ne remarquerait cette anomalie.

— D'autre part, ajouta-t-il, le calme de cet homme-là est anormal : il ne peut provenir que de son artériosclérose. Un drôle de phénomène! murmura-t-il en changeant de mouchoir. Oui, un drôle de type!

Je voudrais décrire le nouveau venu tel qu'il m'apparut pour la première fois. Son attitude était manifestement si étudiée qu'il semblait impossible de déterminer son âge; il émanait de lui un mélange de charme et de distante réserve. Son visage au teint blafard, aux mâchoires allongées, et aux lèvres minces, paraissait exagérément soigné et lustré, comme s'il était en train de jouer un rôle. Les boucles de ses cheveux d'un gris métallique, serrées tout contre le crâne, donnaient l'impression d'avoir été vernies plutôt que peignées.

Mais l'attrait principal du personnage résidait en ses yeux. Ils étaient fermés, presque hermétiquement. Il tenait ses paupières closes, comme s'il ne pouvait supporter la lumière, en sorte que ses yeux mêmes se se réduisaient à deux petites lignes, comme les traits de l'alphabet Morse.

— A mon avis, il est presque aveugle, reprit Morty, lentement, et il cligne ainsi des yeux pour tenter d'y voir un peu mieux. A moins que...

— A moins que quoi? fis-je, humblement.

— A moins qu'il soit fou à lier. Un homme ne ferme habituellement les yeux de cette façon-là que pour une seule raison : il ne veut pas qu'on le reconnaisse. J'appelle ces gens-là des autrucho-maniaques...

Morty parut fort satisfait de la plaisanterie.

— Mais dites-moi, répliquai-je, cela me paraît une étrange attitude pour un client d'une

boîte de nuit comme *El Granada*!

— C'est son âme, et non pas son camélia, qu'il cherche à cacher aux yeux du monde, me répondit Morty.

L'orchestre se remit à jouer. Le cabaret ne cessait de se remplir, ce qui signifiait que les gens élégants et célèbres se trouvaient réduits à l'état de sardines, ne pouvant pour ainsi dire plus ni boire, ni manger, ni parler. Les danseurs s'écrasaient les pieds sur l'étroite piste, cependant que les serveurs commençaient à être pris de panique, dans une atmosphère de moins en moins respirable.

Le baron Corfus s'était encastré dans cette masse de fêtards, comme si elle constituait son élément naturel. A une heure et demie du matin, le nouveau venu se leva et quitta la salle. Morty et moi nous fîmes automatiquement de même et, nous frayant un chemin vers la sortie, nous fûmes imités par une vingtaine d'autres clients dont l'ennui avait atteint les limites de ce qu'un système nerveux peut supporter.

Tout en gagnant la rue, dont l'air frais me ressuscita, je me demandai, sans y attacher d'importance, qui pouvait bien être ce dandy un peu mûr, à l'aspect si vitreux et flétri, qui nous devançait de quelques pas, et quelle pouvait être la cause des insomnies qui l'incitaient à venir passer sa soirée dans cette étuve.

Une automobile vint se ranger devant le cabaret. Le baron tendit à Yvan, le chasseur, un billet de cinq dollars, pour prix de son unique salut, et monta dans sa voiture avec sa jolie amie rousse.

— Oui, vraiment, c'est un type très étrange, dit Morty, et j'espère bien qu'on le reverra souvent!

Le souhait de mon am fut largement exaucé, car pendant les semaines qui suivirent, *El Granada* nous procura une nouvelle distraction en la personne de ce mystérieux homme.

En fait, on ne réalise pas rapidement, en général, que l'on se trouve en face d'un mystère, car celui-ci représente seulement le côté négatif des événements, le rideau épais qui cache le drame. Il nous faut regarder longtemps ce rideau avant même de nous rendre compte qu'il se dresse devant nous. Mais, une fois qu'on l'a bien repéré, on est aux premières loges pour contempler le spectacle le plus passionnant du monde : la révélation de ce qui jusqu'alors nous demeurait caché.

Le baron Corfus, — dont le nom nous fut donné par le maître d'hôtel, — devint donc notre spectacle quotidien, et beaucoup plus celui auquel Morty s'intéressa que le mien. Car si je me contentai de prendre plaisir à ne rien savoir et à tout imaginer, Morty, bien au contraire, passa son temps à cher-

cher des solutions au problème.

Après avoir discrètement étudié pendant plusieurs semaines notre client au camélia, Morty me déclara que la piste présentait divers indices significatifs. Tout d'abord, le départ, invariablement fixé chaque nuit à une heure et demie du matin constituait une sorte de cérémonial révélant un tempérament de maniaque. Mais, comme mon excellent ami s'arrangeait pour déceler des signes de folie chez presque tous les individus qui tombaient sous son regard inquisiteur, je ne me suis pas montré très impressionné.

— L'originalité du cas qui nous occupe, déclara-t-il, c'est que nous y voyons une forme de démence active. Tous tant que nous sommes, nous souffrons de dérangement mental, mais il s'agit là de démence passive. On peut appeler cela une défection psychique, si l'on veut. Mais la démence du baron tend à un but déterminé. Il joue un jeu et, chaque nuit, il poursuit la réalisation d'un plan secret.

— Mais quel plan? demandai-je, modeste.

— Ça, je ne le sais pas encore, répliqua, tout rayonnant mon Sherlock Holmes, mais je le saurai bientôt. Tout ce que nous savons pour l'instant, c'est que le baron arrive ici fort cérémonieusement à minuit tapant, avec une jeune personne à qui il ne s'intéresse en aucune façon; et puis nous savons aussi que cet infatigable exhibitionniste refuse obstinément d'entrer en contact avec les clients du cabaret, quels qu'ils soient.

Nous avions en effet remarqué que notre mystérieux bonhomme avait opposé un refus glacial à une douzaine de tentatives émanant de ses voisins de table, désireux de nouer des relations avec lui. J'avais mis ce fait sur le compte d'un tempérament jaloux à cause de sa compagne.

— Cela ne tient pas debout, m'affirma Morty. Le baron n'est aucunement jaloux. Il est occupé, et ne veut pas qu'on le dérange.

— Occupé à quoi faire? demandai-je humblement.

— A se cacher, dit Morty, et à tirer des plans!

Ce fut moi qui remarquai le premier, un beau soir, que le baron avait changé de compagne. Sa nouvelle amie, non seulement portait la même fourrure garnie de camélias, mais elle avait des ongles aussi soigneusement vernis que la précédente, elle brillait du même éclat artificiel, évoquant quelque très joli mannequin de cire, et, surtout, elle était également rousse.

— Eh bien, voici un nouvel indice! dis-je. Le baron en tient décidément pour les rousses!

— Votre déduction ne vaut rien, me répliqua mon ami. Un homme qui garde constamment les yeux fermés ne ce soucie guère de la couleur d'une chevelure. Que cette femme soit également rousse n'est qu'une coïncidence.

Néanmoins, je pus me rendre

compte que Morty n'était pas aussi affirmatif sur ce point-là.

Un jeune officier de marine réussit à s'insinuer à notre table. C'était Dickie Malchen, un jeune étudiant que nous avions souvent rencontré au cours de nos virées nocturnes, et qui, maintenant, faisait son chemin dans les services sédentaires de la Marine.

— Salut! nous dit-il joyeusement. Me voilà enfin en permission! Depuis cinq semaines, c'est la première fois que je prends l'air. Vous n'avez jamais été à Washington en été? Je peux vous garantir, fit-il en affectant de frissonner, qu'il n'y a rien de pire au monde que le ministère de la Marine.

— La guerre a de ces exigences! répliquai-je.

Je n'avais jamais encaissé Dickie Malchen. Il faisait partie de cette tribu de jeunes gens trop riches, dont l'idéal consiste à avoir des aventures sentimentales retentissantes. *El Granada* est largement approvisionné en Roméos de cette espèce, qui, à défaut d'autres capacités, se consacrent exclusivement à courir le cotillon.

Cette course dépasse rarement d'ailleurs l'allure d'un petit trot tranquille, mais, même à ce train-là, les Yseults des boîtes de nuit ne sont pas difficiles à saisir au lasso. Le but recherché par l'un et l'autre sexe étant le même, à savoir faire le plus souvent possible l'objet d'articles de presse, ils ne perdent guère leur temps à demeurer en dehors des feux de la rampe.

— Ce bon vieux terrain de chasse! grommela sentimentalement notre lieutenant, en tournant son visage aux joues flasques vers l'assistance.

— Comment supporte-t-on à Washington les terribles épreuves de la guerre? demandai-je.

Dickie ne détestait pas les sarcasmes sans méchanceté. Aussi répondit-il gaiement tout en scrutant la salle d'un regard expérimenté :

— Mieux que jamais!

Soudain, son attention se concentra sur un point.

— Au moins, maintenant, reprit-il, je sais pourquoi je me bats!

— Ah? fis-je. Et qu'est-ce que c'est?

— La rousse, là-bas! dit-il doucement. Cré nom de nom! Ça, c'est un châssis! Et qui est le cadavre embaumé qui l'accompagne?

Je lui nommai le baron.

— Jamais entendu ce nom-là, fit-il.

— Et la fille, l'aviez-vous déjà vue? demandai-je.

Dickie sirota son whisky et réfléchit; il donnait l'impression de passer en revue des centaines de chambres d'hôtel.

— Je ne crois pas, fit-il, l'air songeur; mais c'est tout à fait ce qu'il me faut. Je crois que je vais aller la réconforter un peu, cette petite. Je n'ai jamais supporté de voir gaspiller ainsi une belle rousse...

— Cela ne vous mènera pas loin, dis-je. Le baron est du

genre insociable. Il refuse de frayer avec qui que ce soit.

— Tut, tut! Cette fille fait mon affaire, répéta doucement Dickie, en se levant. Regardez-moi opérer : vous verrez que la Marine ne rate jamais son coup!

Nous ne manquâmes pas, bien entendu, de l'observer attentivement, et la vérité m'oblige à dire qu'il nous stupéfia. Il s'approcha de la table du baron et, s'arrêtant devant notre homme, il lui parla avec beaucoup d'aisance. Le baron se leva, sourit, et s'inclina. Aussitôt la jolie rousse quitta la table et, en un clin d'œil, elle se laissa étreindre par ce diable de marin, qui l'entraîna dans un numéro de danse frénétique. Je les regardai, fasciné, et constatai que Dickie n'avait rien perdu de ses talents un peu particuliers : il continuait à valser comme s'il voulait étrangler sa partenaire, et dans toutes les autres danses, il se montra léger comme un ours.

— Eh bien! me dit Morty en me poussant du coude, voilà qui me confirme dans mon opinion.

— Quelle opinion, Monsieur l'Oracle? fis-je.

— Mon premier diagnostic, à savoir que le baron se fiche éperdument des rousses! répliqua-t-il en essuyant ses sourcils. Il n'a pas ouvert les yeux, ni tourné la tête, ni attaché la moindre importance à l'ouragan qui se déchaîne sur la piste.

Vingt minutes plus tard, Dickie ramena la beauté, légèrement chiffonnée, à la table du baron, et, sans plus de façon, s'assit à côté d'elle. A notre propre table se trouvaient quelques contribuables, torturés par leurs obligations fiscales, qui discutaient de l'avenir du monde; mais, si passionnant que fût le sujet, il ne réussit pas à m'intéresser. J'attendais avec impatience que notre marin m'apportât des nouvelles du baron Corfus. Et quelle ne fut pas ma surprise en constatant que ce Don Juan semblait avoir complètement laisser tomber son gibier, aux cheveux roux. En effet, ils me parurent s'ignorer l'un l'autre, car tous deux écoutaient, bouche bée, ce que le baron leur racontait.

A une heure trente-cinq du matin, Dickie revint à notre table, non sans avoir au préalable reconduit jusqu'à la porte de l'établissement le vieillard et sa compagne. Le groupe de contribuables tourmentés par le fics avait entre temps quitté *El Granada*, en sorte que Morty et moi nous étions seuls.

— Bon sang de bon sang! s'écria Dickie. Quel type! C'est un vieux phénomène passionnant,... le plus passionnant que j'aie jamais entendu!

— Comment vous y êtes-vous donc pris?

— Ah! fit Dickie en souriant. C'est un truc bien connu, mais qui colle toujours. Je me suis présenté, et j'ai dit au vieux bonhomme que j'avais parié cinquante dollars avec vous qu'il consentirait à me laisser danser avec sa ravissante amie. Ça

n'a pas raté. Mais ce qui m'a beaucoup aidé, c'est que le gars vous connaît et ne peut pas vous voir... Ma parole, non!... Pas en peinture!...

— Qui donc connaît-il? demandai-je.

— Le docteur, répliqua Dickie, tandis que Morty buvait du lait. Il a les psychiatres en horreur! Cela vous intéresse-t-il?

— Passionnément, fit mon ami.

— De quoi a-t-il parlé? demandai-je à Dickie dont le nez disparaissait dans un verre de whisky.

— Effarant! déclara-t-il en relevant la tête. Il a connu tous les pontes du nazisme, Goebbels, Goering, Hitler. Il a été chez eux. Je n'ai jamais rien entendu de plus sensationnel.

Il y avait là, en tout cas, un fait qui pouvait expliquer à la rigueur la prédilection que le baron manifestait pour les rousses. Notre mystérieux fêtard devait connaître une quantité de détails poignants sur la vie privée de l'ex-croquemitaine allemand.

— Bon Dieu! s'écria soudain Dickie en se levant d'un bond. J'ai oublié de demander à la fille son numéro de téléphone. Je vais filer...

— Asseyez-vous donc! Elle reviendra demain soir, lui promis-je. Qu'est-ce qu'elle vous a dit de lui?

— Oh, elle n'est pas bavarde, répliqua-t-il, l'air songeur et lorgnant vers le vestibule. Mais c'est un sacré morceau, pas vrai?...



— Eh bien, murmura Morty, quand le marin fut parti, nous voilà en possession d'un indice important. Le baron sait qui je suis et me déteste : c'est un renseignement capital, à mon avis.

— Pour votre agenda, cela se peut, dis-je. Mais, personnellement, ce qui m'intéresse beaucoup plus, c'est de savoir qu'il a été si intimement lié avec les grands personnages nazis.

— Mensonge que cela! s'écria Morty. Rien que des mensonges! Il n'a jamais connu un seul nazi, et n'a jamais rencontré ni Goebbels ni Hitler. Il profite tout simplement de l'intérêt naïf que manifestent les Américains pour les ragots de concierge, afin de mieux camoufler ses plans. L'antipathie que je lui inspire en est une preuve flagrante.

— Vous me parlez hébreu, dis-je, et je ne vous suis pas.

— Mon cher, reprit Morty, ravi, dites-vous bien que ce type-là suit une idée, et qu'il est terrorisé à la pensée que je pourrais la découvrir. Tous les fous réagissent comme cela à mon égard, affirma-t-il, cependant que dans sa joie, il oubliait d'éponger la sueur qui ruisselait sur son visage. Ils ont une étonnante télépathie. Quand on démasque leurs tours de passe-passe, ils le sentent, et c'est cela qui tourmente le

baron. Il sait que j'ai parfaitement compris à quel point sa névrose le domine, et que, selon toute vraisemblance, je vais découvrir d'un moment à l'autre où elle le mène!

Très content de lui, l'éminent penseur oublia que c'était mon tour de payer l'addition et s'empara vivement de celle-ci... ce qui ne me déplut pas.



Pendant huit jours, l'élucidation du mystère resta au point mort. Les seuls progrès réalisés furent ceux de Dickie Malchen, dont l'intimité avec la belle rousse ne tarda pas à faire l'objet de nombreux commentaires. J'avais espéré que le lieutenant jouerait le rôle d'intermédiaire, et nous fournirait une abondante documentation sur l'arrière-plan de l'étrange personnalité qui nous intriguait. Mais il n'en fut rien. Tout ce qu'il nous rapporta, ce fut une description des remarquables tableaux que possédait le baron et la confirmation que celui-ci avait Morty en aversion.

— Je lui ai proposé de nous réunir tous, dit Dickie, mais il ne peut pas supporter les psychiatres. Vous n'êtes pas fou, vous, fit-il, en me jetant un clin d'œil entendu.

— Pas le moins du monde, répliqua Morty en clignant à son tour vers moi. Mais personne n'aime les psychiatres, vous savez! Ils sont trop indiscrets!...

Dickie rit sous cape et se fraya un chemin vers la piste de danse.



Ce fut le lendemain soir que le rideau devant lequel nous étions assis depuis si longtemps, sans le quitter des yeux, finit par se lever, pas beaucoup, certes, mais assez pour nous permettre de découvrir ce que contenait la scène, jusque-là cachée à nos yeux : ce n'était rien moins que l'oncle Albert Malchen, le très célèbre parent de Dickie.

L'honorable et croulant vieillard ne paraissait que rarement dans des boîtes aussi fastueuses et voyantes qu'*El Granada*. Il appartenait à une génération dont l'activité visible s'était totalement arrêtée lors de la diabolique invention de l'impôt sur le revenu; cette génération, par ailleurs, considérait le péché comme une affaire de la plus haute importance, qui nécessitait appartements et yachts secrets, et ne pouvait faire l'objet que d'autobiographies posthumes.

L'oncle Albert, qui avait dépensé des millions en aventures amoureuses, ne pouvait certes pas supporter que l'on en dépensât chaque nuit, ouvertement, en magnums de champagne, et c'était en partie pour cela qu'il s'abstenait de venir dans des établissements comme le nôtre.

Aussi son apparition, ce soir-là, fit-elle sensation dans la salle étincelante; c'était plus qu'une célébrité, que l'on pou-

vait contempler, serrant la main d'une autre personnalité également remarquable. Il représentait un être fabuleux, associé à toutes sortes de coups de Bourse et de scandales amoureux internationaux, et tout à la fois un personnage aussi archaïque que le Démon en haut-de-chausses écarlates : aussi tous les noceurs l'accueillirent-ils à grand renfort de courbettes et de sourires.

En le contemplant, la clientèle d'*El Granada* se souvint automatiquement de palais édifiés sur les plages à la mode, dans les stations de montagne les plus réputées, ou sur les boulevards élégants des capitales; on revit en pensée des Rembrandts et des Raphaëls gaspillés en cadeaux à des prostituées, l'accaparement du marché des céréales réalisé tout d'un coup, et une expulsion retentissante de l'Opéra, lors d'une première de gala.

Le lieutenant pilota, à travers la salle bondée, ce phénomène légendaire, au visage cramoisi et à la moustache blanche. Il le soutenait tendrement par le coude, donnant l'impression d'une très grande vénération, comme s'il guidait un Révérend Père à ses prières. Les deux compagnons, l'oncle et le neveu, s'arrêtèrent à la table du baron au camélia. Après les présentations d'usage, chacun prit place à la même table.

— Eh bien, mon ami, fit Morty, d'un air renfrogné, voilà au moins la première partie du mystère éclaircie. Nous pouvons désormais éliminer du problème la question des Sirènes à la Titien. Nous sommes une paire d'imbéciles, grommela-t-il en s'épongeant. Bon Dieu! Dire que je n'ai pas réussi à deviner du premier coup toute l'histoire! Ça me dégoûte!

— Mais vous l'aviez parfaitement devinée! dis-je pour le réconforter.

— Oui, mais seulement dans la mesure où elle concernait Dickie! répliqua-t-il en fronçant les sourcils. J'ai bien compris que la rousse était un appât destiné à attirer notre héroïque marin. Et, j'ai constaté que, pour un étranger, le baron avait poussé ses recherches fort loin, afin de s'assurer que Dickie adorait les rousses. Mais je ne pensais pas que Dickie devait lui-même servir à amener l'oncle Albert!...

— En effet, dis-je, cela me paraît très clair, et même évident. Notre baron a eu Dickie grâce à la rousse, puis il a eu l'oncle Albert grâce à Dickie, et maintenant l'oncle Albert va servir à mettre sur pied quelque combinaison d'envergure...

Le baron et M. Malchen conversaient aimablement, adossés au mur tapissé de satin. Le visage de Malchen, rubicond, élastique, exprimait une bonne humeur malicieuse un peu démodée. Il semblait proposer avec insistance au baron quelque chose que celui-ci refusait avec une fermeté non dépourvue de charme.

— Il y a une chose qui me désarme, déclara soudain Morty; c'est que, dans toute cette his-

toire, on ne remarque rien d'insensé. Et pourtant, ça devrait se voir! Il doit se tramer là, sous nos yeux, quelque chose d'anormal, de typiquement fou. Et je ne trouve rien. C'est d'une logique par trop stupide!...

Morty observa le baron, le regardant comme il eut fait avec un client menteur.

— Nous sommes roulés, mon cher! soupira-t-il. Si ce type-là est un escroc, alors, moi, je suis pédicure!

Il y avait dans sa voix une indignation comique, à l'idée que le baron pût être un homme normal et honnête...

Nous en étions donc de nouveau au point mort, lorsque, le lendemain soir, nous retournâmes dans notre serre chaude.

— Je me demande ce que sera le prochain épisode, murmurai-je en apercevant, à minuit, Ganzo conduire avec une servile tendresse le baron et la belle rousse à leur table.

— Le prochain épisode va nous faire entrer un scène, répliqua Morty sur le même ton. Le gaillard nous sourit jusqu'aux oreilles!

Je me tournai vivement et découvris en effet ce fait exceptionnel : sans méprise possible, le baron Corfus nous souriait, de l'air le plus engageant, et Ganzo s'approchait de nous.

— Messieurs, nous dit-il, le baron Corfus, le Monsieur assis là-bas, aimerait que vous lui fassiez l'honneur de venir à sa table.

— Nous en sommes ravis, dit Morty.

Ganzo s'inclina et sourit comme une bonne fée qui a accompli un miracle. Jouant des coudes, nous nous rendîmes aussitôt à l'invitation, et prîmes place à la table du baron.

Sa voix lui allait aussi bien que le camélia de sa boutonnière; il parlait avec un léger accent, et semblait plein d'entrain; c'était la voix d'un homme cultivé, qui avait appris l'anglais dans le milieu le plus élégant que l'on pût imaginer.

— J'ai l'impression que nous sommes de vieux amis, dit-il, après que, nous ayant présentés à la rousse, Mlle Annabella Wilkerson, il nous eut priés de nous asseoir. Vos visages sont pour moi ceux de compagnons fréquentés depuis longtemps. Je suis certain que le mien doit vous être devenu tout aussi familier.

Ce n'était pas une méchante allusion à nos longues investigations, poursuivies depuis tant de semaines.

— Oui, répliqua Morty. Voilà déjà quelque temps que nous nous intéressons l'un à l'autre. En fait, mon ami et moi, nous avons, par bonheur, été complètement mystifiés par vous, cher monsieur, depuis le jour où vous avez commencé à venir dans cet établissement.

Je trouvai, pour ma part, que cette remarque manquait de courtoisie, mais le baron en parut enchanté.

— J'ignorais qu'un psychiatre pût jamais être mystifié, ré-

pondit-il. Je pensais au contraire que, pour lui, les gens sont autant de livres ouverts, et plutôt déplaisants à lire d'ailleurs.

— Ouverts, sans doute, dit Morty en ronronnant, mais difficiles à lire d'un bout d'une salle à l'autre.

Le baron acquiesça du bonnet, et n'eut pas du tout l'air d'être sur ses gardes. Ses yeux continuèrent à briller entre ses paupières mi-closes, exprimant une sorte de gaieté qui me déconcerta. Il n'en fut pas de même pour Morty qui me parut comprendre ce symptôme. Il témoignait d'ailleurs d'une vivacité d'esprit à la hauteur de celle du baron et je ne pus m'empêcher, en regardant ces deux hommes, de songer à deux boxeurs sur le ring, qui, aussi convaincus l'un que l'autre de leur victoire finale, se dévisagent en souriant avant leur combat.

On commanda une nouvelle bouteille, et je me mis à taquiner la jeune Mlle Wilkerson sur notre ami commun Dickie.

— Oh, vraiment, fit-elle, de cette voix traînante qu'ont les gens du Sud, tous les marins se ressemblent, pas vrai? Je ne veux rien dire de désobligeant sur la Marine, bien sûr, mais ils sont tous taillés sur le même modèle, n'est-ce pas?

Le baron lui sourit sans intention moqueuse.

— Pour moi, dit-il, ce cabaret est plein d'intérêt. Mais je le trouve aussi un peu triste.

— Triste? Et pourquoi donc? demandai-je, ce qui me valut sous la table, un mystérieux coup de pied de Morty.

— Parce que l'on y constate que la richesse représente vraiment peu de chose, et que le luxe a perdu beaucoup de sa qualité!... Qu'est-ce en effet que ceci? fit-il en montrant du geste la salle. Jadis le luxe était le but que cherchaient à atteindre tous les gens intelligents. Maintenant, il nous rend tous un peu honteux, et même il nous effraie, par ses vêtements raffinés et ses plaisirs. Il est dommage que la vie moderne ait conduit l'homme à craindre de rêver de luxe.

— Ce n'est pas le luxe que la vie moderne est en train de supprimer, répliqua Morty, qui, derrière son mouchoir-éponge, ne quittait pas le baron des yeux : c'est la formule actuelle du luxe qui change : alors qu'aujourd'hui très peu de gens possèdent beaucoup de biens, demain beaucoup de gens en possèderont un peu.

— Je me demande, dit le baron, si l'on pourra jamais répartir équitablement les biens superflus, et distribuer de même les loisirs? J'en doute.

— Pourquoi nous avez-vous demandé de venir à votre table? demanda brusquement Morty, ce qui me fit très plaisir, car je trouvais que, avant d'en venir au fait, les deux hommes se ménageaient trop.

— Le savant est toujours précis, répliqua le baron en souriant. Ah! Voilà notre champagne! Commençons donc par y goûter, voulez-vous?

La ravissante Mlle Wilkerson roucoula :

— Oh, moi, j'adore le champagne. Ça vous repose l'esprit, et vous donne des idées. Vous ne trouvez pas ?

— Eh bien, fit le baron en levant son verre à l'intention de sa compagne, je bois à votre santé, pour vous remercier d'être si belle.

— Merci beaucoup! répondit-elle en posant sur nous tous un regard étonné.

— Si je vous ai conviés à ma table, reprit le baron, toujours affable, c'est parce que, vous voyant très intéressé par ma modeste personne, j'ai pensé que vous aimeriez profiter de l'unique don que je possède, celui de conteur.

— Je le savais, dit Morty, non sans suffisance. Je savais que vous aviez quelque chose à nous dire.

A ce moment, un serveur s'approcha, portant un appareil téléphonique.

— Voici le numéro, Monsieur! dit-il.

— Excusez-moi, fit-il en décrochant. Allô! c'est vous, Émile? C'est Monsieur qui est à l'appareil, Émile. Dites-moi, vous rappelez-vous pour quelle heure j'ai invité les messieurs dont je vous ai parlé?.., Ah, ils sont là?... Alors, passez-moi le lieutenant, voulez-vous?

Il poussa un profond soupir, et se tourna vers Morty.

— J'ai fait quelque chose de stupide, reprit-il. J'ai cru que mon rendez-vous était à 1 h 30 et non pas à minuit. N'est-ce pas cela que je vous avais dit, Mlle Wilkerson?

— Ma foi oui, répliqua-t-elle sans hésiter. J'ai compris, moi aussi que c'était pour 1 h 30. Je me le rappelle très bien.

— Et pourtant nous nous sommes trompés, ma chère, dit le baron. Comment expliquez-vous docteur, que l'on puisse garder un souvenir très fidèle et vivace du passé, et ne jamais rien se rappeler, quand il s'agit du présent?

— Peut-être le présent ne vous intéresse-t-il pas?

Morty avait répondu sur le ton insouciant, mais je savais qu'il avait, comme moi, remarqué le tremblement de la main du baron; si bridés que fussent les yeux de Corfus, ils n'avaient pu réprimer un éclair, qui ne nous avait pas non plus échappé.

— Allô? reprit notre hôte. C'est vous, Malchen? Oh! je suis vraiment navré! J'avais l'impression que nous devions nous retrouver après le cabaret... Oh, vraiment?... Ah, oui! maintenant je me rappelle!... Le fait est que, pendant un quart d'heure, j'ai hésité, ne me souvenant plus. Voulez-vous dire à votre oncle que je m'excuse infiniment, et le prie de bien vouloir jeter un coup d'œil aux tableaux. Je vais arriver dans un instant. Dites-lui aussi que le catalogue est sur mon bureau... Oh, il l'a trouvé?... J'en suis ravi!...

Le baron me sembla un peu à court de souffle et le tremble-

ment de la main qui tenait le téléphone s'accentua.

— Dans ces conditions, je n'ai pas besoin de me bousculer, conclut-il. Et vous, Malchen, vous allez bien?... Parfait!... Vous nous avez manqué, ce soir, à plusieurs points de vue... Oui, elle est là. Aimeriez-vous lui parler?

Il tendit l'appareil à Mlle Wilkerson. Morty ne cessait de s'éponger que pour mieux observer la scène, et je me suis, un instant, demandé, s'il allait offrir son mouchoir au baron, aux tempes duquel une légère sueur perlait également.

— Bonsoir, vous, dit la jeune femme... Désolée que vous ne soyez pas des nôtres, Malchen... Oui, il y a un monde fou ce soir... Oh, toujours les mêmes... Vraiment?... Ça, c'est très vilain, Malchen!... Non, je ne vous appellerai pas Dickie si vous parlez comme ça!...

Elle rit, et il me parut manifeste que Dickie reprenait son offensive, car j'entendis dans le récepteur des ricanements moqueurs. Le baron, qui avait écouté l'entretien sans dire un mot, semblait rêveur et respirait difficilement. Il reprit l'écouteur des mains de Mlle Wilkerson et dit, avec un sourire qui lui tordait légèrement le coin de la bouche :

— En attendant que j'arrive, dites donc à mon maître d'hôtel de vous donner à boire. Non, non! Cela ne le dérangera pas du tout. Il a sûrement préparé des sandwiches, d'ailleurs... Il vous les a présentés?... Parfait, parfait!... Non, non, non... N'en parlez pas tant que je ne serai pas là. Laissez-lui tout son temps. Un grand connaisseur aime rester seul à examiner les œuvres d'art qui l'intéressent, et j'ai la conviction que votre oncle trouvera que mes tableaux valent la peine d'être étudiés... C'est entendu!... Nous finissons nos verres et nous arrivons... Encore toutes mes excuses pour avoir oublié l'heure!...

Il raccrocha et consulta son bracelet-montre. La sueur de ses tempes ruisselait maintenant jusqu'à son menton, et tombait sur ses mains tremblantes. Mais sa voix demeurait douce :

— M. Albert Malchen, dit-il, est chez moi, en train de regarder quelques tableaux que je possède et que je ne refuserais pas de vendre.

Morty le dévisagea sans acrimonie.

— Ce malentendu me contrarie vraiment! reprit le baron, qui, à son tour, se mit à essuyer son visage. Je ne peux supporter d'être inexact. La ponctualité est peut-être chez moi une défense instinctive contre un cerveau complètement désorganisé; du moins c'est ce que je crois souvent. Mais, en l'occurrence, il n'y a pas de mal. Encore une bouteille?

— Je ne trouve pas que nous devrions laisser plus longtemps M. Malchen tout seul, dit Mlle Wilkerson.

— Mais je ne peux pas quitter aussi brusquement nos nouveaux

amis! répliqua le baron, souriant de la plus affable façon. Surtout pas le docteur Briggs qui est toujours si curieux de savoir pourquoi j'ai recherché l'honneur de sa société. Voyez-vous docteur, je suis exilé d'un pays que j'ai beaucoup aimé. Or, rien ne me fait autant plaisir que de parler de mon pays. C'est un peu la même joie que nous éprouvons à évoquer devant notre entourage le souvenir d'un très vieil ami disparu.

J'eus l'impression que ces paroles du baron avaient pour but de tuer le temps et je m'attendais à ce que Morty lui répondît sur le même ton. Mais Morty était devenu rêveur, et je me rendis compte qu'il pensait à tout autre chose qu'à ce dont le baron venait de parler. Il était sous pression et réfléchissait, si j'ose dire, à toute vapeur...

Le baron continua à discourir pendant cinq bonnes minutes; il en était à un dîner auquel il avait assisté, et au cours duquel Mussolini avait récité une ode qu'il avait composée sur lui-même, lorsque le garçon reparut, apportant à nouveau le téléphone.

— C'est pour vous, Monsieur le baron, fit-il, en achevant de dérouler le long fil.

— Allô! dit le baron... Quoi?. Je ne comprends pas!... Ah oui! je vois!... Oh! je suis vraiment navré!... Oui j'en ai une sur moi... Oui... Oh, mais il n'a rien pu lui arriver de fâcheux!... Mais, oui, bien sûr!... Je viens tout de suite!

Il raccrocha vivement et se leva, imité instantanément par Morty, qui demanda doucement:

— Quelque chose de fâcheux?...

— Vous avez l'air bouleversé, fit Mlle Wilkerson en posant une main sur le bras du baron. Est-ce qu'il s'agit de Dickie?

— Oh! fit le baron en soupirant, je suis convaincu qu'il n'y a rien de grave.

Il gagna le vestibule, et dit à Morty qui se trouvait à côté de lui :

— M. Malchen m'a dit que son oncle s'est enfermé dans mon salon. La porte comporte une serrure à ressort, et c'est moi qui ai l'unique clef.

— Mais pourquoi donc l'oncle Albert n'ouvre-t-il pas lui-même, de l'intérieur? demanda Morty, très calme.

— Sans doute est-il tellement absorbé dans son étude de mes tableaux qu'il n'entend pas les appels de son neveu.

— Comme je suis médecin, répliqua Morty, je vais vous accompagner, pour le cas où vous auriez besoin de mon aide.



Un taxi nous conduisit en cinq minutes chez le baron; le maître d'hôtel ressemblait à Voltaire; il en avait l'aspect à la fois chétif, vieux et distingué.

Dickie, dès qu'il la vit, attira Mlle Wilkerson à lui, et la pria de ne pas s'inquiéter, en l'informant qu'il avait déjà appelé par téléphone un certain Dr Kenneth F. Bishop, spécialiste du cœur, et médecin attitré de son oncle.

Mlle Wilkerson caressa tendrement la joue du marin et exprima la conviction que rien de désagréable n'allait survenir.

Pendant ce temps, Corfus s'était avancé vers la porte, qu'il ouvrit sous nos yeux intrigués. Le salon était une vaste pièce aux lumières tamisées et aux murs couverts de tableaux. A l'extrémité de la pièce se trouvait un chevalet portant un grand portrait de femme; ce chevalet était un meuble imposant garni de chaque côté de velours.

Albert Malchen gisait, face contre le tapis, étendu de tout son long, au pied du chevalet. Le célèbre Malchen était mort. Dans cette pièce, trop abondamment garnie de tableaux, il avait l'air d'un enfant qui se serait évanoui au milieu de ses jouets.

J'eus l'impression que nous étions des acteurs ne sachant pas leurs rôles pour la scène de la mort : cela me parut surtout vrai pour Morty. Il ne s'était pas attardé à regarder le puissant Malchen écroulé à terre. Ce qu'il contemplait c'était une autre silhouette, celle représentée sur le tableau posé sur le chevalet. Il s'agissait du portrait en pied d'une femme, de vingt ans environ, à l'aspect tout à la fois fier et fragile, et entièrement vêtue de vert...

Le Dr Kenneth F. Bishop nous trouva réunis autour d'une table, en train de boire du whisky dans de grands verres. C'était un praticien de haute taille, et de fière allure; il appartenait, sans méprise possible, à la classe des grands médecins, membres du Conseil de l'Ordre... On voyait qu'il avait l'habitude de donner des soins à des millionnaires, et que constater le décès de l'un d'eux n'était certes pas pour lui une nouveauté. La mort de son client ne pouvait le surprendre, car, déclara-t-il, il le soignait depuis de nombreuses années pour son cœur malade.

Dickie, dégageant pour un instant la taille de Mlle Wilkerson, qu'il tenait étroitement serrée contre lui, entreprit alors d'expliquer les événements qui avaient précédé la mort de son oncle. Il l'avait accompagné dans le salon, et tous deux venaient de commencer à regarder les œuvres d'art quand le baron Corfus avait téléphoné. Dickie avait suivi le maître d'hôtel pour aller répondre, l'appareil se trouvant dans une autre pièce; il avait demandé au vieux serviteur de lui préparer un whisky-soda, pendant qu'il parlait lui-même au baron; puis, la conversation téléphonique une fois terminée, il avait bavardé avec le domestique et lui avait donné, tout en sirotant son whisky, la recette de sa boisson

préférée, le punch froid à la menthe. Quand il avait voulu rejoindre son oncle, il avait trouvé la porte du salon verrouillée et il s'était dit que M. Malchen s'était enfermé dans la pièce pour regarder plus tranquillement les tableaux.

Morty, qui avait écouté le récit sans en perdre un mot, demanda alors, d'un ton très naturel :

— Les rideaux de velours qui couvrent le tableau posé sur le chevalet étaient-ils ouverts ou fermés, quand vous avez quitté la pièce pour répondre au téléphone?

— Ils étaient fermés, répondit Dickie, fronçant les sourcils.

Morty fit de la tête un petit signe de remerciement courtois.

C'est alors que le spécialiste du cœur fit une étrange déclaration. Quelque sept années auparavant, Albert Malchen avait spécifié qu'il désirait être autopsié avant qu'on l'ensevelît. C'était une demande assez fréquemment formulée par les clients du docteur, lequels, extrêmement riches pour la plupart, passaient évidemment leur vie à craindre un mauvais coup. Bien entendu, de telles appréhensions ne signifiaient rien, mais on se ferait un plaisir de communiquer au docteur Briggs les résultats, si ceux-ci révélaient quelque chose d'anormal.

Morty remercia son collègue avec la meilleure grâce et soupira:

— Cher vieil ami!... Oui, M. Malchen était un vieil ami très cher. Il me paraît clair qu'il se sera trop ardemment passionné pour ces œuvres d'art, principalement pour celle qui est placée sur le chevalet.

— C'est un beau tableau, en effet, dit Corfus.

— Oui, et, cette fois, l'émotion aura été trop forte pour lui, dit le docteur Bishop. Pauvre Albert! Il a toujours aimé l'art plus que tout au monde.

— Voilà une étonnante appréciation! murmura sarcastiquement Morty à mon oreille. Ce tableau n'a jamais passionné qui que ce soit... sauf moi!...

Au moment où nous allions quitter la pièce, je vis le baron faire un signe de tête à son maître d'hôtel. Voltaire resta derrière nous et, lentement, il referma les rideaux de velours sur le portrait.



Le lendemain après-midi, Morty me téléphona. Je lui demandai s'il avait vu le baron.

— Non, me répondit-il. Mais ne vous mettez pas en souci à son sujet. Nous le verrons ce soir à *El Granada*.

— Vous croyez qu'il y viendra?...

— Vous êtes un enfant! ricana Morty. Non seulement il y sera, mais il sera seul.

— Comment donc avez-vous deviné ça, Sherlock?

— Parce qu'il m'attend. Il est très fasciné par moi... beaucoup plus que je ne l'ai jamais été par lui!...

Je donnai à Morty l'assurance que toute l'affaire me déconcertait, et je lui parlai de l'autopsie.

— M. Malchen est mort du fait du mauvais état de son cœur, dit-il joyeusement. Aucune intervention d'accessoires du genre balles, poisons, ou coups. C'est un crime parfait. Minuit... et ne soyez pas en retard. Je ne veux pas faire attendre le baron!...

Le baron Corfus était là en effet, et seul, aussi immobile sur sa chaise qu'une vieille statue. De toute évidence, il nous attendait.

J'ai toujours admiré ceux qui dans l'adversité font preuve d'élégance : ainsi Charles d'Angleterre, déplaçant lui-même ses longs cheveux bouclés pour dégager son cou et murmurant au bourreau qu'il n'y avait aucune raison de les abîmer, puisqu'ils n'avaient causé de tort à personne; ou encore ce prince des lettres écoutant à Paris la pompeuse sentence de mort prononcée contre lui et interrompant d'un air dégoûté le greffier : « Assez! Assez de ce verbiage! C'est du style à la Diderot! »; ou encore ce gamin de Brooklyn, nageant dans une mer de Corail couverte de pétrole enflammé, et criant à ses sauveteurs : « Salut les gars! Ça, c'est du tourisme, hein?... »

Un tempérament qui ne se départit aucunement de sa classe, et qui demeure respectueux des formes, même dans les plus calamiteuses circonstances, voilà ce que j'ai toujours le plus apprécié. Or, ce soir-là, le baron devait se montrer un exemple accompli de ce genre de caractère. Car si jamais un homme personnifia vis-à-vis d'un autre une calamité imminente, sorte de Némésis aboyant à distance, ce fut certes Morty, au cours de cette soirée. Il clignait de l'œil vers Corfus, comme s'il le visait avec un fusil; ruisselant de sueur, il ne cessait cependant de s'agiter et de jeter vers notre hôte des regards en coin, comme une jeune fiancée à la veille de ses noces, et, ce faisant, il engloutit, chaque fois d'un seul trait, un nombre respectable de coupes de champagne.

Il faut cependant reconnaître que sa jubilation manifeste était celle d'un savant cherchant à démontrer l'exactitude de ses théories, plutôt que la satisfaction du puritain saisissant le péché au collet; c'est bien pour cela d'ailleurs que je la lui pardonnai. Au surplus, j'éprouvais un certain plaisir à savoir que jusqu'à la dernière minute notre baron ne se laisserait pas démonter, et que le premier des deux obligé de démasquer ses batteries serait Morty. Il n'y manqua pas.

— Corfus, déclara-t-il brusquement, je voudrais vous raconter une histoire.

— C'est la moindre des choses, répliqua l'autre. Je vous en ai, pour ma part, assez raconté, n'est-il pas vrai?

— Avant même de commencer, dit Morty, je tiens à vous prévenir franchement que je ne vais pas seulement vous accuser d'un meurtre, mais encore, faire office, à votre égard de juge et de jury.

— Le tribunal d'*El Granada!* fit le baron, en souriant et acquiesçant du bonnet. Que voilà donc un charmant endroit pour se faire juger!

— Je vais aller droit aux preuves, reprit Morty : elles ne peuvent vous surprendre, puisque vous les connaissez. Si je vous ennuie un peu avec des détails, c'est uniquement pour vous prouver que je n'en ignore aucun.

— Vous ne m'ennuierez jamais! Encore un peu de champagne? ajouta-t-il en remplissant le verre que le docteur absorba sans même y faire attention.

— Je commence par les rousses. J'ai été longtemps sans pouvoir m'expliquer leur présence. Je savais, bien sûr, qu'elles étaient un appât pour Dickie, ce dernier devant lui-même vous servir à atteindre l'oncle Albert. Mais pourquoi un homme possédant des tableaux d'une si rare qualité devait-il utiliser tant de supercheries pour rencontrer le seigneur Malchen, affamé d'œuvres d'art?

« Il va sans dire que cette question a, comme tant d'autres, reçu sa réponse hier soir. Vous aviez besoin sur les lieux, non seulement de l'oncle Albert, mais du neveu Dickie. Vous, bien entendu, vous seriez absent. Mais il vous fallait quelqu'un d'autre que votre maître d'hôtel pour assister à la mort de Malchen. Le vieux monsieur au visage couturé de cicatrices ne semble pas un personnage que l'on puisse beaucoup questionner.

« Mais si le puissant Malchen était trouvé mort dans un appartement étranger, avec pour seul témoin ce domestique assez suspect, on ne manquerait pas de poser beaucoup de questions : la présence de Dickie, à elle seule, vous couvrait contre une enquête menée dans cet esprit. Et voilà tous vos stratagèmes expliqués!...

Le baron continua à témoigner à son interlocuteur un intérêt poli.

— Ce dont je vous suis sincèrement reconnaissant, reprit Morty, c'est de m'avoir fait venir hier soir à votre table, pour que je puisse vous servir à établir votre alibi. Ce n'était pas très gentil de votre part... mais cela m'a fait plaisir, car le... concours que je vous ai ainsi apporté a été... fructueux! J'en arrive maintenant à l'essentiel de votre aventure. Elle est, dans une certaine mesure, — il faut bien le dire, — le fait d'un paranoïaque. Vous devez bien penser que, dès le premier jour où je vous ai vu, j'ai compris que vous n'étiez ni un escroc, ni un cambrioleur, mais un homme possédé d'une haine inextinguible...

— La haine, dit le baron d'un

ton extrêmement aimable, est aujourd'hui l'unique élément dont le monde se nourrit.

— Hier soir, poursuivit Morty en s'épongeant, quand vous avez ici répondu au téléphone, j'ai enfin compris quel était le principe de base de toute votre action. Vous avez menti. Or, un mensonge caractérisé est toujours le signal qui révèle le mieux ce que son auteur désire cacher. Tant qu'un homme ne ment pas, son secret ne risque pas d'être découvert. La psychanalyse, à laquelle je me consacre n'est pas autre chose, — comme vous devez le savoir, — qu'une perpétuelle chasse au mensonge. Ma vie se passe à guetter le moment où un menteur se trahira. Quand vous avez dit au téléphone que vous aviez oublié l'heure exacte de votre rendez-vous avec l'oncle Albert, vous avez *ipso facto*, frappé le coup de gong révélateur. Un homme qui vient de consacrer deux mois entiers à préparer le piège dans lequel un Malchen doit tomber ne peut évidemment oublier le moindre détail de son plan.

« Il était également évident, à vous entendre parler, que vous aviez passé deux mois à rendre publique votre habitude de venir chaque soir, de minuit à une heure et demie du matin, à *El Granada*. Cette habitude devait constituer votre alibi principal, qui s'est trouvé confirmé par votre présence. Il est incontestable qu'*El Granada* vous a été précieux à plus d'un titre.

Le baron jeta sans se troubler un coup d'œil à sa montre et répliqua :

— Une heure ne va pas tarder à sonner. et je n'ai pas renoncé à mes habitudes.

— Oh, ne craignez rien, rétorqua Morty, tout aussi cordial. Je ne dépasserai pas les limites prescrites. Pour en revenir à votre entretien téléphonique, vous y avez montré tous les signes d'une extrême tension. Vos mains tremblaient et votre visage ruisselait de sueur. Dès lors, j'ai su que votre aventure atteignait son point crucial; or, nous avons appris hier soir que l'oncle Albert vivait dans une crainte permanente d'être assassiné, et cela depuis fort longtemps, depuis sept ans; votre aventure a donc duré tout ce temps-là, pour aboutir au meurtre de Malchen, qui a été perpétré pendant que vous gardiez Dickie au téléphone.

— Tout ce que vous me dites là me remplit de confusion, dit le baron en soupirant. Qui donc accusez-vous? Mon maître d'hôtel?

— Le ciel m'en préserve! protesta Morty, sincèrement indigné. Tout au plus a-t-il pu jouer un rôle très secondaire. Non! Pour moi, l'affaire était si claire que je craignais de voir cet imbécile de Kenneth F. Bishop s'en apercevoir : l'initiale F signifie fossile!

Morty secoua la tête et continua sa démonstration sur un ton désapprobateur.

— Vous avez pris un risque

considérable en tuant M. Malchen avec un tableau de Forain, car c'est une œuvre qui ne pouvait vraisemblablement pas affecter le fonctionnement de son cœur, sinon peut-être en l'affligeant.

— Forain est un maître injustement sous-estimé, dit le baron. Dans ses bons moments, il s'égale presque à Toulouse-Lautrec.

— J'ai pu me rendre compte que vous aviez ce peintre en grande estime, répliqua Morty. Néanmoins, je me suis demandé pourquoi un connaisseur tel que vous honorait une œuvre très secondaire d'un chevalet orné de rideaux de velours. Et à partir du moment où je me suis posé cette question, mon cher Corfus, je n'avais plus qu'à m'en poser une autre pour connaître tous les détails du meurtre. Les rideaux étaient-ils fermés quand l'oncle Albert pénétra dans la pièce? Ils l'étaient. Le reste était simple comme bonjour.

Morty marqua un temps d'arrêt, comme pour permettre à l'assistance d'applaudir.

— S'étant repu de Memlings et de Goyas, continua-t-il, un collectionneur épris d'art ne pouvait que se tourner ardemment vers le tableau le plus précieux de la galerie, le chef-d'œuvre honoré d'un chevalet garni de rideaux de velours. C'est à ce moment-là que se situe le crime. Quand j'ai quitté le salon, j'ai fait une dernière remarque : j'ai vu le maître d'hôtel, — du moins celui que vous appelez ainsi, — qui s'efforçait de fermer non sans difficulté les rideaux. Or, le cordon de tirage se terminait par des contre-poids, et j'ai noté qu'en tirant le rideau on faisait monter très haut le contre-poids inverse : il s'élevait, en fait, à une hauteur bien supérieure à la taille de l'oncle Albert. J'en ai déduit que l'oncle Albert avait dû lever la main pour saisir ce contre-poids, et tirer dessus, avant de se tourner vers le portrait dont la vision lui fut mortelle.

— Prétendriez-vous, par hasard, fis-je, réprimant mal une envie de rire, que l'effort accompli par M. Malchen en ouvrant ces rideaux a pu causer sa mort?

— Je ne prétends rien de ce genre, dit Morty. C'est le contre-poids qu'il a saisi dans sa main qui l'a tué. Il y avait dans ce contre-poids une seringue, et, quand il a tiré sur le cordon, il s'est mortellement piqué.

— Empoisonné? m'écriai-je en regardant le baron, toujours imperturbable.

— C'est l'évidence même, dit Morty. Mais j'ai compris qu'il s'agissait d'un poison d'une nature particulière, quand j'ai constaté que Corfus n'était pas le moins du monde troublé par l'annonce d'une autopsie. J'ai passé la nuit suivante à étudier un ouvrage de pharmacie, pour me rafraîchir la mémoire sur les poisons qui ne laissent pas de traces. Et quand cet après-midi, le Dr Bishop, ce médicastre cacochyme, m'a téléphoné que les résultats de l'autopsie étaient,

sans doute possible, négatifs, j'ai été fixé : il n'y a qu'un poison capable de déjouer ainsi les analyses : c'est l'insuline.

Il jeta à Corfus un regard triomphant et reprit :

— Il y avait au moins deux cents unités d'insuline dans l'aiguille qui s'est enfoncée dans la paume de M. Malchen, lorsqu'il a saisi avidement le contre-poids et tiré de toutes ses forces sur le cordon. C'était une combinaison parfaite. L'insuline a produit sur votre victime un effet que personne ne peut différencier des dernières angoisses consécutives à une crise cardiaque affectant l'artère coronaire.

Dans le cabaret retentissant, notre table devint une oasis de silence. Après une assez longue attente, Morty finit par dire au baron, sur un ton presque suppliant :

— Et maintenant, à votre tour, Corfus!

Ce dernier semblait fatigué; il répondit très doucement :

— L'histoire est intéressante, mais un peu fantaisiste...

— Je n'ai pas voulu me donner la peine de rechercher des preuves tangibles, répliqua froidement Morty. Mais si l'on priait la police d'examiner la paume droite de l'oncle Albert, elle y trouverait la marque de la piqûre. Si l'on analysait, d'autre part, le cordon de tirage du contre-poids, on y trouverait de l'insuline. On constaterait aussi, j'en suis sûr, qu'un autre contre-poids, parfaitement inoffensif celui-là, a été substitué à celui dont je vous ai parlé.

Le baron paraissait endormi, et cependant je réalisai, non sans surprise qu'il venait de se mettre à parler, calmement et sans emphase :

— Peut-être le juge et le jury du tribunal d'*El Granada* ne seront-ils pas mécontents de m'entendre leur révéler mon vrai nom. Je suis le comte Eitel von Lichtenfels. Mon nom est ma seule défense.

— Mais comment donc! s'écria Morty, tout joyeux. J'ai souvent entendu ce nom-là, car j'ai fait de longs séjours à Berlin, comme étudiant. C'est le nom d'une des plus importantes familles de banquiers allemands. Mais cela ne jette aucune lumière sur le problème qui nous occupe.

— Je m'excuse, dit le baron. J'aurais dû commencer par là, et nous aurions gagné du temps : le tableau de Forain, qui n'a pas eu l'honneur de vous plaire, est un portrait de ma sœur, Maris von Lichtenfels.

— Par exemple! s'écria Morty. Eh bien, Forain ne lui a pas rendu justice, car elle était une des beautés les plus célèbres de son pays.

— Oui, les dieux avaient été prodigues avec elle... trop prodigues. Ils avaient même ajouté à tous les présents qu'elle trouva dans son berceau un privilège de trop : ils lui avaient conféré l'honneur d'être en partie

israélite. Je ne me souviens pas de la proportion exacte de sang juif qui coule dans nos veines, mais elle fut assez importante pour nous attirer les foudres du Dr Goebbels. En sorte qu'étant peut-être les plus riches des indésirables, nous avons fui l'Allemagne en 1935.

« Moi, je suis allé au Brésil. Mon père, mon frère et ma sœur, eux, ont gagné Londres. Un jour, ma sœur Marie reçut un télégramme du financier américain Albert Malchen. Il était en Autriche et désirait acheter un château qu'elle possédait à Salzbourg. Mon père connaissait Malchen, car celui-ci avait, pendant des années, essayé en vain d'acheter la plus belle pièce de la collection des Lichtenfels, un Rembrandt.

Le baron prit une gorgée de champagne et jeta un regard rêveur vers la piste de danse; puis il reprit :

— C'est une histoire difficile à raconter, car elle n'a rien perdu de son horreur...

Morty ne dit pas un mot et attendit la suite.

— Malchen demanda à ma sœur Marie de venir le retrouver en Autriche. Or, c'était pour elle un terrain dangereux, car, si le pays n'avait pas encore été absorbé par les nazis, cependant ceux-ci étaient déjà attablés au banquet, le couteau à la main. Marie donna donc rendez-vous à Malchen à Zurich, mais le financier ne parut pas.

Il lui écrivit qu'il était alité, dans un sanatorium très proche de la frontière autrichienne, et la pria de venir l'y voir pour conclure le marché concernant le château. Ma sœur, qui était brave et désireuse d'améliorer la situation de fortune de notre famille exilée, se décida donc à passer en Autriche et vint au sanatorium indiqué.

M. Malchen ne l'y attendait pas. Ceux qui l'attendaient, c'étaient des agents de la Gestapo qui s'emparèrent d'elle et l'emmenèrent à Berlin. Il faut vous dire qu'avant de fuir l'Allemagne, nous avions enterré dans une forêt de Saxe les pièces les plus précieuses de nos collections, une cinquantaine de tableaux célèbres, valant des millions; nous comptions les retrouver lors de notre retour, après la chute des nazis. Mais, ceux-ci avaient eu connaissance de nos précautions... Et la chute de ces gens-là fut longue à venir... bien plus longue que nous ne l'imaginions à l'époque!... Toujours est-il qu'à Berlin les nazis ont torturé ma sœur pendant trois mois. Ils l'ont défigurée, ils lui ont brisé les bras et les jambes, et, finalement, ils ont réussi à lui extorquer les indications concernant la cachette de nos trésors. M. Malchen reçut immédiatement son salaire, sous la forme du Rembrandt si longtemps convoité, qu'on lui vendit très bon marché : il figure actuellement en belle place dans sa galerie de tableaux.

« Par la suite, M. Malchen apprit certainement que les survivants de la famille Lichtenfels

avaient juré de venger Marie. Mon père ne faisait pas partie de ce groupe, car, à la mort de Marie, il s'était fait sauter la cervelle. Quelques amis de Berlin furent autorisés à enterrer ma sœur; ils nous firent savoir qu'ils n'avaient pas pu la reconnaître. Hier soir, mon maître d'hôtel, — qui est mon frère aîné Frédéric, — et moi, nous avons enfin pu tenir notre serment... Oui, fit-il en soupirant, hier soir ma sœur a vu M. Malchen rendre l'âme à ses pieds. Et maintenant, ajouta-t-il, avec un très léger sourire, vous voudrez bien m'excuser, car il est une heure et demie.

Il se leva très digne, et conclut :

— La dette est payée, désormais. Merci pour cette intéressante soirée, docteur. J'espère que nous nous reverrons.

— Bonsoir, répliqua Morty. Et n'oubliez pas de brûler tout le cordon de tirage du rideau!

Le baron s'inclina sans rien ajouter, et se dirigea vers la sortie.

— Je n'ai aucun scrupule de conscience, me dit Morty un peu plus tard. Une justice de très haute qualité vient de s'accomplir.

— Mais voyons, dis-je, c'est tout de même un meurtre!

— Un meurtre? Quelle bonne blague! Vous pouvez l'oublier complètement. C'est un type vraiment sympathique, ce Corfus. Dommage qu'il n'en ait plus pour longtemps! Je l'ai bien étudié ce soir. Il est terriblement atteint. Cette cachexie ne peut provenir que d'un état cancereux très avancé. L'homme doit vraisemblablement souffrir sans répit. Je ne lui donne pas plus de six mois à entendre la musique d'*El Granada*. C'est vraiment un cabaret sensationnel!... Le meilleur de la ville!

(*Traduction par Jacques Brécard de* The cafe sinister. — *Dessin de Flip*.)

● Les avocats généraux et les procureurs qui devraient siéger sur le même plan que les avocats sont installés sur celui des cours et des tribunaux qui occupent une manière de petite estrade haute de trois ou quatre marches. Ils en sont redevables à un menuisier qui commit une erreur d'aménagement. Ce qui permit à Me de Moro-Giafferi de lancer à un avocat général dont les interventions lui faisaient bouillir le sang : « N'oubliez pas, Monsieur l'avocat général, que vous devez votre situation élevée à un menuisier. »

On crut, un instant, que le digne magistrat allait se fâcher, mais de Moro, imperturbable, poursuivit en contant la bévue du menuisier, qui a seule modifié l'agencement primitif.

— C'est, peut-être, plus une ruse du Parquet qu'une erreur, dit-il en souriant.

● **Les débats ont été acharnés, impitoyables. L'avocat et le procureur se sont livrés un assaut sévère. La culpabilité du prévenu semble certaine aux uns, douteuse aux autres. Enfin, le tribunal rend son jugement : « Nous vous acquittons, dit le président, mais ne recommencez plus ».**

LES ROMANS POLICIERS

CHRONIQUE MENSUELLE PAR

PIERRE BOILEAU

— Il y a longtemps que je n'avais lu un roman aussi captivant, commença Simon. Il m'a tenu suspendu, c'est d'ailleurs le terme approprié, puisque...

Un désagréable bruit de ventouse l'interrompit. M. Uniatz venait de décoller ses lèvres du flacon de whisky avec lequel il n'avait encore pris qu'un très discret contact.

— Le titre, patron ? Le titre ?

— Je te préviens qu'il n'y a ni bagarres, ni coucheries, ni mots d'argot.

Dégoûté, Hoppy replaça le goulot entre ses dents.

— Moi, ce n'est pas ce qui peut me retenir, au contraire ! s'exclama Patricia. Le titre, Simon ?

— *Six heures d'angoisse* (1), de Francis Didelot.

— *Six heures d'angoisse !* Inutile de demander s'il s'agit d'un suspense.

— Suspense et policier. 100 % suspense, 100 % policier.

— Je te suis tout oreille.

— L'aventure commence à l'aéroport d'Orly, où le commissaire Bignon, de la Brigade Criminelle, accompagne une jeune et fraîche Canadienne au savoureux patois, Maria-Noëlle, qui s'apprête à regagner son pays natal après un séjour de quelques semaines à Paris. Quels liens unissent exactement Bignon et Maria-Noëlle ? L'auteur ne nous les précise pas, mais tout laisse supposer qu'ils sont assez tendres, l'avion, le Super-Constellation 807 C.F.-T.V.P prend son vol. Une escale : Londres. Après quoi, le grand saut par dessus l'Océan.

— Jusque-là, rien de très dramatique !

— Jusque-là, non. Pourtant, de petits détails, notamment une phrase ambiguë prononcée par un inconnu, éveillent chez Bignon... et chez le lecteur, une vague inquiétude : l'impression qu'il va se passer quelque chose de pas ordinaire.

— Et ce quelque chose ?

— Un coup de téléphone en pleine nuit au contrôle d'Orly, puis à London-Airport : « Le Super-Constellation du vol 725 n'arrivera jamais à destination. Il est condamné... »

— Une stupide plaisanterie, peut-être ?

— Ce n'est pas le sentiment de Bignon, ni celui de Scotland Yard, immédiatement alerté... Ni le nôtre.

— Eh bien, il n'y a qu'à donner l'ordre à l'avion de regagner sa base.

— Le mystérieux téléphoniste y a pensé, figure-toi. Le 807 C.F.-T.V.P. a accompli la moitié de sa traversée au-dessus de l'Atlantique et faire demi-tour ne résoudrait rien. L'avion peut simplement gagner deux heures de vol, deux heures de risque, en se posant au Labrador. Mais il n'atteindra la côte que dans six heures.

— Ces six heures qui fournissent un titre au roman ?

— Tu l'as dit... Et la grande corrida commence. Quai des Orfèvres, Bignon a mis toute sa brigade sur pied. On consulte le rôle d'équipage, celui des passagers. On relève des adresses... Chasse aux témoins. Chasse aux suspects... Téléphone, radio, retéléphone... Même branle-bas à Scotland Yard. Cependant, dans l'avion, on recherche vainement des traces de sabotage. Un heure, déjà, a passé. Et l'inconnu, de nouveau, téléphone : « Il vaut mieux que vous sachiez pourquoi le 725 n'arrivera pas. On a placé une bombe à bord. »

M. Uniatz avait toujours sa bou-

teille à la bouche ; mais le niveau du liquide ne baissait plus.

— L'enquête se poursuit, fiévreuse, désordonnée, illégale... Bignon s'est procuré une carte ; tout en interrogeant ses premiers « clients », il suit la marche de l'avion qui transmet régulièrement sa position. Et, du bureau du commissaire, nous sautons à bord et faisons la connaissance de tous les membres de l'équipage, de tous les passagers. Nous découvrons les soucis de l'un, les chagrins d'un autre, les haines d'un troisième. Trente et une personnes, dont quatre enfants... Puis nous nous retrouvons quai des Orfèvres, où Bignon croit enfin tenir le coupable. « La bombe ? Où as-tu placé la bombe ?... Réponds ! » Mais force est bientôt de se rendre à l'évidence. L'homme est innocent. On repart à zéro. A bord, un passager vient d'être foudroyé par une embolie.

Patricia passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— La suite ?... La fin, plutôt ?

— Demande-la à l'auteur qui vient, à mon avis, d'écrire un de ses meilleurs, sinon son meilleur roman. Tout ce que je peux te dire, c'est que l'intérêt ne fléchit pas un instant, et que l'épilogue même nous réserve une ultime surprise... un peu ambiguë toutefois. Je ne suis pas certain d'avoir très bien compris. Mais sans doute seras-tu plus subtile que moi... C'est la grâce que je te souhaite. Comme je souhaite à Francis Didelot que *Six heures d'angoisse* tombe entre les mains d'un cinéaste avisé !

Un bruit de cataracte emplissait le bureau. Hoppy Uniatz avait récupéré ses moyens.

— Moi, reprit Patricia, je viens de lire le dernier roman de Jacques Decrest : *Les complices de l'aube*. Et avec quelle émotion !

— Je l'imagine... Mais je croyais que le dernier Decrest était *Dieu mesure le vent*.

— Non. Ou plus exactement, Decrest avait laissé un manuscrit inachevé. Il n'avait écrit que la moitié des *Complices de l'aube*, et tracé le plan de la seconde partie, lorsque la mort est venue le surprendre. C'est ce que nous apprend Thomas Narcejac dans une touchante lettre-préface où il nous révèle également, et presque sur un ton d'excuse, comme s'il avait commis un sacrilège, pourquoi il crut devoir reprendre la plume tombée de la main de son regretté ami.

— Ainsi, c'est Narcejac qui a terminé... Il ne s'agit pourtant pas d'un pastiche ?

— Non. Il ne s'agit pas d'un pastiche. Imagine plutôt une tapisserie dont un artisan scrupuleux aurait essayé, avec le plus grand soin, de reconstituer les fragments disparus. Notre commissaire Gilles peut se louer d'avoir trouvé un tel père adoptif !

— Quel est le sujet des *Complices ?*

— C'est l'histoire d'une jeune femme, Marcelle, qui a abandonné son mari et ses deux enfants pour suivre un homme qui l'a, bien entendu, laissé tomber. Grâce aux relations de son père, ancien magistrat, elle est engagée comme inspectrice dans un grand magasin de nouveautés, de Paris. Inspectrice, c'est-à-dire chargée de la surveillance des étalages. Un jour, une collègue de Marcelle surprend un garçonnet et une fillette en train de commettre un léger larcin...

— Et la malheureuse mère reconnaît ses enfants.

— On ne peut rien te cacher. L'affaire n'a, comme toutes celles de ce genre, aucune suite dramatique. Mais elle fournit à Marcelle l'occasion de reprendre contact avec son mari, Louis, et de réaliser tout le mal qu'elle a causé en quittant le foyer familial.

— Mais c'est un roman à thèse, dis-moi ?

— Disons simplement une œuvre très morale. Louis a mal tourné. Il a été, pendant un temps, le complice de faux monnayeurs qui ne veulent plus le lâcher. Bien entendu, il ne l'avoue pas à sa femme. Mais Marcelle soupçonne un mys-

tère dans la vie de son mari; elle sent aussi qu'un danger le menace. Et quand, quelques jours plus tard, Louis disparaît, elle va se confier au commissaire Gilles, qui a bien connu le magistrat, son père. Gilles commence son enquête et s'attache aux enfants, comme tu peux le penser. Sa rencontre avec la petite fille de Marcelle est une des plus charmantes scènes du roman. Une surveillance exercée dans le magasin permet bientôt de découvrir que Louis, menacé par ses anciens amis, vient de chercher refuge auprès de sa femme, qui le cache dans une resserre. Les bandits apparaissent à leur tour... et l'histoire s'achève par une dramatique poursuite, ponctuée de coups de revolver, qui constitue un morceau de bravoure assez inattendu.

— Inattendu, en effet, observa le Saint. D'ordinaire, l'auteur excluait, on pourrait dire de façon systématique, l'action trop violente... *Les Complices de l'aube* annonçait-il une orientation nouvelle de l'œuvre de Decrest ? C'est ce que nous ne saurons jamais, hélas !

— Hélas ! répéta Patricia. Maintenant, il nous faut dire un définitif adieu à monsieur Gilles.

— Non, petite fille. Pas adieu ! Car il nous suffira de rouvrir *Fumée sans feu, L'oiseau poignard, La petite fille de Bois-Colombes*..., pour retrouver Gilles, notre ami Gilles, notre cher Gilles, gentilhomme policier, cultivé, perspicace et tendre, avec son indulgent sourire, et sa *boyard* aux doigts.

---

(1) *Six heures d'angoisse*, par Francis Didelot (Fayard). — (2) *Les complices de l'aube*, par Jacques Decrest (Pierre Horay).

Autres ouvrages reçus :

ANDRÉ PICOT, *Le don de mort*. — Œuvre d'un débutant, ce roman a le très rare mérite de renfermer une idée extrêmement originale. Une jeune femme, Gisèle Vernet, se découvre la prodigieuse faculté de faire mourir les gens par un simple effort de volonté. C'est tout à fait par hasard, alors que son fiancé lui soumet, en jouant, le classique problème du mandarin, qu'elle a la révélation de ce don. « Supposez que, par le seul fait d'appuyer sur un bouton, vous puissiez provoquer la mort d'un mandarin chinois, immensément riche, qui vous laisserait tous ses biens. Vous êtes assuré de l'impunité, vous serez multimillionnaire, et nul ne viendra vous inquiéter en dehors de votre conscience. Tueriez-vous le mandarin ? » Gisèle répond qu'elle presserait le bouton, et, à la même seconde, un mandarin meurt, écrasé. Emoi de la pauvrette, qui n'en demeure pas moins un peu sceptique. A tel point qu'elle accepte de se soumettre à une expérience. Elle souhaite la mort d'un inconnu dont elle a pointé, les yeux fermés, le nom sur un annuaire. Or, l'inconnu meurt à son tour. Convaincue, Gisèle luttera désormais, de toutes ses forces, contre son effroyable pouvoir. Mais la Fatalité sera la plus forte. Et la mort continuera de frapper, inexorablement. Comme il ne s'agit pas d'un conte fantastique, mais d'une histoire policière, nous attendons avec impatience la solution du problème. Celle que nous propose *ex abrupto* un clairvoyant magistrat nous paraît, il faut l'avouer, un peu tirée par les cheveux. Il est manifeste que l'auteur n'a eu d'autre souci que d'exciter la curiosité du lecteur, but qu'il a parfaitement atteint. Cela dit, il convient de féliciter chaudement André Picot pour sa tentative. S'écartant résolument des sentiers battus, il a cherché à tirer le roman policier de l'ornière où l'enfonce une production à la chaîne. A ce titre, il a droit à notre reconnaissance. Nous fondons les plus sérieux espoirs sur le jeune talent d'André Picot.

JEAN BRUCE, *Les marrons du feu*. Hubert Bonisseur de la Bath, utilise des loisirs forcés en Indonésie pour affronter des forces surnaturelles, ou qui apparaissent comme telles. Jugez-en. Dans l'habitation d'un planteur de thé, deux kriss se battent en duel dans le tiroir où ils sont enfermés ; jetés au plus profond d'une rivière, ils réintègrent la place et reprennent leur activité... Dans des chambres, dont toutes les issues sont soigneusement verrouillées, un homme est étranglé et un autre tué d'une balle... Dans le jardin, se promène une apparition phosphorescente... Par ailleurs, une tombre fraîchement creu-

sée, disparaît... C'est dire que les amateurs de mystère, dont nous sommes, sont comblés. Nous dévorons avec curiosité et une angoisse grandissantes cet original roman, fourmillant de péripéties, et dont l'auteur a adroitement assuré la progression dramatique. Avec quelque appréhension aussi. « Comment Jean Bruce va-t-il s'en tirer ? » nous répétons-nous, en présence de chaque nouvelle et insoluble énigme. Viennent les redoutables explications. Celle de la tombe disparue réunit toutes les qualités désirées. Elle est vraisemblable, ingénieuse, et d'une extrême simplicité. Un modèle du genre. Mais les autres sont loin de nous satisfaire aussi pleinement. Heureux illusionnistes ! qui ne sont pas tenus, à la fin de leur numéro, de nous révéler trappes et doubles fonds (Presses de la Cité).

Rex Stout, *La montagne noire.* Il ne faut pas moins que l'assassinat d'un de ses amis (restaurateur de surcroît !) pour décider l'éléphantesque Nero Wolfe, non seulement à quitter son cabinet de travail, mais à s'embarquer... pour la Yougoslavie. Bien entendu, le fidèle Archie l'accompagne, et ses savoureuses notes de voyage ne constituent pas le moindre attrait de cet alerte récit où, une fois n'est pas coutume, l'action a priorité sur la déduction (Fayard).

Leslie Charteris, *Le Saint et le perroquet vert.* Simon Templar engage une lutte sans merci contre l'A.A.A., lisez : *Association des Amateurs de Mystère*, association qui sert d'enseigne à un éditeur de Kansas City, mais que notre héros soupçonne, à juste titre, d'avoir d'autres activités et, pour commencer, de porter la responsabilité d'un triple assassinat. Le Saint rencontre, sur une route semée d'embûches, de nombreux cadavres, quelques jolies filles, attirantes autant qu'inquiétantes, ainsi qu'un perroquet bavard et « menacé de mort », qui n'est pas le personnage le moins important de cette dynamique aventure, la quarantième de la célèbre série (Fayard).

G. Morris, *Dans la peau du rôle...* Le sujet est classique : assassinat, recherche du coupable parmi de nombreux suspects. Mais l'auteur a eu la très heureuse idée de situer son action dans un cadre encore vierge (tout au moins à notre connaissance) : un cours d'art dramatique. La victime était une future vedette, à la veille de tourner son premier grand rôle, et tous les protagonistes du drame sont des jeunes gens, bourrés d'ambition et d'orgueil, sinon de talent. Le milieu semble familier à G. Morris, qui en fait une peinture adroite et colorée. Autre originalité : le narrateur et enquêteur est un romancier spécialisé dans les histoires pseudo américaines, et qui cherche, en toute circonstance pathétique, à réagir comme ferait le détective, héros de ses élucubrations. C'est dire qu'il s'agit d'un ouvrage en grande partie parodique. Gil-Maurice Dumoulin se moquant de G. Morris, ce n'est déjà pas mal. Mais nous attendons davantage. Nous attendons le divorce. Car si Morris a du talent, nous restons persuadés que Dumoulin en a encore plus (Presses de la Cité).

Patrick Quentin, *C'est ma faute.* Pour n'être pas de la classe d'*Araignée ma mie* ou des célèbres *Puzzles*, ce nouveau Patrick Quentin n'en est pas moins une œuvre de grande qualité et qui se situe bien au-dessus de la production courante. Si l'auteur a recours aux procédés classiques (faux alibis, faux indices, etc...) il ne réduit pas pour cela ses personnages au simple état de marionnettes, et le mystère qu'il nous propose est autant dans les âmes que dans les faits. Maintenir un constant équilibre entre la mécanique policière et la... mécanique humaine est un véritable exercice de corde raide. Funambule virtuose, Patrick Quentin mérite nos applaudissements (Presse de la Cité).

A signaler, au sommaire de *Mystère-Magazine* de novembre : *Tous les oiseaux du ciel*, par Charles B. Child (une nouvelle enquête de l'amusant petit inspecteur Chafik, qui démontre que la connaissance d'une chanson enfantine peut parfois conduire à l'élucidation d'un meurtre sanglant) ; *Le sommeil et l'oubli*, par Dorothy Fisher et *La nuit de l'exécution*, par Faith Baldwin (deux curieuses histoires dues à des romancières américaines célèbres, et qui constituent chacune une étude psychologique de classe sur un thème criminel ou mystérieux) ; *Des petits faits sans importance*, par Roy Vickers, « auteur-maison » de la revue, et toujours splendidement digne de sa renommée (un récit qui démonte le plus inattendu des mobiles criminels) ; *Arsenic et petites cuillers*, par Andrée Linge (impossible d'être plus plaisamment cynique que l'assassin mis en scène dans ce conte savoureux) ; *Le jeune homme à la porte*, par Samivel (encore de nouvelles solutions, fantaisistes cette fois, à la fameuse énigme de *La jeune fille ou le tigre ?*).

LES FILMS POLICIERS

CHRONIQUE MENSUELLE PAR

PIERRE NORD

Une nouvelle saison cinématographique a commencé. A l'avantage (avouons-le avec regret) des Américains, qui nous ont envoyé plusieurs films de qualité. Consolons-nous en pensant qu'il ne s'agit que du premier mois, du premier round, de l'habituelle compétition franco-américaine en douze reprises, et sans knock-out.

⁂

Un homme est passé, de John Sturges, en couleurs et en cinémascope, nous montre une Amérique 1946 inconnue (de nous, tout au moins). On y appelle « ville », Black Rock, qui n'est qu'une demi-douzaine de baraques en planches groupées autour d'une gare, en planches aussi, au milieu d'une savane tropicale pelée, dominée par d'énormes montagnes rocheuses d'une nudité désespérée. Ce décor naturel est d'une grandeur farouche, la camera de M. Sturges l'utilise avec une extrême habileté, et le cinémascope nous le restitue avec la vigueur d'un coup de massue, provoquant un « coup de cafard ». C'est l'une des premières productions prouvant que le cinémascope a vraiment apporté quelque chose au cinéma.

Si j'insiste sur ce paysage d'une âpreté et d'un dépouillement de début du monde, c'est qu'il *joue* dans le film. Il explique un drame d'une brutalité et d'une sécheresse d'épure primitive. Le meilleur du film est peut-être dans cet effet de résonance, que nous ressentons instinctivement. A moins que ce ne soit dans la construction, qui respecte toutes les règles d'unité de la tragédie classique, et non seulement l'unité d'action et de lieu, mais celle du temps, car tout se passe en vingt-quatre heures, pas une de plus, ce qui ajoute au pathétique (décidément, les anciens ont souvent raison).

Dans l'isolement et la pauvreté de ce désert (la pauvreté américaine : avec voitures et frigidaires), vivent une ou deux douzaines d'hommes brutaux. Tous, même le sheriff, ne connaissent qu'une loi, celle du plus fort; le plus fort étant un certain Smith (Robert Ryan, beau garçon et comédien nullement maladroit). Tous sont liés par une complicité plus ou moins directe dans un vieux crime commis par Smith. Je n'en dirai pas plus de l'histoire, car à mon avis l'intérêt essentiel de ce western contemporain, d'architecture générale cornélienne, c'est (curieux mélange, en vérité !) d'être traité dans le détail en film policier ultra-moderne : explication progressive et logique d'un problème apparemment insoluble.

Bref, le magnifique rapide « Southern Pacific », qui ne s'arrête jamais à Black Rock, y dépose pourtant, un beau matin, un mutilé de guerre laconique et triste, Spencer Tracy. La « ville » le prend pour un policier; elle se trompe (mais je ne pourrais vous expliquer son erreur sans faire avorter une demi-douzaine de coups de théâtre); elle se ligue pour assassiner l'intrus. Spencer Tracy la vaincra d'un seul bras, un seul, mais au service d'un cerveau alerte, et il reprendra le « Southern-Pacific » le lendemain à l'aube.

Ce film est vraiment trop original et attachant pour qu'on le critique en le prenant par « les petite bouts ». Nous ne signalerons donc qu'à titre de curiosité le fait suivant : dès que l'on entre dans le bistrot-hôtel de Black Rock, on s'y trouve beaucoup plus « au large » qu'on ne l'espérait, de

l'extérieur, ce qui rappelle un gag célèbre des Marx Brothers. Ce petit artifice contribue d'ailleurs à l'étonnant effet de décor ci-dessus signalé, et approuvé.

⁂

Meurtre à responsabilité limitée, signé Fred F. Sears, est un très bon policier classique en noir et blanc. Chicago, après la disparition des gangsters de l'âge romantique, Al Capone et consorts. Les bandits sont maintenant « rangés », camouflés en hommes d'affaires, et s'ils tuent encore, ce n'est plus qu'en catimini. La police ne peut pas arrêter le chef du Syndicat du Crime, faute de preuves : les seules qui permettraient de confondre ce truand embourgeoisé sont dissimulées dans sa comptabilité secrète et introuvable. Alors, la police utilise un expert-comptable intrépide, qui s'engage dans le gang, devient le bras droit du chef, et le fait tomber dans un piège. En somme, une histoire de série, cent fois ressassée depuis la publication du rapport Kefauver.

Pourtant, ce film m'a paru au-dessus du lot. Certainement par la manière de le raconter cinématographiquement, qui vaut mieux que ce que l'on raconte : le spectateur n'a pas le temps de souffler. Probablement à cause des vues prises dans les pittoresques et grouillants bas-quartiers de Chicago. Mais, dira-t-on, il n'y a absolument rien d'original dans tout cela ! Ce qui l'est, peut-être, c'est un simple épisode. Le chef du gang, milliardaire, a une vieille mère, veuve, une très honnête femme, qui a refusé de déménager du petit appartement minable qu'elle a habité pendant trente ans avec son mari. Elle n'a jamais voulu croire que son fils avait mal tourné, ni même qu'il avait grandi. Elle vit dans sa turne, avec ses souvenirs, ses illusions... et la comptabilité secrète de son fils, qu'elle prend pour un cahier d'écolier, négligemment placée dans une commode, sous le portrait du dit rejeton en premier communiant. On ne sait trop si le gangster vient voir sa mère, ou sa comptabilité. Le plaisir de la brave dame est troublé parce que, n'étant pas prévenue, elle n'a pas eu le temps de faire de la tarte. Toute la scène est psychologiquement juste, et pleine de touches humaines très fines. Dennis O'Keefe (l'expert-comptable aventureux) prolonge pendant tout le film cette impression de vérité, d'authenticité, probablement parce que, tout en étant « fort bien de sa personne », il n'a pas le physique surnaturel d'une supervedette, et certainement parce qu'il joue avec simplicité et naturel. Il « fait » vrai.

⁂

Nous n'en dirons pas autant du film *En quatrième vitesse*, réalisé par Robert Aldrich, d'après l'une de ces ébouriffantes histoires de Mickey Spillane, qui ont un grand succès aux Etats-Unis. Ici, après un début plutôt longuet, un policier privé assez louche, des truands horribles, des pépées dont une au moins manifestement folle, et les braves fédés (policiers fédéraux), passent leur temps à voler, pour se la faire chiper dans l'instant d'après, une sorte de pile atomique portative, enfermée dans une petite valise. Ayant eu un petit échantillon des dégâts épouvantables qu'elle peut faire si on l'entrrouve, le spectateur participe à l'action; il a envie de crier aux bons : « N'y touche pas », et aux méchants : « Vas-y, Toto ». Cela finit par devenir très amusant. Surtout quand, en définitive, cela saute. Amusant, voilà le mot : ce film est amusant. Je crois d'ailleurs que c'est bien ce qu'ont voulu des auteurs, qui ne se prennent pas au sérieux, et ont bien systématiquement cherché l'effet comique. Evidemment, s'ils ne l'avaient pas fait exprès !... Après tout, peu importe, pourvu que l'on rigole.

⁂

D'après le célèbre *Jésus-la-Caille* de Francis Carco, André Pergament

a réalisé *M'sieur la Caille*, en transposant l'action en 1955. C'est peut-être ce décalage qui me fait préférer le plaisir de lecture du roman.

Ont également fait leur sortie en exclusivité :

Sophie et le crime, de Gaspard Huit, d'après le roman de Cecil Saint-Laurent, et *Le Crâneur*, de Dimitri Kirsanon.

Le film français (ou franco-italien) qui représente le plus important effort récent, est certainement *Tam-tam*, réalisé par G. Napolitano, en technicolor.

Inspiré de faits réels, il traite de la lutte des médecins français d'Afrique équatoriale contre la maladie du sommeil, et surtout contre les superstitions et les sorciers des autochtones; contre le mauvais Blanc trafiquant d'alcool aussi, afin de « corser » le sujet (un peu gratuitement). Mais ce n'est pas l'histoire et la manière de la raconter qui font l'intérêt particulier de ce film. Pour une fois, ce sont ses prises de vues en extérieur, soit à l'occasion d'une course de vitesse, en pirogues, entre le bon médecin et le bandit (Charles Vanel et Pedro Armendariz, tous les deux excellents), soit à propos de la poursuite finale du criminel, dans la forêt et la brousse, où les chasseurs noirs communiquent entre eux par leur tam-tam mystérieux, hallucinant. Ce film a vraiment été longuement, soigneusement, amoureusement tourné dans les extraordinaires paysages du Moyen-Congo, du Mayombe, sur leurs fleuves monstrueux, et près de leurs chutes (pas les plus grosses, parce que le brouillard d'eau y est trop épais, mais l'effet n'est pas manqué). Il offre au spectateur un merveilleux voyage... dans un fauteuil.

*

Le Nettoyeur, de George Marshall, est un des plus distrayants western que j'aie vus depuis longtemps. On y retrouvera avec plaisir Audie Murphy, que son visage de petite fille a fait spécialiser dans le rôle du garçon timide et apparemment froussard, ce qui est amusant si l'on se souvient qu'il est le soldat américain le plus décoré de la dernière guerre. Il y a aussi, dans ce film, une dame que je voyais pour (sauf erreur), qui est la vamp la plus dynamique du monde.

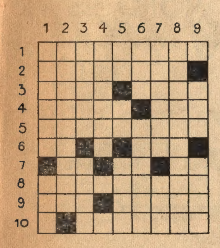
Enfin, bien qu'il échappe à cette chronique, je ne peux m'empêcher de signaler un film admirable : *Les Ponts de Tokori*, épisode de la guerre aéro-navale en Corée. Les appareils d'un porte-avions américain doivent aller bombarder des ponts défendus par un dispositif de D.C.A. meurtrier. Les aviateurs y vont, même s'ils ont peur, même s'ils sont malades, simplement, sans héroïsme romantique, en hommes qui font leur métier. La plupart d'entre eux y restent, car ce film est cruel et vrai, comme la guerre qu'il décrit. C'est tout.

Pour le jouer, les Américains ont rassemblé sur un monstrueux porte-avions, une équipe d'hommes, magnifiquement virils, de vrais hommes, Frédéric March (l'amiral), William Holden (le héros central), Robert Strauss (le commandant d'escadrille). La note comique (et il est vrai que dans les heures les plus tragiques d'une guerre, il y a souvent une note comique) est apportée par Mickey Rooney, pilote d'hélicoptère spécialisé dans le repêchage des équipages tombés en mer.

Espérons que le second mois de la saison, le second round, sera à l'avantage de la production française.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3



Verticalement. — **1.** Tombaient souvent sous le coup de la loi condamnant l'ivresse. Le faire est un moyen, pas très légal, de sortir de prison.

2. — Un gibier de prison.

3. — La vérité en sort, dit-on. Ennui.

4. — Jeune arbre.

5. — Avec lui, on peut tout faire. Participe gai. Descend son adversaire.

6. — Pour la troisième fois. Donne l'alerte.

7. — Qui ronge lentement mais sûrement. Symbole d'une blancheur qui n'est pas celle des délinquants.

8. — Objets nécessaires à la vie quotidienne.

9. — Il en est une qui est célèbre par sa prison. La Grèce est celle des arts.

Horizontalement. — **1.** Homme qui cherche à se faire passer pour un autre, ce qui risque de le conduire en prison.

2. — Le policier peut en récolter.

3. — Veut dire : autrefois. Ne figure pas souvent au menu du prisonnier.

4. — Sonder quelqu'un pour s'assurer de ses intentions. Donne de l'attrait à la conversation.

5. — Mets en possession du fief.

6. — Initiales d'un célèbre minéralogiste français (1750-1802). Restent toujours verts.

7. — Dieu qui se couche le soir. Initiales princières. Note renversée.

8. — Les uns la préfèrent en confiture, les autres, distillée.

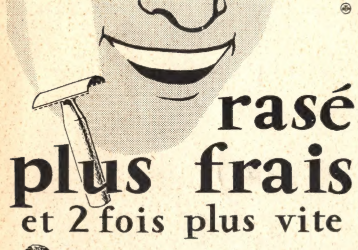
9. — Un tel chemin ne peut être qualifié de raboteux. Conducteur d'un animal rétif.

10. — Titre donné au prince.

Solution du
PROBLÈME N° 2

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	P	R	E	M	E	D	I	T	E
2	O	I	S	I	V	E	T	E	
3	N	E	T	T	E	T	E		N
4	D	U	E		N	E	R	V	I
5	E	M		P	E	N	A	U	D
6	R	E	Z		M	I	T	E	
7	A	S		P	E	R	I		P
8	B		S	A	N		F	E	E
9	L	U	E	T	T	E		C	R
10	E	N	T	E		T	A	X	E

Directeur responsable : G. LE BOURGEOIS. Imp. HÉRISSEY, Evreux (Eure).
Dépôt légal : N° 1410

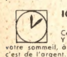


rasé plus frais et 2 fois plus vite



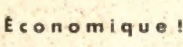
La fin des désagréments !

La lame ne gratte plus. Plus de feu du rasoir ! Plus besoin de lotion d'après raser. La crème à raser **sans blaireau** RAZVITE supprime un matériel désuet. Votre peau est adoucie, tonifiée. Vous êtes rasé de plus près et plus frais.



10 minutes gagnées chaque jour !

Cela fait au total, 2 jours ½ chaque année. Y avez-vous songé ? Autant de temps ajouté à votre sommeil, à vos loisirs ou à votre travail. Et le temps, c'est de l'argent.



Économique !

Vous économisez eau chaude, blaireau, savon, etc. Vous économisez 10 minutes par jour. Et le tube RAZVITE, peu coûteux, dure longtemps. Et les grandes boîtes RAZVITE sont encore plus économiques !

GRATUIT

- Veuillez m'expédier immédiatement un tube échantillon de RAZVITE, gratuit et sans engagement
- Pour frais d'expédition je joins deux timbres
- Nom : ....

Adresse lisible : ....

- Bon à découper (ou à recopier) et à envoyer sans retard à

RAZVITE Serv 74
10, Av. A. France
Colombes (Seine)



Plus de 1.000.000 de volumes

VENDUS A CE JOUR

POURQUOI ?

PARCE QUE

→ *LE MYSTÈRE DES ROMANS POLICIERS*
→ *LA CRUAUTÉ DES ROMANS NOIRS*
→ *L'ACTION DES ROMANS D'AVENTURE*

sont concentrés dans **"LES MISSIONS DE FRANCIS COPLAN"**
l'incomparable série des ouvrages de...



PAUL KENNY

LE NOUVEAU **"PETER CHEYNEY"** FRANÇAIS

dans la célèbre collection **" ESPIONNAGE "**
aux Éditions du **FLEUVE NOIR**

PRECISEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE : **un KENNY!**

ÉDITIONS DU FLEUVE NOIR, 52, rue Vercingétorix, Paris-14e — Série Espionnage — Le volume : 225 fr.

J. de Saint Phalle